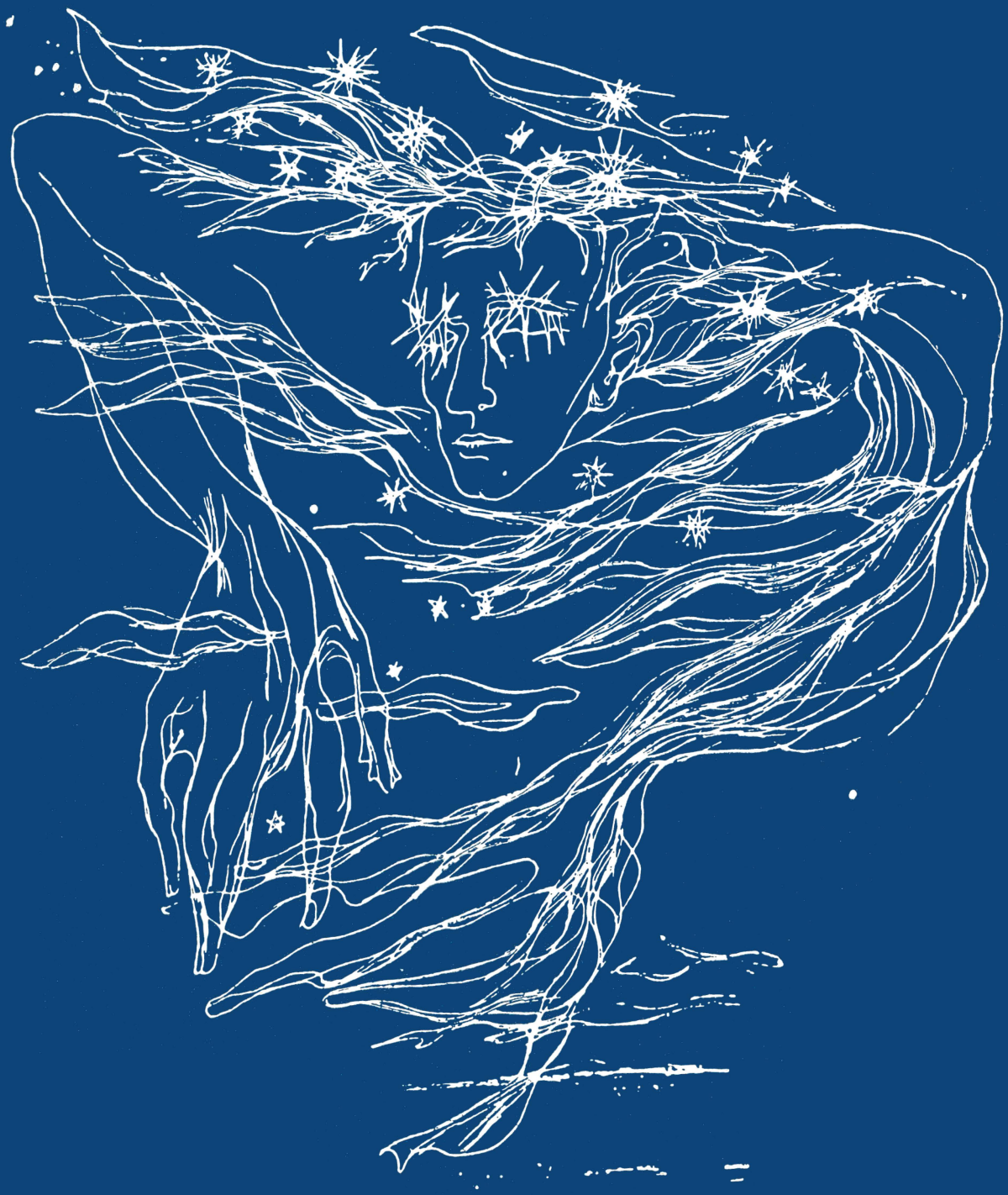
REVUE ROUMAINE



Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE « AGERPRES »
REDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Rédaction: 1, Piața Scînteii, 71341 Bucarest — Roumanie, B.P. 33—28, tel. 17.60.10
telex 11 272

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

REDACTION: Valentin F. MIHĂESCU, Doina-Ștefania SAUCĂ *(maquette)*, Șerban STATI • **version française** assurée par: Anca COSĂCEANU, Petre CRĂINICIANU, Elena DAN *(correction)*, Hélène ELLI, Teodor SAULEA, Micaela SLĂVESCU *(chef de version)*, Constantin STURZA, Radu TOMA, Rodica Maria VALTER

Sur la couverture:

LIGIA MACOVEI — Illustration pour le poème *Hypérion* de Mihai Eminescu (détail)

REVUE ROUMAINE 1

XLe ANNÉE 1986

Sommaire

ALEXANDRU TĂNASE 3 Science et enseignement — une nouvelle étape de développement

MIHAI EMINESCU JOURNALISTE

PETRU CREȚIA 7 Nous nous sommes fait un point d'honneur ... (interview accordée à TIA ȘERBĂNESCU)

AL. OPREA 10 La Physionomie du journaliste

ILIE BĂDESCU 24 L'Horizon sociologique

MIRCEA SCARLAT 33 L'Intérêt esthétique

VALENTIN F. MIHĂESCU 39 Le Sang des idées

EMINESCU VU PAR SES CONTEMPORAINS

I. L. CARAGIALE 45 Au Nirvana

IACOB NEGRUZZI 49 Eminescu

IOAN SLAVICI 58 Eminescu — l'homme

GEORGE PANU 67 Eminescu et Veronica Micle

TEODOR ȘTEFANELLI 72 Souvenirs d'Eminescu

ALEXANDRU VLAHUȚĂ 83 Evocation d'Eminescu

DIALOG—CONTACTS

SUMIYA HARUYA 86 La Clé de l'originalité
(interview accordée à HORIA ARAMĂ)

VIOREL COSMA 88 Les Arts à Ramlose

LIVRES

Eminesciana (Eugen Gasnaș – 90)
Études comparatistes (Vladimir Udrescu — 91)
Ethnologie littéraire (Paul Caravia – 94)
La Vie d'un homme et d'une époque (Alexandru Duțu – 95)

Nouvelles parutions (Mihai Schweffer – 98)

NOS COLLABORATEURS

Science et enseignement — une nouvelle étape de développement

A l'époque moderne, lors de la première révolution industrielle, et surtout dans les conditions contemporaines de la révolution scientifique et technique, on est parfaitement conscient de ce que, malgré les nombreux critères présidant au progrès général de la société, la prééminence revient aux forces productives, ce qui fait que toute stratégie intelligente du développement doit prendre en considération en premier lieu l'état et le degré de technicité et d'efficacité des instruments de production, l'état et le niveau de qualification professionnelle de la force de travail. C'est bien cette vérité fondamentale, confirmée par toute l'évolution de la civilisation moderne, qui fait ressortir la place et le rôle de la science et de l'enseignement en tant que facteurs cardinaux de progrès dans le développement de la civilisation. Au regard de cette évidence, la relation triangulaire enseignement-science-production *représente, dans la politique de la Roumanie socialiste, la charnière et le fondement de tout programme de développement. C'est précisément à la lumière de cet impératif majeur que, sur l'initiative du président Nicolae Ceauşescu, eurent lieu, à la fin de l'année dernière, les travaux du premier Congrès de la science et de l'enseignement de Roumanie, ce large forum de la démocratie active qui, ayant fait le bilan dans les domaines de la recherche scientifique et de l'enseignement pour le quinquennat 1981—1985 et relevé leur contribution au développement économique et social du pays, a analysé et adopté les programmes concernant la recherche scientifique, la technologie, la formation des cadres et de la force de travail durant le quinquennat 1986—1990 et en perspective, jusqu'à l'an 2000. Le souci constant d'une coopération optimale et poursuivie entre les secteurs spécialisés de la recherche scientifique et de l'enseignement, du progrès technique et scientifique et de la pénétration plus rapide, dans la production et l'enseignement, des données les plus récentes de la science, du savoir humain en général, légitima la création, lors de ce Congrès, du Conseil National de la Science et de l'Enseignement, dont la direction fut confiée à l'académicien dr ingénieur Elena Ceauşescu, premier vice-premier ministre du gouvernement, savant de réputation mondiale, militant de haute compétence et ferveur patriotique pour le développement et la modernisation de la science et de l'enseignement roumains.*

L'histoire de la civilisation humaine vient d'ailleurs confirmer à quel point la pensée scientifique est déterminante du progrès de la société dans son ensemble. Ayant su se libérer des préconceptions tenaces et des dogmes, la pensée scientifique roumaine a connu ces deux dernières décennies un développement impétueux, contribuant ainsi à la solution de problèmes technico-économiques et sociaux de la plus haute importance et complexité. Cela prouve que le socialisme et, en perspective, le communisme exigent un niveau supérieur de la connaissance scientifique, la maîtrise et la mise en œuvre créatrice de tout ce qui, dans la science, est pensée nouvelle et audacieuse.

L'enseignement est, à son tour, un facteur essentiel du progrès de l'édification du nouveau système social, car aucun domaine de la vie sociale, aucun secteur d'activité ne saurait être conçu comme dynamique et progressif en dehors de la fonction éducationnelle de la société, qui se poursuit principalement et systématiquement dans et à travers l'enseignement. On peut affirmer que l'enseignement est la condition même de l'existence contemporaine de toutes les autres zones et de tous les autres systèmes de la civilisation actuelle.

C'est que l'éducation a été depuis toujours une sorte de mécanisme social de l'hérédité culturelle, le principal moyen dont dispose l'homme pour s'arracher à l'état naturel et entrer dans la culture; l'éducation contribue amplement à l'humanisation de la société et l'aide à prendre conscience de ses propres problèmes; elle travaille sans discontinuer à optimiser la mobilité professionnelle, à modeler et remodeler l'homme, qui apprend à apprendre et à être lui-même; c'est encore à travers l'éducation que les valeurs culturelles sont muées en biens de civilisation, voire en valeurs culturelles actives, s'intégrant à la vie matérielle et spirituelle, aux comportements et à la sensibilité des hommes. Légitimé et orienté par une méthodologie scientifique, constamment ouvert aux renouvellements quant à son contenu, sa forme et son organisation, l'enseignement tend aujourd'hui à devenir, aux cotés de la science, une force productive de la société.

Cependant, comment l'école deviendrait-elle une force productive, puisqu'elle a pour vocation fondamentale de modeler l'âme, de former des caractères, de forger des personnalités humaines? Mais c'est précisément à travers cette noble mission qu'elle y parvient! A ce propos, il suffit de rappeler, à titre d'exemple, l'expérience fructueuse que représentent, ces dernières années, en Roumanie, les lycées spécialisés, directement liés à des activités partiques utiles — industrielles, agricoles, commerciales etc. — pour mieux faire ressortir l'unité (l'interdépendance, l'influence réciproque) de la science et de l'enseignement, dont la finalité et la fécondité se manifestent précisément dans la sphère de la production de par l'augmentation du cœfficient intellectuel du travail. Dans les conditions où, sous le rapport de l'organisation et de la technologie, le laboratoire de recherche devient une variante du travail industriel et que, à son tour, l'entreprise industrielle a cessé de ne plus être que l'espace de production des biens matériels pour devenir un grand laboratoire de création scientifique, on voit se modifier radicalement aussi bien la nature sociale que le statut professionnel de la classe ouvrière; on demande à l'ouvrier un cœfficient progressif d'énergie intellectuelle, de travail créatif, donc une qualification professionnelle toujours plus complexe, associée à un horizon de culture générale qui ne cesse de s'élargir. C'est là un processus en évolution, perfectible puisque tout au début, mais qui offre déjà ce modèle prospectif où la connaissance et la création scientifiques viennent s'unir à la production matérielle, au travail social utile. Les hommes doivent ainsi consentir à une véritable révolution de leur mentalité, prendre conscience du fait que, pour bien juger de toute catégorie de travail, de tout type d'école, ils ont à faire jouer les critères sociaux de l'utilité conjointement avec les critères axiologiques. En conséquence, il n'y a plus de coupure entre l'enseignement technique, professionnel et l'enseignement classique, général. Le système unitaire de l'enseignement de tous degrés et la culture socialiste par essence humaniste de la Roumanie contemporaine y ont radicalement remédié,

alors que la révolution dans la sphère des mentalités n'en est encore qu'à ses débuts.

En général, l'enseignement est ou devient force productive dans la mesure où il contribue de manière décisive à la formation de l'homme en tant que principale force productive de la société, mais aussi dans la mesure où l'école elle-même devient aujourd'hui, par ceux qui y travaillent — enseignants, élèves, étudiants — un facteur immédiat de production matérielle et spirituelle.

Cette dernière précision est d'importance car elle nous épargne l'interprétation des affirmations précédentes dans les termes d'une réduction technocratique. En accord avec le principe humaniste fondamental de notre société, le principe du développement multilatéral, l'évolution de la société et le perfectionnement de la condition humaine créent non seulement le producteur immédiat, l'homme en tant que force productive ou héros civilisateur de ces temps, au visage multiplié à l'infini mais aussi le héros créateur par l'esprit, l'homme ayant une vie intérieure jamais tarie, une personnalité multilatéralement développée.

Ayant engagé toutes ses forces dans le processus de connaissance visant à déchiffrer les secrets de la nature et de l'univers, de la nature humaine y comprise, la recherche scientifique et technologique poursuit la valorisation supérieure des richesses nationales, des ressources matérielles et humaines du pays, alors que l'enseignement — de par son organisation unitaire, démocratique et corrélationnelle (c'est-à-dire en étroite corrélation avec la recherche et la production) — poursuit des objectifs complexes et complémentaires, tels qu'ils sont formulés par le président Nicolae Ceaușescu dans son ample allocution-programme, prononcée lors du Congrès de la science et de l'enseignement: « Nous avons besoin d'hommes ayant une solide formation, une haute qualification technique et professionnelle dans tous les domaines, un haut niveau de culture générale. Les ouvriers, les techniciens, les ingénieurs, les paysans, les travailleurs de tous les secteurs représentent le facteur déterminant pour la réalisation de tous les plans et programmes de développement économique et social de la patrie . . . Nous avons un système d'enseignement moderne qui assure la formation des cadres et de la force de travail pour tous les domaines. Il importe maintenant de tout entreprendre en vue de l'élévation du niveau de l'enseignement selon les exigences de la nouvelle révolution technique et scientifique, selon les impératifs de la société socialiste multilatéralement développée. »

Le perfectionnement de l'enseignement doit par conséquent tenir compte, dans notre pays, de l'unité des principes scientifique et humaniste de la culture socialiste. L'humanisme scientifique exclut l'attitude hostile envers la science et la technique, car il s'appuie sur la vie et l'action solidaire des valeurs culturelles, sur la construction d'un modèle unitaire, équilibré de l'humain. Sans satisfaire à cette harmonie, à cette double exigence — à savoir de l'esprit scientifique et de l'humanisme — il n'est pas possible de valoriser au mieux le potentiel créatif de la société, de révolutionner sans cesse la vie sociale et culturelle, en accord avec la nouvelle table de valeurs et d'idéaux de la société, avec le modèle humaine et le type de personnalité que réclame et propose la civilisation socialiste. L'esprit scientifique et l'humanisme représentent, dans le processus d'enseignement, des fonctions de la conscience, puisque la connaissance et les valeurs s'y présentent sous un nouvel angle, celui qui permet l'évaluation des possi-

bilités intellectuelles actives, des nouvelles capacités dont dispose chaque sujet de l'éducation pour assumer aussi bien le destin de sa génération que son propre destin.

Pour la période à venir, celle du siècle et du millénaire finissants, le perfectionnement de l'enseignement va résider dans la généralisation de sa durée fixée à douze ans dans la préparation de la force de travail des jeunes selon les nouvelles exigences du développement économique et social par les formes d'intégration, le recyclage, l'élévation de la qualification professionnelle et technique, afin que l'on puisse assurer la mobilité professionnelle dans le cadre d'une formation multilatérale, en parfait accord avec l'exigence moderne de la spécialisation et un niveau de culture générale toujours plus élevé. Le modèle de l'homme-force productive et l'idéal de l'homme-personnalité multilatérale finissent — non sans difficultés et contradictions — en parfaite unité. Précisons encore, toujours dans l'esprit de nos précédentes affirmations, que la culture générale ne représente point un ornement superflu ou un luxe, mais une nécessité humaine, que légitiment la révolution scientifique et technique, le besoin de formation multilatérale dont cette révolution est l'origine. Selon la conception roumaine actuelle, l'éducation vise à la fois la haute compétence professionnelle et le développement polyvalent de l'homme en raison de la vérité suivante: il ne peut y avoir de haute conscience professionnelle s'il n'y a pas de haute conscience morale. La recherche scientifique et l'enseignement représentent une école de la pensée libre où l'esprit hardi et novateur doit se manifester à son aise, contre tout ce qui s'avère étriqué, sclérosé, dogmatique. « L'élargissement de l'état de connaissance, faisait remarquer le président Nicolae Ceaușescu, ennoblit l'homme, lui conférant de nouvelles forces et dimensions spirituelles, des horizons illimités. Pénétrant toujours plus avant dans les profondeurs de la matière, de la vie et de la création, l'homme prend progressivement conscience de sa force et de sa capacité de transformer la matière, le monde, la société selon ses aspirations et sa volonté. » Prenant ses assises dans la science, dans toute la culture humaniste, contre toute tendance à l'exclusivisme, au réductionnisme, à la partialité à tel point nuisibles à la personne humaine, l'enseignement continue à cultiver et à promouvoir toutes les vertus créatrices, plastiques de l'homme, ses ressources civilisatrices et spirituelles, le développement professionnel, culturel et social des jeunes générations, leur insertion rapide et dynamisante dans la production, dans la vie sociale.

ALEXANDRU TĂNASE

Nous nous sommes fait un point d'honneur...

Valoriser l'héritage littéraire est devenu un des points essentiels du programme de politique culturelle roumaine des vingt dernières années. Et l'édition critique des œuvres complètes du poète Mihai Eminescu, qui en faisait partie, approche aujourd'hui de sa fin. C'est du stade actuel de ce projet monumental que nous parle PETRU CREȚIA sous la direction duquel les travaux se déroulent:

— Cher Petru Creția, le XIIIe volume de l'édition nationale des OEUVRES de Mihai Eminescu, qui comprend les articles publiés par le poète de 1881 à 1889, vient de paraître; c'est pourquoi nous avons pensé que quelques explications s'imposent. Voulez-vous nous parler de cette entreprise à laquelle vous travaillez depuis dix ans, et qui a été initiée par l'académicien D. Panaitescu-Perpessicius?

— L'édition des œuvres initiée par D. Panaitescu-Perpessicius et continuée depuis 1977, sous l'égide de l'Académie, par une équipe de chercheurs du Musée de la littérature roumaine, animée à ses débuts par le regretté Al. Oprea, est organisée de la manière suivante: le Ier (1939), le IIe (1943) et le IIIe (1944) volumes contiennent les poésies publiées du vivant d'Eminescu; les IVe (1952) et V^e (1958) — les poésies posthumes; le VIe — la littérature populaire recueillie par le poète. La publication des six premiers volumes fut dirigée par l'initiateur de l'édition, l'académicien Perpessicius. Le VIIe volume, paru en 1977, contient la prose littéraire, le VIIIe réunira le théâtre et les traductions, auxquels s'ajoutera le dictionnaire de rimes. Le IXe volume (1980), le premier de l'œuvre de journaliste, comprend les articles publiés de 1870 à 1877; le Xe, qui est sous presse, ceux de la période 1877—1879; le XIe (1984), ceux publiés en 1880; le XIIe (1985), ceux de 1881; le XIIIe (1985) est le cinquième de la série consacrée au journalisme, et comprend, vous l'avez dit, les articles de 1882 à 1889; le XIVe (1983) réunit les traductions philosophiques, historiques et scientifiques; le XVe réunira la correspondance du poète; le XVIe — un *fragmentarium* roumain-allemand; le XVIIe — des documents personnels et iconographiques; le XVIIIe la bibliographie générale et les deux derniers, les XIXe et XXe (les plus difficiles à réaliser !) — le glossaire éminescien. Ces deux derniers mis à part, les autres se trouvent en un stade très avancé (le Xe) ou assez avancé (le VIIIe et le XVe).

— Pouvez-vous nous expliquer pourquoi une œuvre élaborée il y a un siècle, doit tellement attendre avant de voir le jour dans une édition complète?

— Il est vrai qu'il peut paraître étrange à première vue qu'une œuvre écrite au cours de dix-sept ans ait eu tout un siècle à attendre avant qu'on ne la réunisse en une édition critique intégrale. Une première réponse serait que l'œuvre anthume du poète, donc publiée de son vivant ou ayant bénéficié de son feu vert, est proportionnellement bien moins étendue que celle qui nous est parvenue sous forme manuscrite. Toutefois même pour cette première partie, les éditeurs se sont heurtés à maintes difficultés car il fallait restituer le texte authentique des poésies publiées dans les revues et dans les premières éditions (ce qui équivalait à éliminer les coquilles et autres erreurs typographiques), mais aussi, dans le cas des articles de journaux, qu'il ne signait habituellement pas, selon la coutume de l'époque, en établir la paternité selon des critères fermes; l'attribution de la paternité fonctionne seulement lorsqu'on accumule un nombre maximum d'arguments en sa faveur (témoignages laissés par l'auteur ou par les contemporains, brouillons d'articles conservés dans les cahiers autographes, typologie des idées et du style, particularités d'orthographe, etc.)

— *Cependant, une chance extraordinaire a permis que les manuscrits du poète se soient conservés! Le « coffre » miraculeux qu'il traînait partout après lui. Quel eût été l'aspect de l'édition des œuvres du poète si ce précieux « coffre de dot » eût fait défaut?*

— Nous aurions eu un autre Eminescu: une certaine image du poète — celle que l'édition de Titu Maiorescu avait consacrée. Cependant c'est toujours à Titu Maiorescu que nous devons les manuscrits d'Eminescu, car c'est lui qui les a conservés, intacts, jusqu'en 1902, lorsqu'il en fit don à la Bibliothèque de l'Académie roumaine. Ce qui a permis le travail que nous nous efforçons de mener aujourd'hui à bien: la publication, dans des conditions optima de ces cahiers qui ont modifié et continueront à modifier l'image connue d'Eminescu.

— *Combien de cahiers y a-t-il? Et quel est leur aspect?*

— Titu Maiorescu a remis à l'Académie 44 « volumes », reliés assez arbitrairement, tels qu'ils les a trouvés dans le coffre du poète; s'y ajoutent 6 autres, acquisitionnés ultérieurement par la bibliothèque et 3 autres actuellement à la Bibliothèque Centrale Universitaire de Iaşi, soit 53 volumes dont 50 à Bucarest. Mais ces cahiers ne sont pas entièrement écrits: ils contiennent des pages couvertes d'une écriture serrée, fébrile, suivies de nombreux feuillets blancs. Ils sont aussi de formats très différents: dossiers, cahiers, carnets, achetés ou fabriqués par le poète, complétés de feuillets détachés. L'écriture varie selon les circonstances ou les états d'esprit: calligraphique parfois, voluptueusement calligraphique même, et souvent indéchiffrable à degrés différents de lisibilité. Cependant, soit qu'il écrivit en roumain, soit dans une autre langue (en allemand, qu'il connaissait à fond), Eminescu ne saurait être lu seulement avec les yeux, il faut y ajouter l'esprit, et une longue et amoureuse fréquentation, compréhensive et avertie,

de l'œuvre et de l'homme. D'où l'immense responsabilité de cette tâche qui se propose d'offrir à l'éternité ces manuscrits que nous a légués le plus grand écrivain roumain.

— *Cet immense travail ne peut être fourni que par une équipe! Quelle est l'équipe qui s'est engagée dans cette course contre Cronos — car il ne vous restent plus que quatre ans pour l'achever, si vous voulez respecter le terme que vous vous êtes proposé?*

— Cette équipe est formée de quelques chercheurs du Musée de la Littérature roumaine de Bucarest: Petru Creţia, Anca Costa-Foru, Aurelia Creţia et Oxana Busuioceanu (qui établissent le texte et les variantes); et de D. Vatamaniuc (auteur des commentaires et des textes afférents), aidé avec intermittences par Eugenia Oprescu, Ileana Raţiu, Simona Cioculescu et Claudia Dimiu. Parmi les collaborateurs permanents il me faut encore citer Georgeta Mitran, rédacteur de l'édition, et ajouter que de nombreuses institutions nous ont prêté concours et appui afin de nous permettre de satisfaire à cette tâche que nous nous sommes fait un point d'honneur de mener à terme dans les meilleures conditions possibles.

— *Quelles sont les difficultés auxquelles vous vous êtes heurté, et quelles vous faudra-t-il encore surmonter?*

— Une première difficulté: le déchiffrement correct et intégral de tout texte écrit de la main d'Eminescu. Combien ce travail est ardu, les différentes éditions existantes en témoignent, car maintes différences lexicales y apparaissent. Un exemple: le grand dialogue dramatique *Pacea pămîntului vin s-o cer* (« Je viens réclamer la paix de la terre ») n'a pas été déchiffré et publié pendant 110 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1983. Grouper les textes s'est avéré tout aussi difficile! Lorsqu'on a l'impression de se retrouver en plein chaos, il faut s'arrêter et tout reprendre dès le début, — c'est signe qu'une erreur s'est glissée quelque part: car il y a dans tous ces textes un principe de cohérence, d'organisation parfaite, d'ordre intérieur. La difficulté consiste à dépister cet ordre initial, présent dans l'esprit du poète, et de le reconstituer à partir de fragments isolés, éparpillés dans le manuscrit. Il faut aussi, bien entendu, pouvoir dater chaque texte, chaque variante. Des quelque 400 poésies écrites par Eminescu (et dont il n'a publié qu'une quarantaine dans les revues) il n'y en a presque aucune qui ne présente au moins deux versions. Quelques-unes comptent même quelques dizaines de variantes écrites — parfois à des mois voire des années de distance. Elles sont la preuve tangible d'une aspiration incessante, d'un effort infini nourris par une veine poétique, comme il n'en existe pas beaucoup au monde. Et les difficultés ne s'arrêtent pas là: il a fallu, par exemple, déterminer le statut des textes: texte original ou traduction? transcription ou résumé? note historiographique ou fragment d'article, fragment descriptif d'un projet de drame ou d'un morceau de prose littéraire? etc. Donc: déchiffrement, groupement, détermination du statut de chaque texte. C'est ce qui explique,

peut-être, pourquoi, en dépit des tentatives déjà faites pour publier les textes manuscrits dans leur totalité, l'achèvement de l'édition intégrale doit encore attendre quelques années: celles qui nous séparent du centenaire de la mort du poète. Nous espérons trouver les moyens scientifiques d'édition les meilleurs afin de publier les volumes en retard jusqu'à la date que nous nous sommes proposé et pouvoir ainsi enfin offrir au public toute la substance du génie d'Eminescu.

Propos recueillis par TIA ŞERBĂNESCU

La Physionomie du journaliste

La brillante activité de journaliste d'Eminescu a réhabilité pour toujours l'idée de l'écrivain engagé, séismographe sensible et porte-voix des douleurs et des credos de son peuple.

Il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque où le poète devint « rédacteur et administrateur » de « *Curierul de Iaşi* », notre journalisme, arme redoutée de l'actualité, s'était déjà assuré une voie spécifique. Des écrivains polyvalents, Ion Eliade Rădulescu en tête, lui avaient apporté leur contribution décisive, fondant des journaux et revues qui toutes aspiraient à une originalité propre, et C. A. Rosetti, — la future victime du poète — avait créé notre premier quotidien de facture moderne: « *Românul* ».

Comme dans le domaine de la poésie aussi, la valeur d'Eminescu ne consiste pas à « inaugurer » des genres ou des formules littéraires, mais bien à les consacrer, ses efforts tendant à la synthèse, — car dans la cornue incandescente de son talent se trouvent combinées et sublimées les « découvertes » des prédécesseurs.

Les filiations des écrivains-publicistes de 1848 offriraient très certainement la matière d'une étude intéressante. Eminescu lui-même se comparera à Cezar Bolliac, invoquant, il est vrai, seulement une consonnance d'attitude, — le fait que l'auteur des *Serfs* n'avait cessé de parler, passionnément, du sort misérable du paysan roumain. Et lorsqu'il jugera d'une manière plus détaillée ses qualités de journaliste, Eminescu louera surtout la langue des articles publiés par Bolliac dans « *Buciumul* » et « *Trompeta Carpaţilor* », qu'il disait être « le parler vivant du peuple même, respirant ce bon sens et cette richesse de locutions et de figures qui donnent justement à notre langue son caractère personnel, authentique, national. » (« *Timpul* », VI, 1881, n° 45, 27 févr., p. 1).

L'affirmation de G. Călinescu: « Sans qu'on puisse établir un rapprochement verbal manifeste, Bolliac est, dans sa substance, le poète-précurseur le plus proche de la manière éminescienne », acquiert sa pleine valeur dans le cas du journalisme politique. Et une investigation des sources de la « culture » du poète, faite à partir des mêmes positions, permet au critique de retenir également l'œuvre d'Eliade Rădulescu comme terme de comparaison. G. Călinescu découvrait chez ce dernier des similitudes et des idées allant dans la direction d'un évolutionnisme modéré qui condamnait l'emprunt irréfléchi de « formes » nouvelles. Et il distinguait aussi chez tous deux un certain aspect dantesque, une passion vindicative, qui leur fait à tous deux jeter leurs contemporains dans les cercles d'un enfer imaginaire.

L'œuvre de journaliste d'Eminescu impressionne pour la force avec laquelle il réussit à combiner, en un alliage original, les traits de sa phase romantique et généreuse des débuts et les habitudes invétérées du journaliste moderne. Car pour la plupart des écrivains quarante-huitards, l'acte journalistique avait une fonction occasionnelle et en quelque sorte subordonnée au programme dicté par l'immédiat, pour ne plus parler le plus souvent d'un certain amateurisme, d'une ébullition de surface, engendrée par le désir de toucher un peu à tout. Les articles écrits par Eminescu s'imposent cependant par le haut niveau de leur professionnalisme, le poète pratiquant le journalisme comme un métier authentique, avec toute la rigueur qu'il implique. Il faut aussi ajouter que tout en faisant face à l'exténuant travail de galérien du journalisme quotidien, il ne cède aucunement à l'esprit routinier et au conventionnalisme, faisant de la page imprimée une question de conscience et conservant inaltérée l'ancienne fonction sacerdotale de la parole écrite.

L'étude du modèle qu'Eminescu nous offre est d'autant plus instructif qu'il se constitue en une période où les genres tentent d'imposer chacun leur statut spécifique, s'opposant à toute contamination. Si cela est vrai, en général, les distinctions s'avèrent à l'époque d'autant plus manifestes entre la poésie et le journalisme.

Rappelons, à ce propos, le symbole utilisé par Titu Maiorescu — la statue de marbre qui regarde en souriant de la hauteur auguste de l'éternité de l'art l'agitation bruyante des hommes aux prises avec la politique, c'est-à-dire avec l'éphémère. Mais voilà qu'Eminescu, sans trahir les lois éternelles de la création poétique, s'adonne, en pleine incandescence, aux problèmes les plus « prosaïques » de l'actualité, dont dépend cependant le destin de son pays. L'explication est simple — et équivaut à rappeler qu'il se situait sur les positions de la paysannerie, la classe fondamentale de la nation. Cette plate-forme spirituelle l'aida à ne pas demeurer prisonnier de l'horizon strict de son atelier de création.

Tout n'est certainement pas simple. Au cours des périodes historiques antérieures, les relations entre les écrivains et le grand public s'établissaient le plus souvent spontanément. Mais à partir du moment où la division du travail imposa une spécialisation marquée — à tendance d'autonomisa-

tion — des différentes formes d'activité, la base sociale de la création devint problématique, soulevant des obstacles dans la voie d'une refonte de la totalité spirituelle, de l'identification avec la grande collectivité, engendrant des phénomènes de solitude morale. Ce sont là des vérités dont Eminescu était parfaitement conscient. Ceux « d'avant » croyaient à leur « dire », se sentant, tout naturellement, les membres d'une communauté, tandis que « dans le cas de la plupart de nos écrivains modernes, le sentiment s'impose qu'ils ne sont pas faits pour le public, et pas non plus le public pour eux ». Le poète est loin d'émettre un jugement superficiel, il comprend que l'écrivain de l'époque moderne ne peut plus bénéficier de la « naïveté sincère, inconsciente », qu'il a mangé le fruit défendu: « Nous autres, plus nouveaux, sommes conscients de notre état, sommes éveillés par le souffle du siècle, et c'est pourquoi nous avons tant de raisons de nous décourager ». Qu'ils en est ainsi, ses créations poétiques nous le prouvent, qui plus d'une fois permettent de discerner l'eau noire des ténèbres. Cependant, exprimant avec une dramatique sincérité le « mal du siècle », la pensée d'Eminescu devient l'esclave de ce mal, ne cherche pas à le mythiser, comme le font tant de gens de lettres d'hier ou d'aujourd'hui, mais trouve en soi les ressources nécessaires lui permettant de tendre vers une vision globale, équilibrée, harmonieuse de l'existence, dans le cadre duquel puissent se constituer les rapports spirituels avec la substance vivante du peuple. Il n'est plus nécessaire de dire que la source principale de la vitalité morale, la voie par laquelle Eminescu découvre le sol dur de certaines certitudes, tout le rattache à son hypostase de journaliste. Un critique comme Pompiliu Constantinescu affirmait, séparant d'une manière peut-être trop tranchante les eaux: « Il est surprenant que cette même sensibilité vive l'idée catégorique du néant en poésie, et respire (dans son œuvre de publiciste) la vitalisme élevé à la valeur d'une entité de l'idée de nation, identifiée au paysan et à ses voévodes. »

Dans le même ordre d'idée il nous faut retenir aussi la manière dont Eminescu réceptionne les influences de Schopenhauer. Cet aspect a été abondamment analysé par presque tous les spécialistes, qui aboutirent à la conclusion que tous deux se distinguaient fondamentalement du point de vue de l'éthique, Eminescu ne pouvant accepter, en fait, l'état d'ataraxie qui résulte de la mortification de la vie et de toute impulsion vitale. Pour ce qui est de l'impact philosophique, les études plus récentes ont pleinement prouvé que Schopenhauer pouvait attirer le jeune poète aussi par l'ample action de démystification lancée contre l'optimisme factice, contre le méliorisme superficiel. On remarque, en même temps, que dans les méditations d'Eminescu, la vision du mal qui envahit l'existence ne s'est pas développée dans le sens d'une absolutisation du plan ontologique — comme dans la métaphysique du philosophe allemand — mais dans celui d'un dévoilement des multiples interférences avec les déterminations historiques des phénomènes. Et ceci, peu à peu, à mesure que les ans passaient. Dans une note, datée de 1888, le poète reconnaît que les exagérations des exercices pessimistes peuvent profondément altérer « la joie de vivre et le désir de combattre ».

Dans une de ses *Chroniques de l'optimiste* où il traitait d'Eminescu et de ses contemporains, Călinescu critiquait à un moment donné la « philosophie shopenhauerienne-évasionniste » de Titu Maiorescu, précisant: «tandis que, partant du même Schopenhauer, Eminescu était un combattant ». La distinction est vraie, avec le correctif bien connu, qu'en dépit des théories qu'il professait, Titu Maiorescu avait été lui aussi un combattant, se conformant en cela à sa propre nature, et qu'il avait donné le ton à ce qui s'est nommé le criticisme « junimiste » (de « Junimea »), qui a régné sur toute une époque.

Considérée sous cet angle général, on ne saurait nier les tangences réelles, de physionomie et d'esprit, qui existent entre la critique d'Eminescu et celle de Schopenhauer. Il est vrai, le poète ne pratique pas dans ses articles, avec prédilection ou de manière exclusive, la dissertation spéculative et philosophique, annexant aussi d'autres domaines, celui de l'histoire, par exemple (et en premier lieu), ou celui de l'économie politique. Il nous faut pourtant retenir sa passion pour les idées générales, car ses interventions de journaliste, pour ancrées qu'elles fussent dans la réalité immédiate, dévoilent clairement des vues théoriques (même lorsqu'elles ne sont pas exposées largement, dans une suite d'essais à caractère doctrinaire). Cette manière de théoriser aura sans doute correspondu au goût de « Junimea », dirigée par Titu Maiorescu, dont Eminescu faisait aussi partie. D'autre part, Eminescu se sera montré sensible aux charmes de l'esprit « junimiste », marqué par le démon de la conversation et par les démonstrations oratoires, lui, dont les articles sont dépourvus des particularités du style écrit et au contraire tout imprégnés de la saveur spécieuse de l'oralité.

Nous nous hâtons de rappeler l'art de la polémique dont témoigne Eminescu, cet art de la démonstration serrée, implacable, qui utilise tout l'arsenal des principes de la logique formelle pour faire éclater la vérité — et qui pourrait, somme toute, avoir été influencé par les campagnes polémiques de Maiorescu (le pathos déchaîné, « quarante-huitard », passe, il est vrai, par un filtre purificateur, qui le soumet à l'idée). Cependant, à mesure que nous tentons de découvrir des rapprochements, ce sont les différences qui sortent en évidence. Car, comme le montre Pompiliu Constantinescu, « Maiorescu opérait dans la région plus frigide de la raison, tandis qu'Eminescu s'adresse à un instinct vital, à des forces ancestrales obscures ». Ou: « La prose politique d'Eminescu crée une valeur spirituelle, elle est plutôt l'expression d'un sentiment que le résultat de la réflexion froide ».

J'ai mentionné le modèle oratoire. Les membres de « Junimea » aimaient le rôle agréable d'avocat, désireux qu'ils étaient de briller aux yeux de l'assistance avec des phrases pleines d'effets, avec tout un art de la gesticulation, tandis que le poète se souciait peu de l'éclat extérieur, et adoptait une attitude austère, monacale; le rôle qu'il eût choisi, dans le cadre d'un procès eût certainement été celui d'avocat général. Un avocat général d'ancienne formation, à la fois tribun populaire et prophète biblique. Cette dernière comparaison fit du reste carrière dans le journalisme roumain. Pour N. Iorga,

Eminescu est « un combattant, un prophète, mais un prophète à l'exemple des anciens prophètes de Judée, flagellant et brûlant, conseillant et révélat au nom d'un même Dieu de sagesse ».

La métaphore se justifie par la passion avec laquelle le poète vit ses convictions et les communique: de véritables langues de feu auréolant son écriture. Il s'identifie absolument avec ses idées, incapable de les aborder autrement que d'une manière grave, solennelle, comme dans le cas des choses saintes, qu'on ne saurait en aucun cas prendre en dérision. Nous nous figurons aisément combien le comportement d'Eminescu tranchait dans ce milieu « junimiste »; disposé à la raillerie légère, à une ironie qui n'épargnait rien, ne renonçant jamais au plaisir d'un bon mot, bref, n'ayant rien de sacré. G. Panu, le mémorialiste de « Junimea », se souvenait que le poète ne recherchait guère sa compagnie à cause de l'habitude qu'il avait de tout prendre en dérision: « Eminescu était lui aussi, dans ses bons moments, gai et blagueur, bien que toujours entouré d'une ombre de mélancolie, mais il n'admettait pas la plaisanterie quand il s'agissait de ses convictions ».

Le portrait est des plus véridiques et correspond aux exigences éthiques ouvertement proclamées par le poète dans ses articles. Ne déclarait-il pas dans *Notre répertoire de théâtre:* « Nous aimons bien aussi la plaisanterie plus leste, à condition qu'elle soit morale, qu'elle ne soit pas faite au détriment de ce qui est bon. »? Dans son article de début: *Un écrit critique* il nous faut voir non seulement une critique à l'adresse de l'anhistorisme, mais aussi de la manière polémique dont usaient les « junimistes », qui ridiculisaient par amour du ridicule les principes mal exprimés par les publicistes transylvains, mais fidèlement observés dans le cadre des luttes de la nation. Nous nous rappelons son objection: « Combattez-le avec toute le rigueur et le sérieux de la conviction, pas avec le pamphlet ridicule et bon marché ». Il trouva même une fois, un nom pour ce genre de critique: il la qualifia de « féminine ». La formule sera reprise des années plus tard et acquit une acception plus grave du point de vue moral, qui visait les changements d'opinions, l'hypocrisie des phrases ronflantes, le style allusif et cauteleux, truffé de perfidies masquées, dépourvu du courage, de la franchise du « duel journalistique ». Dans « *Timpul* » Eminescu apostrophera ainsi ceux de « *Românul* »: « Nous nous demandons si ce sont des hommes ou des sybarites! Si ce sont des hommes, alors qu'ils parlent clairement, qu'ils nous regardent dans les yeux, qu'ils se montrent dignes de causer avec nous, qu'ils ne cherchent pas à se glisser par des sentiers détournés où nous ne pourrons jamais les suivre. »

Pour achever le registre des comparaisons, nous rappellerons qu'Eminescu fait preuve d'une « sensibilité rurale » et ceux de « Junimea » d'une sensibilité urbaine.

Essayons de voir comment, doué qu'il était d'une telle structure spirituelle, doublée d'une inébranlable conception éthique, le poète évolue dans l'espace du journalisme. Nous emprunterons d'abord quelques exemples

aux articles publiés dans « *Curierul de Iaşi* ». On connaissait mal jusqu'à présent cette phase de l'activité d'Eminescu dont on ne citait habituellement que quelques articles à caractère plus ou moins culturel. Et ce n'est pas seulement de leur nombre et de leur étendue que nous parlons, quoique le plaisir d'écrire du « rédacteur » apparaisse comme évident, en dépit du peu d'espace que lui offrait cette revue, contredisant ainsi, une fois de plus la thèse d'un travail imposé, de modeste salarié. Ce qui force l'attention, c'est le talent avec lequel Eminescu sait imprimer à cette publication et malgré son caractère spécifique de bulletin, des attributs journalistiques modernes par excellence, tel celui de la diversité, faisant alterner avec vivacité et sens de l'actualité, les thèmes, les espèces et sous-espèces du genre. (. . .)

Nous pourrions emprunter, pour caractériser ce panorama journalistique, la formule même par laquelle le poète définissait le livre d'Al. Odobescu, *Pseudokynegeticos:* un vrai « mosaïque », inclusivement l'explication qu'il en donnait: « ce genre de peinture qui cherche à imiter grâce à des morceaux de marbre, de pierres colorées, de tessons de verre ou de terre cuite, les couleurs de la nature. »

Par cette structure en mosaïque, « *Curierul de Iaşi* » rappelait en un sens les particularités des premières revues roumaines qui se constituaient comme des almanachs à caractère plus ou moins encyclopédique. Mais nous commettrions une erreur si nous ne remarquions pas que, par rapport au descriptivisme purement informatif et éclectique de ces revues, destinées à un public de « famille », Eminescu cultive, conformément à l'esprit moderne mentionné, un journalisme d'attitude, impliquant l'opinion publique dans le débat des questions les plus brûlantes de l'actualité. Si, dans le mythe antique, Midas avait reçu le don funeste de changer en or tout ce qu'il touchait, de même pourrions-nous dire que tout ce que la plume du poète touchait acquérait des inflexions graves et des sens profonds, devenant des prétextes pour exprimer ses convictions. (Il est évident que son talent littéraire y est pour quelque chose: une simple note administrative, la constatation que les rues sont devenues impraticables par suite des pluies, est ennoblie par l'expressivité de son verbe, évoquant l'époque des cités lacustres).

Prenons pour exemple les comptes rendus des spectacles du « théâtre d'été » du jardin de la Mairie de Iaşi. Les aspects purement locaux de cette initiative ne l'empêchent pas d'analyser les lois spécifiques du théâtre, de présenter la « nature » pour « maître » absolu, ce qui lui permet de se montrer favorable à Molière qu'il oppose à Corneille et à Racine (« ces illustres usagers des échasses »). Des opinions sur la dramaturgie — qui doit respecter les lois de la « vérité et de la nature », c'est pourquoi il critique « tout le saint-frusquin intellectuel des drames de sensation » — il en arrive au jeu des acteurs, critiquant la prononciation défectueuse due à l'incompréhension des différences qui existent entre l'accent éthique et logique (ou d'intention) de la parole et l'accent purement grammatical.

Il n'est pas étonnant que la plus modeste des notices porte l'empreinte d'un jugement avisé, si nous tenons compte que, dès l'un de ses tout premiers articles, *Notre répertoire théâtral*, paru dans «*Familia*» du 18/30 janvier 1870, le jeune Eminescu prouvait qu'il s'était forgé là-dessus une conception ferme (grâce aussi, certainement, à sa propre expérience, dans le monde de Thalie), mais ce qui frappait dès lors déjà, c'était le caractère *total* de sa vision, qui embrassait en égale mesure les valeurs morales et esthétiques du répertoire (même si dans ces conditions de début, il préconisait que « à défaut de valeur esthétique, les pièces doivent faire preuve d'une valeur éthique absolue »), l'art des acteurs — le répertoire représente l'âme, les acteurs: le corps —, et la question du public, les spectacles étant destinés « à élever le public jusqu'à eux, tout en étant à sa portée. »

Bien que préoccupé en premier lieu et passionnément de théâtre, Eminescu se rapportait aussi à une certaine aire de littérature (ses opinions esthétiques étant généralement applicables), mais assez rarement, justifiant ainsi l'étonnement de G. Ibrăileanu: « Chose étrange, notre plus grand poète n'a guère parlé de littérature. » Sans doute, pensons-nous, parce que le mouvement littéraire ne révélait pas, en ces années, des aspects névralgiques importants au point d'incendier les préoccupations de l'actualité. Il ne s'agit pas pour Eminescu d'éviter le domaine, car il salue la parution de certaines œuvres, et des articles comme celui qu'il consacre à Constantin Bălăcescu, ou comme *Le Monument I. Heliade-Rădulescu* ou *La Littérature de Botoşani* illustrent des qualités de critique littéraire avec un sens juste de la hiérarchisation des valeurs. Cependant, ce qui est plus important, c'est qu'Eminescu se montrera partisan du courant d'un réalisme populaire. Et comme on continue à croire, aujourd'hui encore, que le poète a toujours « adhéré » aux théories du Titu Maiorescu sur la question, nous citerons une affirmation pertinente de Tudor Vianu en la matière: « À la comédie française il préférait la russe, celle du Gogol du *Réviseur* qui appartenait au courant d'un réalisme populaire qu'avant Maiorescu il avait décelé dans les œuvres de l'Allemand Fritz Reuter, de l'Américain Bret Harte, du Hongrois Petöfy, mais aussi dans celles des Roumains Anton Pann et I. Slavici, auxquels il ajoutait I. Creangă. »

Si Eminescu s'est montré plutôt avare en émettant des jugements en marge du phénomène littéraire, on ne saurait affirmer la même chose dans le cas d'autres domaines de la culture, analysés sous tous leurs aspects, avec une pénétration caractéristique. Nous nous arrêterons — *exempli gratia* — à l'enseignement. Des comparaisons instructives pourraient être entreprises entre le poète roumain et Léon Tolstoï, par exemple, les questions respectives n'intéressant pas ces deux écrivains d'un seul point de vue théorique, mais représentant des passions durables, nourries par l'expérience personnelle (Eminescu ayant été réviseur scolaire et professeur-suppléant; l'écrivain russe ayant dirigé pendant des années l'école de Iasnaïa Poliena ou ayant rédigé des manuels scolaires). Tous deux s'insurgeront contre l'étude fondée sur la mémoire — qu'Eminescu nommait « enseignement routinier et mécanique » ou, simplement, un « dressage » — se

« *Timpul* » du 16 juillet 1881, où se trouve publié l'article d'Eminescu « Le Crédit immobilier »

Administrația, Pasajul Român Nr. 7.

ANUL AL VI.—No. 152

ABONAMENTELE

ANUNȚURI ȘI INSERȚII

TIMPUL

REDACTIA, CALEA VICTORIEI Nr. 102.

București, 15 Iulie 1881

A se vedea ultime știri pe pagina III

Creditul mobiliar

ȘTIRI TELEGRAFICE

Journaux et revues auxquels Mihai Eminescu a collaboré de 1870 à 1889

prononçant en faveur de l'enseignement intuitif qui tient compte des particularités psychiques des enfants, adhérant ainsi aux nouveaux courants de la pédagogie moderne. De même, ils soulignent le rôle important que joue le travail manuel, l'apprentissage d'un métier: quelques articles du poète roumain, publiés dans « *Curierul de Iaşi* » y sont consacrés.

Enfin, tous deux sout animés par le même désir de fonder l'enseignement sur les principes d'une éducation morale. Naturellement, ils se distinguent aussi l'un de l'autre sons bien des aspects. Tolstoï embrasse le principe rousseauiste de « l'éducation négative », se déclarant en faveur de « l'école libre » qui assure à l'enfant une liberté illimitée. Eminescu est plus restrictif, effrayé peut-être devant le spectre de l'anarchie. Et, de même qu'il accordait un rôle central au monarque dans le cadre de l'État naturel, en faisant une sorte de « source » de la communauté, de même, dans le cadre de l'enseignement, il a tendance à surenchérir sur le rôle du pédagogue (qui doit tenir la place des manuels viciés, qui, pour certaines disciplines, « devraient tout bonnement être jetés »). Mentionnons encore quelques non-concordances dans l'établissement des priorités des matières d'enseignement. Tolstoï, par exemple, était un adepte de la culture classique, mais en écrivain plus qu'en pédagogue, et, de toute façon, il était loin d'atteindre au culte que professait Eminescu, lequel, pour des raisons faciles à comprendre, voyait dans « l'esprit de la latinité le régulateur constant de l'intelligence et du caractère, et la source du sens historique. »

Cependant, c'est leur amour commun des paysans qui les rapproche le plus, les différentes questions de l'enseignement étant réduites en dernière instance à la manière dont elles se reflètent dans la condition humaine de la classe qui incarne l'entité spirituelle du peuple. Que de passion dans la démonstration du poète: « Les causes pour lesquelles les écoles sont mal fréquentées ne doivent pas être recherchées dans l'aversion témoignée par notre peuple envers l'école, mais dans sa pauvreté », à preuve, « là où il y a encore des traces d'indépendance économique, c'est-à-dire dans les villages de răzeşi (alleutiers) », les écoles sont bien fréquentées.

Nous renonçons à analyser les autres sphères de problèmes et passons d'une « revue intérieure » aux particularités de la « revue extérieure ». Nous le faisons aussi parce que jusqu'à présent ce compartiment de l'activité d'Eminescu a été le plus souvent ignoré. La raison est facile à concevoir: la plupart des chercheurs ont conclu que les matériaux publiés dans cette rubrique étaient glanés dans d'autres articles et notices. Ce qui est d'ailleurs assez près de la vérité, Eminescu se contentant souvent de traduire ou de résumer les correspondances parues dans la presse étrangère. La question est si nous avons le droit de sous-apprécier le fait que le poète qui traduit et transforme le texte, n'hésitait pas à le truffer, quand on s'y attend le moins, de considérations personnelles. Omettre ceci serait injuste, et l'injustice d'autant plus grande si l'on ignorait aussi les commentaires originaux par lesquels Eminescu a le mérite d'avoir introduit, un des premiers, dans notre journalisme, le genre de la chronique de l'étranger — tel qu'il sera cultivé dans l'époque qui suivra.

Les événements qui éveillent l'intérêt du poète et qui acquièrent très vite une force accaparatrice tiennent de la « guerre orientale », terme sous lequel on désignait les conflits qui mettaient aux prises les peuples balkaniques opprimés et la puissance ottomane. Comme il fallait s'y attendre, Eminescu s'implique totalement, regrettant de n'avoir à sa disposition que le format et la structure de « *Curierul de Iaşi* », c'est-à-dire, une seule page, et fait des merveilles d'équilibre de mise en page pour faire ressortir les nouvelles plus importantes, inaugurant même une rubrique à part: *Du théâtre de la guerre* etc.

Comme dans d'autres domaines aussi, avec le sérieux méticuleux qui lui est propre, il s'efforce de ne pas agir au hasard, mais de se forger une conception claire et une méthodologie appropriée. Le premier principe qu'il théorise est celui de la refonte critique des informations. Il est conscient, par exemple, que la « *Neue freie Presse* » viennoise était « hostile aux mouvements slaves des Balkans » et filo-turque (il la nomme: « feuille-odalisque ») et ne la cite qu'avec circonspection, notant qu'il reproduit les nouvelles « sous réserve ».

Les nouvelles provenant de source serbe ne sont pas non plus acceptées sans discernement, bien que le poète soit favorable à la cause de ce peuple, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que « le lecteur habitué à recevoir des bulletins de victoires de sur ce champ de bataille, s'il tourne la page et reprend la lecture à rebours, trouvera exactement le contraire de ce que les Serbes affirment. »

Un autre principe fondamental de l'activité d'un rédacteur de la page des nouvelles de l'extérieur qu'Eminescu définit est celui de la nécessité de corroborer les informations en une « unité organique », en une vision d'ensemble des plans stratégiques et tactiques des camps adverses. La passion ingénue avec laquelle il reconstitue le théâtre des opérations, comme s'il avait devant lui une carte minutieusement dressée des mouvements de troupes, les conseils militaires qu'il donne, « les reproches doctes qu'il adresse au général Tchernaïev pour la « manie qu'il a de faire mousser toute mesure tactique qu'il prend et de la mettre en rapport avec les plus grandes complications possibles et avec la division du pouvoir », sont pour nous d'un grand attrait. Une autre fois, les Serbes sont loués pour avoir appliqué la tactique dont usèrent jadis les Moldaves dans leur guerre contre les Turcs. Et ce n'est pas le seul cas où Eminescu introduit dans la page des nouvelles de l'extérieur des références à notre peuple.

L'aire des sujets, en dépit de la constance de ses préoccupations, sera variée, de même que les moyens journalistiques utilisés. Le Prince Nikita du Monténégro bénéficiera d'un portrait des plus lumineux, Eminescu faisant appel à la technique de l'idéalisation poétique, le nommant « voévode des Noires-Forêts » et lui accordant une auréole de héros de contes: « issu de la haute lignée de preux des Neguşeşti, régnant sur une race de gens que leur pauvreté même rend libres, doué d'un rare courage individuel, le prince Nikita ressemble au jeune vaillant des contes qui s'en est allé par-

courir le monde pour apprendre ce qu'est la peur sans jamais pouvoir la trouver. » Pour expliquer la célébrité dont il jouit parmi les peuples slaves des Balkans, qui « nourrissent leur esprit » de « chants populaires », le poète le projettera dans le monde épique: Nikita sait unir « la poésie à l'épée, il est simple dans sa vie de tous les jours, parle et agit comme les gens de son peuple et joue le rôle d'Achille dans cette assemblée de vieillards qui forment le Sénat monténégrin et où se trouvent sans doute bien des Nestor à la barbe blanche et au conseil aussi doux qu'un rayon de miel. »

En revanche, lorsqu'il esquisse le portrait du Sultan Abdul-Hamid, il fera appel aux ressources de l'ironie mordante, usant du procédé satirique des fausses louanges: « Le monde raconte qu'Abdul-Hamid est prodigue et qu'il aime les romans, mais le monde se trompe méchamment: bien au contraire, on pourrait dire qu'il compte dix fois ses piécettes et que ses coutumes sont des plus simples, car en dehors de son épouse légitime il n'a qu'une seule concubine et n'accorde pas un regard aux autres odalisques de son harem. » Continuant la description sur le plan du grotesque, il retiendra sa préférance « pour toutes sortes de bêtes domestiques » et surtout pour les oiseaux: « il a un cacatoès avec lequel il cause pendant des heures ». « Les animaux empaillés: serpents, lézards et macaques ne lui sont pas moins chers, et ces derniers temps son zèle collectionneur s'est même dirigé sur les insectes . . . »

Le lecteur des articles de ces années peut constater que si, au cours de la dernière période, c'est l'attitude polémique acharnée qui prédomine, pendant la première, au contraire, le poète se permettait des instants de gaîté satirique, usant de styles divers, légers, qui n'ignoraient pas non plus la plaisanterie plus leste, paysanne. Nous dirions que ses articles sont plutôt des feuilletons que des pamphlets, même s'il n'atteint jamais le raffinement de la pointe fine, de l'ironie de salon, sa nature combative, à réactions vives, prenant rapidement le dessus.

Cependant, lorsqu'il emprunte les armes de la gaîté, il fait preuve d'une certaine gaucherie; ce qui ne l'empêchera pas d'utiliser parfois très heureusement les ressources vivantes de l'humour de facture populaire.

De la série d'articles *Images anciennes et images nouvelles de « Timpul »* nous retiendrons le portrait d'Étienne le Grand, réalisé sur un ton plaisant qui parodie légèrement le style des chroniqueurs: « Pauvre voévode Étienne ! Il savait mettre en pièces les Turcs, les Polonais et les Hongrois, il savait tracer quelques lettres, avait eu plusieurs séries de femmes, buvait sec le vieux vin de Cotnari et, de temps en temps, faisait trancher la tête à un boïar ou couper le nez d'un prince tatare. Il mettait pied à terre dans les bourgades le long des rivières, faisait don à ses soldats et à ses tambours de bons pâturages pour les haras de chevaux moldaves et pour les troupeaux de moutons ou de bœufs blancs, faisait élever des monastères et des églises, s'en allait de nouveau écraser les Turcs, puis de nouveau mettait pied à terre dans les bourgs, et prenait de nouveau femme, jusqu'à

ce qu'il fermât les yeux, un jour, dans sa bonne ville de Suceava, et qu'on l'enterrât en grande pompe au monastère de Putna. »

Ajoutons encore à ce portrait du journaliste, souvent réduit à l'hypostase de pamphlétaire vindicatif, la qualité de penseur. Nous avons déjà mentionné son goût pour les idées générales. Les articles d'Eminescu ont toujours deux aspects, l'un qui embrasse le fait concret, l'autre le plan de l'abstraction, démonstration d'un principe. Cette ambivalence se manifeste bien entendu, dans des formes différentes, en fonction de l'orientation du matériel, par exemple, lorsque Eminescu sent le besoin d'éclaircissements à caractère programmatique, comme dans *Images anciennes et images nouvelles.* D'autres fois, et le plus souvent, il accorde une large part à l'aspect concret de la dispute, nous laissant seulement entrevoir l'horizon plus profond, problématique, — comme dans le cas de la métaphore bien connue de l'iceberg. Cependant, et c'est ce que nous tenons à souligner, il existe toujours, même dans l'intervention polémique la plus directe, un plan de la pensée, fût-il même éloigné. D'ailleurs Eminescu lui-même rappelait qu'il existe deux manières de mener une « discussion sérieuse et honnête »: *ad rem,* qui « prouve la vérité de la thèse en soi » et *ad hominem,* qui montre que « l'adversaire a soutenu ou fait lui-même ce qu'il combat aujourd'hui. » Et le poète constatait avec amertume que ses « adversaires » ne lui offraient guère l'occasion d'arguments *ad rem.* « Désireux de ne pas gaspiller en vain nos années de vie et nos forces vives, nous avons voulu trouver des interlocuteurs avec lesquels discuter les principes que nous énonçons .» C'est justement en tenant compte de ces principes énoncés qu'Eminescu caractérisait sa propre activité à « *Timpul* », affirmant son adhésion à un journalisme de l'idée: « Car les colonnes de « *Timpul* » ne sont pas un trésor d'idées, toutefois nos adversaires eux-mêmes devront reconnaître qu'elles constituent un matériau précieux pour l'historien qui voudra étudier la vie des idées de nos jours. »

N. Iorga avait raison lorsque, parlant des anciens prophètes de Judée, il retenait aussi l'aspect violent de leurs imprécations, opposé à celui de leur sagesse. La caractère réflexif du publiciste l'aide à formuler avec la force de l'aphorisme différentes pensées, dont certaines ont fait l'objet de recueils. Nous résistons à la tentation d'en donner quelques exemples. Remarquons seulement qu'Eminescu utilise plus d'une fois l'expression plastique des proverbes pour rendre plus prégnantes ses conclusions moralisatrices. Il est certainement, à l'époque, le premier après Ion Creangă à valoriser le plus, en théorie et en pratique, le trésor de la parémiologie roumaine.

D. Murărașu, s'efforçant de cerner les qualités de journaliste d'Eminescu, admire la manière dont ce dernier savait allier la réflexion et la passion, les arguments logiques et l'indignation morale, notant sa « grande habileté de composition », et précisant qu'il ne méprisait pas l'art laborieux de la composition, surtout dans ses articles de jeunesse, car, plus tard, « les idées et les sentiments se presseront aussi tumultueusement qu'était agité son esprit passionné de fustigateur des maux et des injustices sociales. » — observation parfaitement justifiée.

Dans ses articles ultérieurs le style scientifique s'accentue, d'autant plus visiblement qu'est marqué l'effort de trouver des correspondances roumaines pour des termes nébuleux de la philosophie ou des doctrines économiques allemandes. Une particularité qui recoupe l'ambition du poète de pratiquer une critique « objective ». À un moment donné, après une apostrophe enflammée, il arrête le cours de la démonstration, car « nous craignons de perdre patience et de ne plus pouvoir traiter cette question avec sang-froid. »

Autrement dit, ce sont les arguments *ad rem* qui prédominent. Le poète veut moins émouvoir les consciences que convaincre. Dans la dernière période de son activité de journaliste, après qu'il eut perdu certaines illusions sur le plan social et qu'il se fût plongé toujours plus profondément dans « la foire des vanités », c'est le moraliste austère et vindicatif qui l'emporte. Cependant ses articles ne sont pas plus mal composés pour autant, ils se réclament seulement d'autres lois, directement soumises à la subjectivité. Eminescu devient plus lyrique. Dire que ces idées et les sentiments du poète sont mêlées et fondues dans un creuset incandescent, signifie défier la tautologie. Car il n'a jamais réussi à demeurer un observateur impassible, et tous ses articles témoignent d'une âme sensible, chaude, vibrante. Mais il y a là, cette fois, quelque chose de plus, d'une sensibilité exaspérée. Le spectacle de la misère et de la douleur, le triomphe hideux du mal dans la vie, se répercutent dans la conscience du moraliste avec une violence qui se consume en imprécations, en sarcasmes, en une satire destructrice. Le rire devient grincement de dents. Il réclamera des « couleurs de feu ». À ceux qui se plaignaient de ses excès polémiques, il répondait: « Ne faites pas semblant de vous fâcher de ce que nous disons, fâchez-vous plutôt sur ce qui se passe, sur la réalité . . . Nos expressions sont cruelles, mais la réalité est infiniment plus cruelle et odieuse. Et dans un autre article: « Pour exagérer ce qui se passe dans notre pays, au parlement, dans l'administration, dans la vie économique et morale de l'immense majorité du peuple, il faudrait pouvoir emprunter les couleurs noires de l'enfer de Dante. » Mais Eminescu ne procède-t-il pas comme Dante, en jetant ses contemporains dans un enfer de vengeance?

On a beaucoup parlé de la violence de son style. Et il est vrai qu'Eminescu a beaucoup contribué, par la force de son talent, à introduire l'invective directe dans le langage et la pratique courante du journalisme. L'ironie voilée et l'euphémisme ne le satisfont guère, car ils ne lui permettent pas de se libérer violemment de la fureur sacrée qui bouillonne dans son cœur. Le poète était d'ailleurs conscient de cette particularité et lui trouvait une justification, car, disait-il, pour extirper le mal, on ne peut utiliser « la pommade lénifiante de l'euphémisme, mais bien le bistouri du chirurgien », et c'était pour cette raison que « nous tranchons en plein dans la pourriture de notre abcès national, dans l'espoir que le protoplasme national remplisse les vides créés par nos incisions . . . » Le caractère direct de la satire éminescienne qui refuse tout ornement de style, aspirant à la nudité du fer rougi au feu (et, il nous faut reconnaître que c'est alors qu'il donne la pleine me-

sure de son talent) a été admirablement défini par G. Călinescu: « Eminescu est posédé par une fureur sublime, une fureur directe, et seul un génie comme il l'était, était capable d'empoigner le fer rougi au feu dans ses mains nues.»

Toutefois, il est surprenant de constater qu'il est impossible de retenir de ses articles, pourtant dirigés nommément contre certains hommes politiques de l'époque, même un seul portrait distinct de l'une de ses victimes. La cause de cette insuffisance tient justement à une qualité fondamentale de sa satire: la force destructrice, qui agit d'une manière tellement absolue qu'elle annihile tout ce qui pourrait avoir un rôle constructif, disloquant les traits réels et les dilatant de manière grotesque, jusqu'à l'invraisemblable d'un cauchemar. Les politiciens libéraux deviennent des monstres apocalyptiques, des « astres noirs »; pour les compromettre définitivement, il les présente comme des dégénérés, affligés d'une « décrépitude physique manifeste », des « goîtreux crétinisés qui ne voient, ni n'entendent le mal de la terre » etc. etc. Quant à C. A. Rosetti, « l'hideux magot », il en arrive, grâce à une accumulation d'attributs négatifs, grossis à l'extrême, à l'identifier à l'Antéchrist.

Il est certain que la valeur de la satire d'Eminescu réside dans cette force démoniaque de la déformation, dans une vision personnelle, déplaçant l'accent de l'individuel à l'universel, représentant la vie contemporaine pas tellement dans les couleurs de l'enfer dantesque que dans celles de l'Apocalypse. Eminescu applique ce procédé consciemment, citant une légende qui prétend que l'Antéchrist, « ennemi de l'univers, naîtra aux embouchures du Danube ». Il est d'ailleurs déjà né: « Ici, où les traîtres patentés de la patrie passent pour de grands patriotes, ici, à Babel, où les paroles ont perdu leur sens originaire, ici, où ceux qui auront le malheur de vivre, envieront le repos de ceux qui dorment dans les tombeaux. » En fait, le poète en arrive à combattre les projections fantastiques de sa propre imagination. Et nous comprenons pourquoi un C. A. Rosetti comme nous le rapporte Iacob Negruzzi, pouvait se délecter à lire les articles de « l'ennemi », et en admirer la virtuosité des déchaînements passionnels. Le pathos de la vision d'Eminescu — qui ne connaissait que le blanc et le noir, séparant, de manière manichéiste tout ce qui était advenu et advenait dans l'histoire passée et contemporaine de notre pays, en bien et en mal — rappelle en quelque sorte l'ingénuité et le schématisme poétique qui nous enchantait dans la satire des chroniqueurs. Le poète baigne le présent dans des tons apocalyptiques et revêt le passé de couleurs paradisiaques. Les citations nous semblent superflues: « Au paradis moldave », « à la terre la plus fleurie » seront dédiés des hymnes utilisant des termes qui semblent de nouveau empruntés à la Bible, mais cette fois-ci, au *Cantique des cantiques.*

Les articles sont traversés d'un souffle incandescent, qui les élève et les approfondit sur le plan littéraire. Ce serait une erreur que de les considérer de simples exutoires sentimentaux, non organisés à l'intérieur. Eminescu

crée ses propres lois stylistiques, afin de donner une expression artistique à son tumulte passionnel, et ce n'est qu'ainsi peut-être, qu'il peut agir avec tant de force sur le lecteur. Le torrent des phrases acquiert un rythme spécifique qui les éclaire et les élève sur les sommets du lyrisme. Un exemple magistral: l'évocation du tragique événement que représente l'annexion de la Bucovine par l'Empire des Habsbourgs. La révolte et la douleur du poète sont soulignées par l'image des blessures de son cœur éternellement saignantes (. . .). La cadence des phrases est celle des versets bibliques. (. . .) En conclusion, l'article valorise la légende populaire selon laquelle les veilleuses allumées sur le tombeau d'Étienne le Grand au monastère de Putna se seraient éteintes. Les dernières paroles se transforment en un véritable cri de désespoir, montant jusqu'à un point maximum de tension lyrique: « Ces veilleuses s'allumeront-elles à nouveau sur le tombeau? Et l'antique portrait s'éclairera-t-il? »

L'image sera reprise dans différents articles. C'est le cas aussi pour d'autres méthaphores-symboles, qui, à force d'être répétées, acquièrent la force d'obsession poétiques. Comptabiliser les formules suggestives créées par Eminescu dans le tumulte de son activité de journaliste semble avoir tenté plusieurs critiques. Et ils en auraient certainement recueilli de bonnes raisons de satisfaction, car le poète collaborait tout naturellement avec le combattant, jetant sur les idées la pourpre impériale des métaphores — tel celle de la métamorphose de l'indépendance de notre pays en un prince endormi, le sceptre et la couronne placés à son chevet. Ce genre de statistiques seront toujours à la fois utile et peu pertinentes, car le charme que les articles d'Eminescu dégagent ne doit pas être recherché dans un moyen ou un autre, mais dans leur combinaison, dont le chiffre demeure introuvable, parce que entré dans la zone de l'ineffable, au même titre que le charme de ses vers.

Les articles d'Eminescu nous offrent un tissu de « genres » et de formules: essais, pamphlets, feuilletons, articles de doctrines etc. L'époque suivante nous permet de constater, dans le journalisme roumain, un approfondissement du processus de diversification et de singularisation, les différentes espèces tendant à créer leur propre statut sous le rapport de la spécificité de l'expression. Les articles n'ont plus un caractère strictement fonctionnel, ils n'expriment plus seulement une attitude à l'égard de la vie, mais une option esthétique (poursuivie selon un programme).

C'est là ce qui s'est passé aussi avec le pamphlet qui, sous la plume de Tudor Arghezi, a acquis les attributs d'un genre littéraire. Certaines « correspondances » avec le pamphlet d'Eminescu ne sauraient être niées, même si nous ne nous rapportions qu'à une seule des particularités prises en discussion, la diatribe du rédacteur de « *Timpul* » dépassait son objectif strictement polémique, créant des visions de cauchemar, accumulant les monstruosités, les décompositions sur le plan physique et moral, rééditant entre autre l'atmosphère de l'Apocalypse, traits qu'Arghezi développera méthodiquement et portera au delà des limites possibles avec « un génie de la moquerie élevé jusqu'à des hauteurs métaphysiques » (M. Ralea).

L'expérience de journaliste de notre poète national est devenu un bien commun de notre journalisme, ses échos entrant dans l'alliage inextricable de synthèses originales. Offrant le modèle de ce qui se nomme un journaliste complet, certains auteurs revendiqueront, naturellement, l'un ou l'autre de ses attributs, mais ceux-ci deviendront surtout un point de repère, par rapport auquel chacun peut éclaircir ses propres préoccupations. Il est bien entendu que l'influence du verbe éminescien est loin d'être épuisé dans ce domaine, un processus de sublimation ayant lieu, le temps aidant, qui en accentue les significations graves d'ordre moral et civique. La leçon essentielle de l'exemple d'Eminescu se réduit dirions-nous, à l'*idée de responsabilité à l'égard de la nation.* Car les écrivains et les journalistes considèreront toujours avec émotion ce moment crucial, consacré par sa plume, où le journalisme, sans rien sacrifier des prérogatives de son métier, était aussi un apostolat et un sacerdoce; ils reviendront toujours à ses écrits comme à une *alma mater* incarnant l'exemple suprême d'implication intégrale, avec toutes les ressources du talent et de la combustion intérieure, mises au service des nécessités civiques.

C'est là, pensons-nous, la voie par laquelle le journalisme d'Eminescu ne cessera d'irradier dans nos lettres, rayonnant comme une « colonne de lumière » (pour utiliser sa propre expression) et impliquant au delà des questions de métier et de style la conscience même de l'artiste-citoyen.

ALEXANDRU OPREA

(Fragments de l'étude introductive au IXe volume des ŒUVRES de M. Eminescu, éditions de l'Académie de la R. S. de Roumanie Bucarest, 1980)

L'Horizon sociologique

Quand on parcourt les divers écrits de circonstance ramassés dans les tout récents volumes de l'édition nationale des *OEuvres* de Mihai Eminescu on est porté à conclure que le plus grand poète des Roumains est aussi le fondateur de la « sociologie positive » (à l'opposé des théories sociologiques spéculatives sur la société) dans la culture roumaine. Le programme épistémologique de la nouvelle science prend place dans la grande série de l'esprit scientifique européen. « Nous ne sommes point — écrit Eminescu — de ceux qui (...) s'appuient dans leur argumentation sur les dogmes du droit divin, sur des fictions historiques, sur le reflet intelligent de certains états de choses antérieurs. Fils du XIXe siècle, nous nous jugeons fondés dans nos recherches par deux seules choses: citer des faits exacts et en donner une formule générale » (1).

Le premier recueil d'articles publiés par Mihai Eminescu dans la presse de son époque, édité en 1891 par Gr. C. Păucescu

CULEGERE DE ARTICOLE

D'ALE LUI

M. EMINESCU

ARTICOLE APĂRUTE IN „TIMPUL"

IN ANII

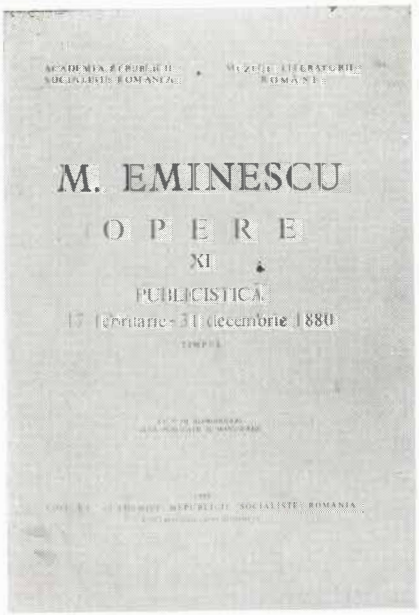
1880 ŞI 1881

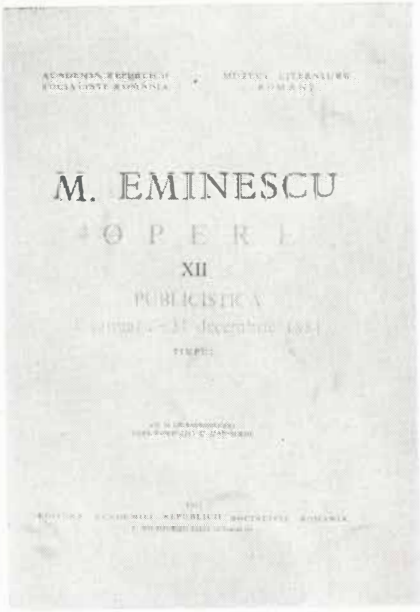
BIBLIOTECA ACADEMIEI ROMÂNE

BUCURESCI

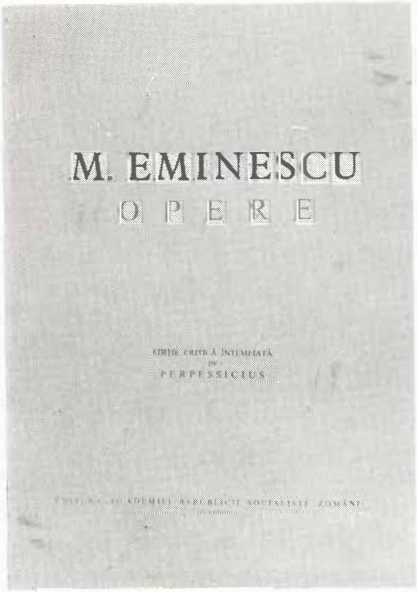
TIPO-LITOGRAFIA E. WIEGAND & C. C. SAVOIU, CALEA VICTORIII 28

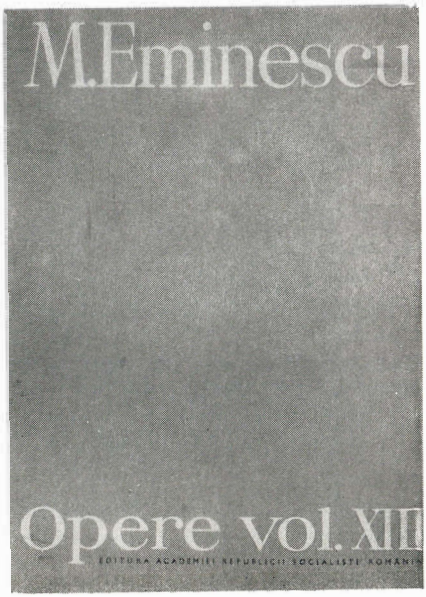
1891.





Les trois derniers volumes de l'édition complète des articles de journaux de Mihai Eminescu, parus en 1984 et 1985 dans le cadre de l'édition critique nationale d'Œuvres du grand Poète





Les trois hypostases de l'esprit traditionnel, antipositif, non scientifique, que le poète s'attache à rejeter ici, certains de ses critiques lui en avaient déjà fait grief. Longuement exercé à l'esprit de la nouvelle valeur théorique, Eminescu en est venu à donner de la sociologie positive l'une des définitions les plus simples et exactes que l'on connaisse pour en préciser la spécificité. « Citer des faits exacts et en donner la formule générale » — telle est, en effet, la caractéristique essentielle de la sociologie positive. Celle-ci se présente donc comme une valeur théorique contraire à la sociologie spéculative, dont l'essence réside dans le constructivisme spéculatif de l'esprit. Eminescu considère que la sociologie pourra bâtir son système sur l'unité des faits, dont elle aurait trouvé la « formule générale ». Cette « formule générale » est en réalité la loi des faits sociaux: « Les grands phénomènes sociaux se produisent, à notre avis, dans un enchaînement tout aussi nécessaire que les événements élémentaires (...) ce n'est pas de la haine que suscite en nous un événement aussi élémentaire que l'immigration massive d'un élément ethnique ayant contracté des habitudes économiques qui nous déplaisent (...) »(2). Donc, tout en étudiant les phénomènes pour en dégager la « formule générale » (la loi), il ne faut pas se laisser trop aller à des états idiosyncrasiques, affectifs et moralisants, qui sont inefficients; cependant, dans le cadre d'une sociologie critique il importe de mettre en évidence les tendances négatives et de formuler des directions d'action. Le programme d'épanouissement du pays que propose Eminescu (organisation du travail agricole, création et appui de l'industrie nationale, instauration de rapports nouveaux, de compensation, entre les « couches superposées » et les classes productrices) prend ses assises dans la sociologie positive dont l'esprit oriente les recherches visant des phénomènes tels que l'exploitation parasitaire, l'écoulement du surproduit, la sélection négative, la prédominance des couches extraverties etc. Ayant entrepris l'étude approfondie de ces phénomènes, Eminescu a pu dégager leur « formule générale », la loi qui les sous-tend. Cependant, aurait-il effectivement trouvé la formule la plus générale des faits sociaux propres à l'époque moderne de la Roumanie, la grille permettant d'isoler le sens des états sociaux roumains, leur complète signification? A-t-il montré quel type de société allait s'édifiant de son temps en Roumanie et en quoi elle différait des autres types de sociétés? En y répondant par l'affirmative, nous nous attacherons à développer ici cet autre aspect de la vision d'Eminescu. Autant qu'on puisse en juger, Eminescu a emprunté à volonté les deux voies propres à la sociologie positive du XIXe siècle: l'analyse comparative-historique et la recherche directe, statistique-économique des états présents. La recherche historique se trouve associée, dans la sociologie éminescienne, à la recherche actualisée, synchronique, usant à cet effet de tous les accessoires (monographies professionnelles, rapports, monographies sociologiques — tel *Le Paysan* de A. V. Millo — statistiques démographiques et économiques, statistiques de l'emploi du temps et des revenus, entretiens consignés directement ou indirectement, observation systématique directe et indirecte, diagnoses et profils psychologiques etc.).

Bon nombre de critiques d'Eminescu ont pu juger son étude comparative-historique comme étant un signe de « passéisme ». Ainsi, on en a vu qui tiraient des conclusions étrangères à l'esprit de la sociologie éminescienne dans son ensemble à partir d'une idée comme celle-ci: « Mais celui-ci (le pays, *n.n.)* est l'hôtel des patriotes de métier et des étrangers. La vraie patrie, celle de Mathieu Basarab est pauvre et ignorée ».(3) C'est que, pour Eminescu, « l'époque de Mathieu Basarab (le milieu du XVIIe siècle, *n.n.)* est celle d'une civilisation roumaine et d'une société naturelle » (4). Ce fut alors le moment d'une croissance de la population, de l'établissement d'une « langue littéraire commune à toute la nationalité roumaine (...) », d'« une unité, idéale du moins, du peuple roumain par trop dispersé... ». Cependant, on ne peut aucunement en inférer qu'Eminescu se serait déclaré en faveur d'un « retour » au passé. C'est, d'ailleurs, ce que déclare le poète lui-même: «... j'ai affirmé à maintes reprises qu'une réaction dans le vrai sens du mot, à savoir comme tentative de reconstruction historique, antérieure au régime phanariote, n'était plus possible en Roumanie et nous ne sommes pas utopistes au point de prétendre à ce qui outrepasse la puissance même de Dieu »(5).

Quand Eminescu évoque le règne de Mathieu Basarab c'est pour rappeler le moment qui précède la rupture: le régime phanariote qui, recouvrant pratiquement tout le XVIIIe siècle, refoule le peuple roumain à la périphérie du monde ottoman (« le dépotoir du ménage ottoman »). Dans un deuxième temps la patrie historique se voyait réduite au statut de « banlieue européenne ». Face au moment Mathieu Basarab, ces deux intermèdes représentent, dans la vision d'Eminescu un immense recul. Néanmoins, loin de conseiller le retour à l'époque en question, en tant que « fils du XIXe siècle », Eminescu, par contre, fait valoir, sur le plan théorique, qu'il faut « citer des faits exacts » et en donner la « formule générale », alors que sur le plan pratique il agit en faveur d'une « relation compensatrice » entre les « couches superposées » et la « classe positive », productrice de richesse. Par rapport à l'époque de Mathieu Basarab quand, selon Eminescu, le peuple roumain faisait lui-même son histoire en tant qu'agent unique dans un contexte social organique, l'époque phanariote marquait l'aube d'une histoire commandée, à l'aide de la « couche superposée », par les magnats du capitalisme occidental.

Eminescu s'en rapporte donc à l'époque des voévodes comme à un *pattern*, un modèle historique d'évolution organique. Car, selon lui, si les événements de 1848 ont en effet marqué un changement dans notre histoire, ce n'est nullement dans le sens et suivant le modèle de l'évolution organique, mais plutôt dans le sens de la « révolution atlantique », répondant aux besoins des classes urbaines, d'une bourgeoisie du type occidental, peu nombreuse en Roumanie. C'est ainsi qu'allait être préparé le terrain favorable à l'infiltration de la bourgeoisie usuraire et commerciale, qui se rendit coupable par la suite de l'évolution artificielle, non organique de la société.

C'est pourquoi, afin d'être judicieusement et positivement orienté tout programme de réformes doit se situer selon Eminescu sous « l'horizon » de cette époque historique où les Roumains faisaient eux-mêmes leur histoire. C'était l'époque des voévodes, et la prendre pour modèle d'édification historique d'une société moderne c'est préciser du même coup l'essence même de l'idée d'une « époque adoptive ».

Mais ce sont là des termes qu'il nous faut expliquer. Commençons donc par rappeler que, ayant développé la théorie des « topiques adoptives» de Lucian Blaga, I. Em. Petrescu a mis au jour ce mécanisme moyennant lequel l'univers spirituel d'une époque, d'un groupe social, voire d'un peuple pouvait prendre ses racines dans un « modèle adoptif », qui peut être « en total désaccord avec le modèle institué (...) à l'époque en question »(6). Le *modèle adoptif* devient ainsi une modalité de « concevoir » et de « résoudre» les problèmes que rencontrent la personnalité ou le groupe social dans l'horizon du modèle en question. Ayant formulé l'hypothèse d'une « époque adoptive », nous ne faisons que développer, déjà interprétée par I. Em. Petrescu, la thèse de Lucian Blaga, estimant qu'Eminescu était tout à fait conscient du fait qu'il devenait possible de situer les actes de création culturelle (les actes politiques y compris) dans un horizon culturel choisi de propos délibéré. C'est là, nous semble-t-il, le sens qui se dégage de la manière dont Eminescu envisageait la nécessaire orientation des options politiques et culturelles de l'époque dans l'esprit et les traditions de l'époque de Mathieu Basarab. Nous considérons qu'Eminescu voyait comme tout à fait possible la cristallisation des orientations générales de l'« imaginaire collectif » (de la classe habilitée à imposer des réformes) en accord et dans le sens qu'exigent des valeurs à « fonction modélatrice », mais développées, à une autre époque. Ce processus qui met en relation une activité de création présente avec des valeurs développées à une autre époque représente, pour l'essentiel, le mécanisme que nous avons appelé « époque adoptive » comme l'un des leviers du rapport tradition-innovation.

Eminescu inaugure dans la sociologie roumaine la recherche positive des phénomènes négatifs. Il lance le terme de « semi-barbarie » pour signifier qu'à l'époque moderne les peuples du sud-est européen avaient été à nouveau ramenés « sous le poids des temps » — comme le dit un chroniqueur — à l'état de « classes exploitées ». Là, dans cet espace, les régimes sociaux bâtissent des « complexes socio-politiques » de « drainage » du surproduit et créent des « modes économiques » articulés: en haut — l'administration, devenue mode économique de spoliation, en bas — l'agriculture, devenue mode économique de l'asservissement, sous la forme du travail agricole à la journée. Mihai Eminescu formule dans les termes les plus clairs la distinction, qu' allait suivre, en s'approfondissant, le fil de sa pensée, entre civilisation et « semi-barbarie », les deux « espèces de sociétés » historiques se partageant la scène de l'Europe. Faite lors d'une vive polémique avec les frères Nădejde, érudits d'orientation socialiste, cette précision venait à la suite d'une longue activité de recherche historique et empirique. Entre

l'« organisation rationaliste » (lire « artificielle », imposée du dehors) et l'« organisation plus naturelle », résultat d'une causalité objective dans le devenir historique des sociétés, il existe, affirme Eminescu, une grande différence. Le second type d'organisation serait spécifique de la « civilisation », c'est-à-dire de la société occidentale, alors que le premier serait propre aux sociétés orientales. Eminescu ne souscrit pas à l'idée partagée aussi par les frères Nădejde, suivant laquelle « l'organisation basée sur le capital » serait en soi la « cause de la misère ». Le capital est source d'exploitation, mais non pas forcément de misère sous les diverses formes de la dégradation sociale, qui sont toutes l'expression de la décadence économique. Puisque, en Occident, l'organisation basée sur le capital n'a pas entraîné le déclin économique, bien au contraire, il faut chercher, précise Eminescu, la vraie cause spécifique, celle qui est à l'origine du déclin économique puis, comme intimement liée à celui-ci, de la dégradation morale, religieuse, culturelle, voire de la déchéance biologique. « Il nous semble que la vraie cause de la misère est plutôt ailleurs (que dans l'organisation basée sur le capital et la propriété, comme l'affirment les frères Nădejde dans leur brochure, *n.n.)*; qu'elle tient au caractère de tout le développement libéral ayant commencé au siècle dernier, qu'elle est due à l'organisation rationaliste qui a remplacée l'ancienne organisation plus naturelle (...) Il y a là des milliers et des milliers d'hommes qui ne compensent en rien le travail de la société qui les fait subsister, qui (...), en vertu de leur organisation en société d'exploitation, soutirent à la nation des dizaines de milliers de francs comme rétributions annuelles. Les besoins aristocratiques de la plèbe ignorante, de la plèbe libérale, intellectuellement stérile et moralement déchue, voilà ce qui pèse lourd sur le peuple. Cette pression, ne saurait l'exercer ni le capital hérité, ni celui qu'acquiert l'ouvrier en échange de son propre travail. Ce dernier est, par contre, toujours à la disposition de l'ouvrier, sinon, il resterait improductif. Si les socialistes roumains se donnaient la peine d'examiner de plus près sous combien de formes budgétaires, appartenant à la commune, au département ou à l'État, est escamoté le dernier sou que l'homme du peuple gagne à la sueur de son front, pour en nourrir la classe des postulants et des ambitieux ordinaires vivant sur le fonds de la misère commune, sans trace de compensation pour leur prochain, ils finiraient alors par se convaincre que chez nous le mal est d'une toute autre nature. La misère est chez nous un produit artificiel dû à l'introduction de structures et de lois étrangères impropres au stade de développement économique du pays — organisation qui coûte trop cher et qui ne produit rien ». (7).

L'« évolution organique » suppose donc, dans la vision d'Eminescu, une relation organique entre le peuple et les classes du haut de l'échelle sociale, c'est-à-dire un rapport de compensation, où le peuple produit la richesse, et la couche « supérieure » produit la forme d'organisation, l'intelligence, la culture appropriées à un rapport économique positif, où les bénéfices doivent l'emporter sur les prix de revient. Le rapport de capital permettrait, selon Eminescu, un tel mode d'organisation sociale. Cependant, dans l'Europe du sud-est nous sommes témoins d'une « organisation ration-

nelle » négative, fondée sur un rapport de « superposition », où la consommation surpasse la production et où la couche supérieure s'organise en une « société d'exploitation » sans relations organiques avec la société réelle, donc sans un rapport économique positif, de compensation. C'est pourquoi le modèle analytique pour la « périphérie » doit être tout autre que celui qui est spécifique des aires métropolitaines.

Mais quelles que soient les aires qu'elles recouvrent, Eminescu est bien déterminé à situer les civilisations et les cultures dans un rapport de dépendance à l'égard de l'économie: « Les économistes, écrit-il, constatent (. . .) que même les systèmes religieux, bien que très anciens et fondés sur la nature morale des hommes, sont sujets aux changements, allant même jusqu'à disparaître et à être remplacés par d'autres à la suite d'un déclin économique, qui s'accompagne ou est toujours suivi d'une grande déchéance morale. Nous sommes loin de prôner l'infériorité de la condition sociale du paysan à l'époque du « Réglement » (Le « Réglement organique » — principale loi des principautés danubiennes de 1830 à 1859, *n.n.)*, loin donc de souhaiter un retour de l'ancien état de choses, avec tout ce qu'il comporte d'inconvénients. Mais, pour ce qui est du développement normal, naturel de notre peuple, pour ce qui est de la proportion supportable entre les peines qui étaient son lot et le bien-être qu'il obtenait comme bénéfice de ses endurances, nous serions bien aveugles et injustes envers nos parents pour ne pas constater que ce bien-être-là était, pour le bas peuple, bien meilleur que ne l'est l'état actuel. Nous sommes bien loin de devenir *laudatores temporis acti.* Le principal défaut de l'ancienne organisation était de ne pas tenir suffisamment compte de la classe moyenne; mais pour le paysan et le gros propriétaire cela allait bien (. . .) car ils étaient en contact permanent (. . .) On pourrait dire que le vieux boïar était un peu paysan et que chez le vieux paysan il y avait une sorte de fierté de boïar. Mais depuis l'émigration et la tendance à contracter des habitudes étrangères et coûteuses, depuis l'absentéisme auquel sont sujettes chez nous toutes les classes dirigeantes, du haut en bas de l'échelle sociale, l'ancien rapport s'est brisé (. . .) Il n'y a plus de différence entre les gens, sinon celle qu'établit l'argent, gagné par tous les moyens . . . »(8).

Il nous apparaît donc évident qu'il ne s'agit pas, chez Eminescu, d'un passéisme réactionnaire, mais plutôt d'une manière de concevoir les types de sociétés, à savoir: les sociétés « naturelles », organiques, et les sociétés « artificielles », limitatives. Dans les sociétés naturelles agirait une loi fondamentale, celle de la « proportionnelle dynamique » (loi universelle selon Eminescu). Le principal défaut de l'ancienne société était qu'elle « ne tenait pas suffisamment compte de la classe moyenne », ce qui entravait l'effet de la loi de la proportionnelle dynamique. Une autre expression de cette loi c'est le rapport économique positif entre la classe « productive » et la classe « supérieure », en raison duquel une « proportion supportable entre les peines qui font son lot et le bien-être qu'il obtient comme bénéfice de ses endurances » devient absolument nécessaire. Ce serait là un signe du progrès de la civilisation matérielle et morale car, pour Eminescu, « un

déclin économique s'accompagne ou est toujours suivi d'une grande déchéance morale ».

Utilisant la méthode comparative-historique, Eminescu prouve que dans les Pays roumains, l'époque de Mathieu Basarab est immédiatement suivie par l'époque de la société artificielle, où la loi de la proportionnelle dynamique est entravée dans ses effets par l'instauration d'un rapport économique négatif entre les classes de base et la couche phanariote superposée. L'instauration de ce type de société a pour conséquence la manifestation d'une série historique de processus négatifs. La contribution majeure d'Eminescu réside dans l'examen positif du deuxième stade de la série historique négative: celui où le peuple roumain est refoulé à la périphérie de l'Occident. Selon sa principale thèse, l'axe de notre gravitation change dès l'époque moderne, quand nous sommes rejetés à la périphérie occidentale. L'agent responsable de cette transgression a été, selon Eminescu, le système libéral. Il a instauré une oligarchie lumpenbourgeoise et asservi le pays aux capitalistes occidentaux (autrichiens y compris). C'est sous cet angle que se pose le problème de la construction des chemins de fer et celui des influences occidentales et du centre européen (« l'influence autrichienne » notamment). Par cette analyse Eminescu apporte une contribution avant la lettre à une théorie de l'accumulation mondiale avec spécification du lieu et du rôle qu'y tiennent la périphérie; il lui appartient aussi d'avoir formulé en premier les théories de l'espace « périphérique », de la différence entre les sociétés capitalistes développées et les sociétés « artificielles » de la périphérie occidentale. Eminescu montre que la vraie cause de la décadence n'était pas le capital, mais la couche superposée qui entretenait avec le peuple un système de rapports négatifs.

Le rapport de capital permet à la fois le fonctionnement d'un lien organique entre les classes et le développement d'un rapport économique positif où agit la « proportionnelle » dynamique: production-bien-être. Les théories modernes de l'accumulation mondiale du capital et la théorie de l'échange inégal entre les économies nationales viennent témoigner pour Eminescu et contre les frères Nădejde. Dans les métropoles fonctionne, en effet, une proportion directe entre le développement des forces productives et le taux des salaires. Cette situation, amplement analysée par Karl Marx, a servi de base à la formulation de la loi de la baisse tendancielle du taux du profit (une proportion inverse entre le développement des forces productives et le taux du profit), ce qui vient confirmer une fois encore le fait qu'un quantum progressif du profit était orienté vers le développement intérieur, la croissance et le progrès et non pas vers la consommation. Cependant, comme le montre, par exemple, Samir Amin(9), cette loi n'agit pas dans le cas de la périphérie; cela fait que, entre le développement des forces productives (accumulation du capital) et le taux des salaires il y a une relation inversement proportionnelle. Le rapport organique s'est donc rompu sous l'action systématique d'un ensemble de facteurs. Eminescu élabore la théorie de la « société artificielle », dénonçant le rapport historique négatif qui s'établit dans une telle société entre les couches superposées et le peuple produc-

teur qui, comme le diraient par ailleurs les théoriciens du « capitalisme périphérique », se trouve ainsi « marginalisé », c'est-à-dire progressivement refoulé à la frontière de la civilisation et exposé à l'action directe des lois de la nature — croissance de la mortalité, baisse de l'espérance de vie, dégénérescence physique et mentale (processus de déculturation). Les rapports de terrain qu'utilise Eminescu sont particulièrement éloquents à ce propos. Au-delà d'une certaine limite cette loi devient destructive pour la reproduction du système même en tant que système minimal. En sorte que la décadence de la population s'accompagne, constate Eminescu, d'une régression du potentiel économico-productif, donc du quantum de forces productives de la société. Par conséquent, un autre aspect du rapport économique négatif, donc de la défaillance à la loi métropolitaine du capital, est l'instauration, dans la « périphérie », d'une tendance à la baisse progressive du capital, c'èst-à-dire d'une décapitalisation progressive, allant de pair — paradoxalement — avec une relative croissance du taux du profit en faveur de la « couche superposée ». Cela s'explique par une exploitation accentuée du peuple, par la diminution de ses revenus (chute sur l'« échelle des salaires ») et la transformation de l'économie intérieure en économie exportatrice de céréales.

Ce processus vaut au pays de passer de la périphérie ottomane à la périphérie de l'Europe centrale (capital allemand, autrichien, anglais et français). À ce propos, Eminescu en vient à situer les influences culturelles sous leur vrai jour: plutôt que d'apporter un plus de civilisation, elles représentent un mécanisme d'action, de réalisation des rapports historiques négatifs.

Eminescu prouve que les bénéfices de la couche superposée étaient dus à l'organisme économique international, c'est-à-dire au système de rapports économiques négatifs agissant entre les économies du centre européen et les économies nationales, du Sud-Est européen en général, système auquel était astreinte aussi la Roumanie de par le jeu des rapports purement politiques.

Eminescu saisit le vrai visage des rapports politiques dans le système périphérique européen (instrument d'« accumulation dépendante », c'est-à-dire d'enrichissement de la couche superposée extravertie et de drainage du surproduit vers les économies métropolitaines). Fort des méthodes de la sociologie positive, il met au jour les résultats de ses recherches, illustrant avec éloquence la théorie de la cause spécifiquement orientale qui a amené le peuple roumain à l'état de « semibarbarie »: « J'ai connu des patriotes (. . .) qui faisaient payer aux paysans des impôts sur le pâturage pour les poules, impôts évalués en argent et traduits en travail. J'ai connu des libéraux qui, contre le droit de pâturage pour un mouton, prétendaient le produit de quatre moutons. Cela est économiquement absurde, pourtant ces prétentions se traduisaient en demande d'argent, laquelle se transformait à son tour en prestations calculées à des prix très bas (. . .). Ainsi, le peuple inculte, mais par ailleurs sain et très intelligent, est à la merci de tous ceux

qui, sachant à peine griffonner quelques mots, s'empressaient de l'enfermer dans les paragraphes d'un droit formel copié sur les peuples civilisés et à la rédaction duquel avaient présidé d'autres nécessités, d'autres hommes, d'autres conditions économiques »(10).

En Europe centrale (Autriche-Hongrie, Allemagne) aussi bien qu'en Europe occidentale (Angleterre, France) ou dans d'autres sociétés historiques (républiques de Venise, Empire romain etc.) se développent des sociétés naturelles où fonctionnent des rapports organiques entre le peuple et les couches superposées, des rapports économiques positifs, de compensation ainsi que le principe de la « proportionnelle dynamique » comme loi « naturelle » de l'histoire humaine. À ces types de sociétés globaux vient s'opposer la société du Sud-Est européen en tant qu'« artificielle », à couche superposée, « orbitale » (cosmopolite) en culture, non historique dans ses formes (formes vides), négative sous le rapport de la civilisation économique et morale etc. Eminescu présente, toujours à titre de comparaison, le rapport organique et compensateur, fondé sur l'identité culturelle, nationale, du paysan et du boïar, en tant que type de rapport social naturel, qu'il oppose, *toujours à seul titre de comparaison*, au type de rapport artificiel où les deux classes — supérieure et inférieure — se trouvent tout simplement agglutinées, ce qui rend impossibles les contacts culturel, social, politico-juridique etc. Donc, nous y revenons, la mise en opposition des deux formes de sociétés historiques sur le sol de la Roumanie — la société naturelle (contemporaine de Mathieu Basarab) et la société artificielle (contemporaine d'Eminescu) est faite strictement à titre de comparaison.

Eminescu ne rejette pas de plano la civilisation moderne, il la reconnaît, par contre, comme civilisation historique (donc organique et fondée sur une économie positive) aussi bien en Europe centrale que dans l'Europe du nord-ouest. Ce qu'il rejette, sur le plan sociologique, ce n'est pas la société édifiée sur la civilisation du capital (qu'il apprécie), mais le type de société artificielle édifiée sur la surexploitation du travail sans compensation dans la composition et le volume du capital. C'est dans les mêmes termes qu'il rejette toute tentative théorique visant à appliquer dans le cas des pays roumains un schéma « cosmopolite et nihiliste » en raison duquel les « sentiments à l'égard de la patrie et de la nationalité ne seraient que des caprices ». La théorie d'Eminescu est celle des « sociétés artificielles » édifiées sur une « économie négative » et refoulées à la périphérie de l'histoire européenne par des couches superposées extraverties, qui jettent les peuples dans la surexploitation, au profit de la surconsommation et de l'écoulement du surproduit vers des compagnies étrangères. Eminescu fait remarquer que l'état de périphérie historique auquel est amenée l'Europe du sud-est est imputable à la tendance à l'égalisation des niveaux et de la structure de la *consommation* entre les diverses économies, mais non pas des niveaux et de la structure des *productions*. Alors que dans certaines aires les niveaux de la production et de la consommation augmentent en même temps, chez nous la couche superposée rabat sa consommation au niveau de celle des couches supérieures d'Occident au prix de la diminution accentuée du capital, de la

contrainte du peuple à la misère et de la nation à l'état de « dépendance face à l'étranger », comme le dit Eminescu. A-t-il existé dans notre aire un type de société naturelle, créatrice de civilisation historique? Oui, répond Eminescu; ce fut la société historique roumaine avant l'époque phanariote. Avec celle-ci, c'est la série de l'« histoire négative » qui commence. Créatrices de civilisation ne sont que les sociétés qui s'édifient sur des rapports économiques positifs, celles où de la relation production-consommation résulte un « bien-être », un « bénéfice ». Mais cela n'est possible qu'à partir d'un rapport nécessaire de compensation entre les classes de la société, aucune ne pouvant consommer quelque chose sans offrir autre chose en compensation.

ILIE BĂDESCU

NOTES

(1) Article de « *Timpul* », 20 mai 1881, in: M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. XII, éd de l'Académie de la R. S. de Roumanie, Bucarest, 1985, p. 179.
(2) Article de « *Timpul* », 17 décembre 1881, in: M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. XII, *cit.* p. 443.
(3) Article de « *Timpul* », 20 mai 1881, in: M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. XII, *cit.*, p. 179.
(4) M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. IV, texte établi par Ion Creţu, éd. Cultura Românească, Bucarest, 1938—1939, p. 188.
(5) *Idem*, p. 110.
(6) I. Em. Petrescu, *Modele cosmologice şi viziunea poetică* (« Modèles cosmologiques et vision poétique »), éd. Minerva, Bucarest, 1978, p. 14.
(7) M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. XII, *cit.*, p. 212.
(8) Article de « *Timpul* », 10 juillet 1881, in: M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. XII, *cit.*, p. 237.
(9) A. G. Franck, Samir Amin, *L'Accumulation dépendente*, éd. Anthropos, Paris, 1975, pp. 181—185.
(10) Article de « *Timpul* », 10 juillet 1881, in: M. Eminescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. XII, *cit.*, p. 238.

L'Intérêt esthétique

Les massifs volumes révélant l'œuvre journalistique de Mihai Eminescu s'inscrivent parmi les grands succès d'édition des dernières années en Roumanie. L'intérêt suscité par ces volumes (IX—XIII), qui font partie de la monumentale édition commencée par Perpessicius et continuée à présent par un collectif de recherche du Musée de la littérature roumaine (sous la direction de Petru Creţia), dépasse largement les milieux des spécialistes, ce qui nous oblige à essayer d'en fournir une explication. Comme l'écrivain s'est imposé principalement en tant que poète (l'un des plus grands poètes

européens du XIXe siècle), il est naturel que les volumes de poésie de cette édition aient été accueillis avec intérêt. Mais voilà que les volumes comprenant l'œuvre journalistique (pour la première fois intégralement éditée) sont reçus par un large public comme un véritable événement.

Il faut préciser d'emblée que, chez Eminescu, le journalisme n'a pas été une activité simplement complémentaire à la littérature. Dans une lettre datant du début de l'année 1878, il se présentait comme « écrivain occasionnel », laissant entendre qu'il était de profession journaliste (entre 1877 et 1883 il travailla dans la rédaction du journal conservateur bucarestois « *Timpul* », rédigeant, parfois, presque la totalité d'un numéro). Ce qui explique probablement, en sus de son exigence artistique, le petit nombre de poèmes publiés de son vivant. Peu nombreux étaient les contemporains de l'écrivain qui se rendaient compte de l'exceptionnelle valeur de ses vers; par contre, le poète était connu en tant que journaliste, car « *Timpul* » était à l'époque l'un des journaux roumains les plus lus et les articles qu'il y a publiés, marquent l'apogée de son activité de journaliste. Il avait, en effet, collaboré antérieurement au journal « *Federațiunea* » de Pesta (en 1870) et avait été rédacteur au « *Curierul de Iași* » en 1876—1877.

Tous les exégètes ont fait l'éloge de l'activité de journaliste d'Eminescu. Nous ne citons ici que le plus important des historiens littéraires roumains — G. Călinescu — et un spécialiste de renom européen, le professeur Klaus Heitmann, qui dirige le séminaire de langues romanes à l'Université de Heidelberg. G. Călinescu considère l'activité de journaliste d'Eminescu « la plus élevée de l'histoire des lettres roumaines, jamais atteinte par d'autres », tandis que Klaus Heitmann montre, dans une étude approfondie *(Eminescu — le penseur politique)*, que « le poète national de la Roumanie a été également l'un des plus grands journalistes de son pays ».

Et voilà qu'aujourd'hui ce ne sont pas seulement les critiques et les historiens littéraires mais le grand public aussi qu'attirent les articles publiés par Eminescu dans la presse de l'époque. Chose peu commune, le propre du journalisme étant son caractère éphémère ! D'habitude, la plupart des articles de presse disparaissent en même temps que tombent dans l'oubli les événements commentés. Si, à plus d'un siècle depuis leur apparition dans « *Timpul* », ces articles sont encore lus avec un réel plaisir esthétique, cela représente un argument convaincant en faveur de leur valeur littéraire qui s'ajoute à celle documentaire. Là-dessus il convient de noter que cette activité d'Eminescu s'étend sur une période assez brève, mais particulièrement importante de l'histoire du peuple roumain. C'est pourquoi ces articles présentent un intérêt idéel et informatif majeur qu'aucune étude d'histoire moderne de la Roumanie ne saurait ignorer. Cependant, ce n'est pas l'aspect documentaire qui retient notre attention dans ce commentaire, mais l'intérêt *littéraire* qu'ils ont suscité.

Il faut expliquer le succès exceptionnel dont jouissent les volumes réunissant les articles de presse du grand poète non seulement par l'immense prestige de l'auteur, mais également par l'attraction exercée, ces derniers

temps, par la littérature documentaire, car la littérature proprement dite s'est elle-même engagée dans la voie de la « délittérarité », modelant également en ce sens le goût du récepteur de littérature. Gaëtan Picon ne montrait-il pas, dans son *Panorama de la nouvelle littérature française*, que, aux yeux d'une grande partie des écrivains du XXe siècle, la littérature qui se veut *littéraire* est vouée à la disparition et que l'avenir appartient à la littérature non littéraire?

Dans ce contexte, on remarque un penchant toujours plus marqué de la critique littéraire roumaine pour l'analyse des implications artistiques des textes de non-fiction où l'intention artistique ne s'est pas trouvée au premier plan des soucis de leurs auteurs. Il s'agit d'anciennes chroniques (dues à Grigore Ureche, Miron Costin, Ion Neculce, etc.), d'œuvres de rhétorique (Antim Ivireanul), de mémoires appartenant au XIXe siècle (Ion Ghica en premier), d'écrits scientifiques et journalistiques. D'importants critiques se sont consacrés à l'analyse de ces ouvrages ignorés parfois auparavant; en fait, ils n'ont fait que répondre au goût du public.

L'attraction de la littérature de non-fiction est symptômatique pour les intellectuels modernes tout comme l'attraction du folklore l'avait été pour les lettrés du siècle passé. Aujourd'hui, le document fait de plus en plus concurrence à la littérature de fiction. Les virtualités littéraires s'objectivent en l'absence de l'intention artistique aussi, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un poète aussi grand que Mihai Eminescu. On ne saurait parler, dans son activité de journaliste, d'une visée artistique dans le sens propre du terme; mais le souci de la rédaction est certain, l'intention de la belle expression n'étant pas — il va de soi — l'apanage exclusif de la littérature de fiction.

Quelque accaparé par la politique qu'eût été le journalisme d'Eminescu (le journal où il travaillait étant celui d'un parti influent à l'époque), certains moyens artistiques de la poésie et de la prose de fiction de l'écrivain sont à retrouver dans son œuvre de journaliste; et ce n'est point par hasard que les exégètes de son œuvre littéraire ont souvent dû faire appel, dans leurs commentaires, aux articles publiés dans « *Timpul* ».

Un critère essentiel dans le jugement des écrits était, pour Eminescu, la précision du langage. Dans un article, il allait jusqu'à établir la priorité parmi les écrivains roumains modernes selon leur capacité de manier la langue. Se référant à Ion Heliade Rădulescu, il écrivait que « le plus grand mérite » de celui-ci avait été d'ordre linguistique: « Il écrivait comme on parle, la langue parlée a été son maître de style. À travers lui, la langue s'est débarassée des formes conventionnelles de l'écriture du moyen âge et des livres ecclésiastiques pour devenir un outil sûr, à même d'exprimer toute idée moderne. De ce point de vue, Eliade a été le premier écrivain moderne des Roumains et le créateur de la langue littéraire que nous employons aujourd'hui. » Dans le même article (*Ioan Eliad*, dans « *Timpul* » du 21 novembre 1881), il montrait que la révolution opérée par Heliade consiste dans le *naturel* de son expression.

Auparavant, Eminescu avait révélé le mérite de Titu Maiorescu (critique et esthéticien, le mentor de la Société culturelle « Junimea ») d'avoir contribué à l'épuration et à la purification de la langue *(La Contestation de l'élection de M. Maiorescu,* dans « *Timpul* » du 8 février 1878). Rendre classique la langue représentait pour Eminescu l'un des desiderata qu'il avait manifestés dès l'époque de ses études à l'Université de Vienne (1869—1872). Dans sa conception, la maturité d'un peuple est étroitement liée au stade de développement de la langue nationale. C'est pourquoi « chaque littérature nationale forme le foyer de l'esprit national, vers lequel convergent tous les rayons de toutes les directions de la vie spirituelle, elle fait état du niveau de la vie publique spirituelle. » C'est l'opinion à laquelle aboutissait le poète, persuadé qu'il était que « la langue, le choix et l'expressivité de l'expression dans un discours prononcé ou écrit représentent un élément essentiel, voire un critère de la culture. » (notes demeurées en manuscrit).

Il faut aussi préciser qu'Eminescu rattachait indissolublement le processus de mûrissement de la langue à son aspect écrit. « La consistance d'une langue commence par son écriture », notait-il, soulignant que c'était l'écriture qui donnait la stabilité nécessaire au raffinement ultérieur de la langue. Le rôle qu'il assignait aux écrivains, auxquels il demandait d'ailleurs d'influer sur l'évolution de la langue dans le sens de la stabilité et de la purification, en résulte clairement.

Pour ce qui est du style, les modèles lui semblaient être la langue populaire (qu'il regardait comme le plus précieux trésor d'une nation) et la langue ancienne. C'est ce qui explique l'estime qu'il accordait à des auteurs tels que Ion Creangă et Petre Ispirescu *(Notices bibliographiques,* dans « *Timpul* » des 6, 7 et 8 mai 1880) et les fréquentes références à des ouvrages anciens. Dans l'étude *L'Influence autrichienne sur les Roumains des Principautés* (publiée dans « *Convorbiri literare* », du 1er août 1876) il faisait l'éloge de « la belle et riche langue des chroniqueurs »; il y revenait dans l'article *Grigore Ghica Voévode* (dans « *Curierul de Iaşi* », des 1er et 3 octobre 1876). Les vieilles chroniques l'attiraient non seulement par la richesse des informations historiques, mais aussi par la concision, la précision et l'expressivité des images.

Ces qualités on les retrouve en abondance dans ses articles. Dans *Les Jeunes et les vieux* (publié le 14 décembre 1877 dans « *Timpul* », et troisième épisode du cycle *Images anciennes, nouvelles images),* Eminescu écrivait que le portrait d'Étienne le Grand fait par le chroniqueur Grigore Ureche était toujours lu avec plaisir, à plus de deux siècles depuis la rédaction de la chronique. Ce qui est également valable pour les articles écrits par Eminescu lui-même: grâce à ses dons d'écrivain hors pair, ces articles suscitent constamment l'intérêt, au-delà des problèmes qui les avaient engendrés; il s'est produit, selon nous, dans la réception, un glissement de l'accent vers l'appréciation du style et, peu à peu, c'est le plaisir esthétique qui l'a emporté dans la lecture de ces textes.

Les qualités littéraires abondent dans le journalisme d'Eminescu; mais ce n'est, hélas, que la lecture de l'original qui peut en témoigner, car les subtils effets stylistiques se perdent inévitablement dans la traduction. Il n'appartient qu'à celui qui lit ces articles en roumain de « savourer » la tournure sûre, énergique, de la phrase et de pouvoir distinguer les phases successives de l'évolution du style éminescien de la prose de non-fiction. La rhétorique juvénile (dont l'expression consommée est à trouver dans les articles publiés en 1870 dans « *Federațiunea* » de Pesta et signés par le pseudonyme Varro) s'est graduellement estompée, le classicisme de sa langue devenant évident à l'époque de l'activité déployée à « *Timpul* ».

Un seul exemple pour souligner l'intérêt esthétique dont il y est question. Lorsqu'on écrira l'histoire du pamphlet roumain, Eminescu y occupera l'un des chapitres les plus importants. Il faut pourtant préciser que le grand poète ne s'engageait point dans un terrain tout à fait en friche. Ce genre avait déjà une tradition dans la littérature roumaine, illustré qu'il était, et au meilleur niveau, dès le XVIIe siècle, par des chefs-d'œuvre du pamphlet religieux (Varlaam, *Răspunsul împotriva Catihismului calvinesc* — « Réponse contre le Catéchisme calviniste ») et laïc (Miron Costin, *De neamul Moldovenilor* — « Du peuple moldave »). Des pamphlets sont également à trouver dans les œuvres du XVIIIe siècle signées par Dimitrie Cantemir, Ion Neculce, Ioan Budai-Deleanu, tout comme dans plusieurs chroniques anonymes versifiées de ce même siècle. Au XIXe siècle, le pamphlet avait été cultivé par la génération qui précéda celle d'Eminescu (par les écrivains rattachés au mouvement révolutionnaire de 1848) ainsi que par la sienne (entre autres par Titu Maiorescu).

Quant à Eminescu on peut parler dans son cas d'une véritable vocation de pamphlétaire, qui s'est manifestée surtout à l'époque où il travaillait à « *Timpul* ». Ce qui nous semble particulièrement important, c'est qu'Eminescu ait passé du pamphlet à la stratégie polémique, soutenant des années durant la lutte d'idées avec le journal du parti libéral, « *Românul* », lequel propageait les idées de C. A. Rosetti, cible de la plupart des attaques d'Eminescu.

Les moyens du pamphlet éminescien sont d'une exceptionnelle diversité, allant de l'ironie à peine saisissable jusqu'à un lexique cuisant, impitoyable. Toujours combatif, le journaliste écrivait des articles tellement incisifs qu'il provoquait presque chaque fois la riposte. Ses longues polémiques peuvent être prises comme de véritables romans *in nuce* et se laissent lire même en faisant abstraction des combats politiques qui les avaient engendrées.

L'adversaire est parfois subtilement ironisé sur le caractère élémentaire du thème attaqué. Voilà un extrait du début de l'article *La Polémique avec « România liberă »:* « Nous ne nous réjouissons pas d'être attirés sur le terrain des théories élémentaires de la vie d'État, car les discussions sur de pareilles matières témoignent toujours de l'absence de maturité politique chez ceux qui les mettent sur le tapis » (« *Timpul* », du 2 septembre 1878).

Partant d'une telle prémisse, l'adversaire est d'entrée de jeu discrédité. La même méthode est utilisée dans l'article *Le Développement historique de la Roumanie* (« *Timpul* » du 6 mai 1881) où l'effet comique est amplifié: Nous faut-il donc discuter avec (le journal) « *Românul* » de choses élémentaires pour n'importe quel connaisseur de l'histoire, de l'abc de l'historiographie ou de la physiologie de l'État? Ce serait là une mission doublement ingrate, d'abord parce que les gens avec lesquels nous discutons, pour intelligents qu'ils soient, ne puiseront pas dans les réminiscences de l'école primaire et d'un quelconque cours de violoncelle assez d'éléments pour nous comprendre, ensuite parce que, même si nous descendions jusqu'au niveau intellectuel qui est le leur et tombions dans des enfantillages pour nous placer au même degré qu'eux, ils ne voudraient pas comprendre, car ce n'est pas là leur intérêt. »

Un procédé de prédilection dans les articles polémiques d'Eminescu est celui de caricaturer certaines personnes (la victime préférée: le leader libéral C. A. Rosetti) ou des groupes entiers. Si, par miracle, le grand historien et chef révolutionnaire Nicolae Bălcescu ressuscitait, écrit Eminescu, « il verrait des parlements de stupides marionnettes, des universités où certains professeurs ne savent pas écrire une seule phrase correcte, des journalistes dont les études se résument à l'école primaire, en un mot, des gens qui, se voyant dans l'impasse à cause de leur absence d'idées, fabriquent des mots nouveaux, démolissant l'édifice ancien de la langue roumaine, pour faire semblant de dire quelque chose, pour simuler une culture qui leur fait défaut et une intelligence que la nature n'a pas voulu leur concéder » (*Bălcescu et ses successeurs*, dans « *Timpul* » du 24 novembre 1877). Parfois, le sarcasme du pamphlétaire est irrépressible, allant jusqu'à des violences de langage vraiment insupportables pour ses adversaires. Eminescu avait lui-même la conscience de l'extrême véhémence verbale de certains de ses textes, qu'il justifiait pourtant par les circonstances de la lutte acerbe entre les partis politiques adverses de l'époque (*Modérer nos expressions?* dans « *Timpul* » du 23 mars 1883). Il ne faudrait pas croire néanmoins que l'intérêt que suscitent aujourd'hui les articles d'Eminescu est dû uniquement à la verve du pamphlétaire; nous nous sommes attardés sur cet aspect car il est, peut-être, le plus caractéristique. Le lecteur moderne aura mainte autre agréable surprise, en découvrant en cours de lecture des formules à tournure d'aphorisme, des phrases rythmées comme des vers, des portraits mémorables, des évocations d'une rare vivacité, etc. Il va de soi que nous ne saurions, dans l'espace de ces notes, traiter à fond d'un sujet si vaste. Notre propos était uniquement d'attirer l'attention sur l'intérêt réel que les articles d'Eminescu présentent pour le lecteur contemporain, jouissant actuellement d'une édition complète, permettant de percevoir leurs qualités artistiques, en parfait accord avec son génie.

MIRCEA SCARLAT

Le Sang des idées

Après la mort de Mihai Eminescu, ce poète dont Titu Maiorescu, si avare pourtant en superlatifs, disait en 1886, qu'il avait « élevé la poésie lyrique roumaine sur les cimes de la perfection», son œuvre poétique devint un véritable objet de culte pour les jeunes générations. Un flot d'épigones, dont, plus connus, Alexandru Vlahuţă (1858—1919) et Panaït Cerna (1881—1913), « éminescianisent » pieusement et les poésies d'Eminescu, les anthumes surtout, plusieurs fois rééditées et accompagnées de biographies romancées, pénètrent de plus en plus profondément et sûrement dans la conscience des écrivains. Si jusqu'en 1884, date où Titu Maiorescu publie la première édition des *Poésies*, qu'il préface également, la réputation d'Eminescu ne dépassait guère le cercle de « Junimea », dès 1892, lorsque Vlahuţă prononce à l'Athénée roumain la conférence « Le courant Eminescu » et au cours des vingt années suivantes, la renommée du poète ne cesse de croître, son nom devenant synonyme de l'idée même de poète national. Lorsque la cohorte des initiateurs s'éclaircit, les nouvelles générations s'approprièrent une autre dimension du génie d'Eminescu. Ses articles publiés dans « *Timpul* » s'imposant aussi à la conscience du public et, très rapidement, sa doctrine politique devint un repère ferme, un jalon dans l'idéologie de l'époque. « Sa doctrine conservatrice, note Şerban Cioculescu dans un article de 1939, a prouvé son efficacité dans l'esprit des générations successives qui, adhérant à ses thèses, les prolongèrent dans le temps ». Ce poète, dont l'empire littéraire s'était affaibli avant la guerre, continuait à exercer une forte influence grâce à l'extraordinaire force de conviction qui émanait de ses articles politiques. Et « l'éminescianisme » continuait à vivre, identifié à tort avec l'orientation nationaliste.

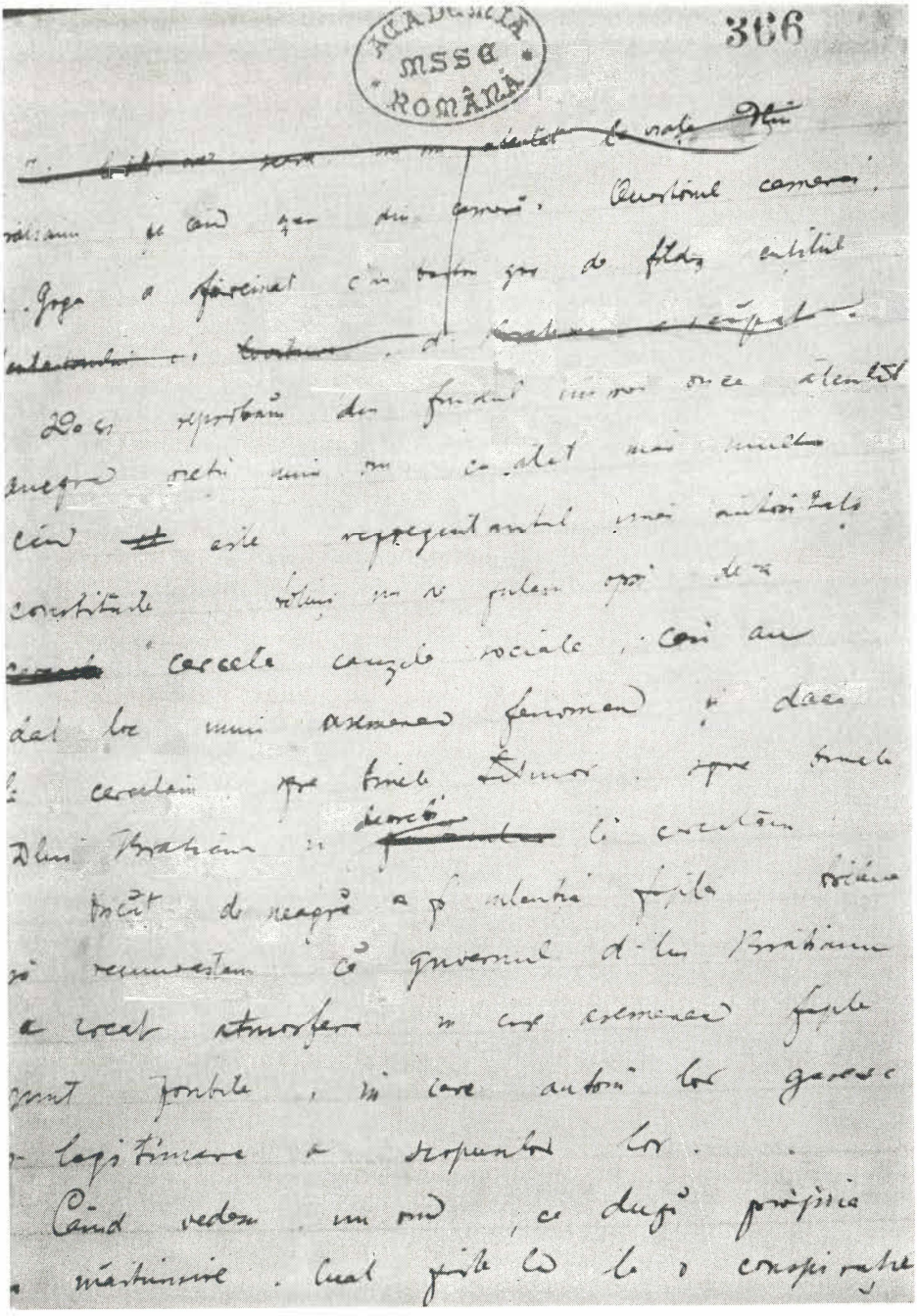
Par rapport à ces deux stades, qui engageaient chacun unilatéralement l'œuvre du poète et auxquels on pourrait ajouter, se déroulant en parallèle, la dispute sur la prééminence de la valeur de la poésie anthume par rapport à celle de la poésie posthume et inversement, le moment actuel propose un changement radical de l'angle de vue. On peut parler maintenant à mesure que la publication de la grande édition des œuvres complètes s'approche de sa fin, d'une réception intégrale, qui met en valeur les parties, pour permettre de voir le tout. L'œuvre d'Eminescu est comprise, ainsi, comme un organisme harmonieux, à travers lequel circule le même sang généreux des idées. C'est en ce sens que le philosophe Constantin Noica définissait Eminescu comme étant « l'homme total de la culture roumaine ». C'est à partir de cette perspective — et une fois dépassé le préjugé conformément auquel, c'était par suite de ses conditions matérielles d'existence précaires qu'Eminescu avait été forcé de devenir journaliste au détriment de son œuvre poétique — que ses poésies et ses articles apparaissent comme étant deux démarches complémentaires, illustration du même processus idéatique. Abordant cette question à un premier niveau de l'œuvre, celui de l'expression, Şerban Cioculescu

découvre une série de syntagmes qui circulent des poésies aux articles et inversement. Il est impossible de retrouver le sens originaire de ce mouvement, car Eminescu ne conservait qu'accidentellement les brouillons de ses articles, les manuscrits de ces derniers étant impitoyablement jetés à la corbeille en un total mépris de la future histoire littéraire. De même, la datation approximative des poésies (en manuscrit) afin de pouvoir les comparer aux articles publiés au même moment, ne se montre pas non plus très efficace car un poème gisait parfois très longtemps, des années même, sur la table de travail du poète, avant de passer du premier brouillon à sa forme définitive.

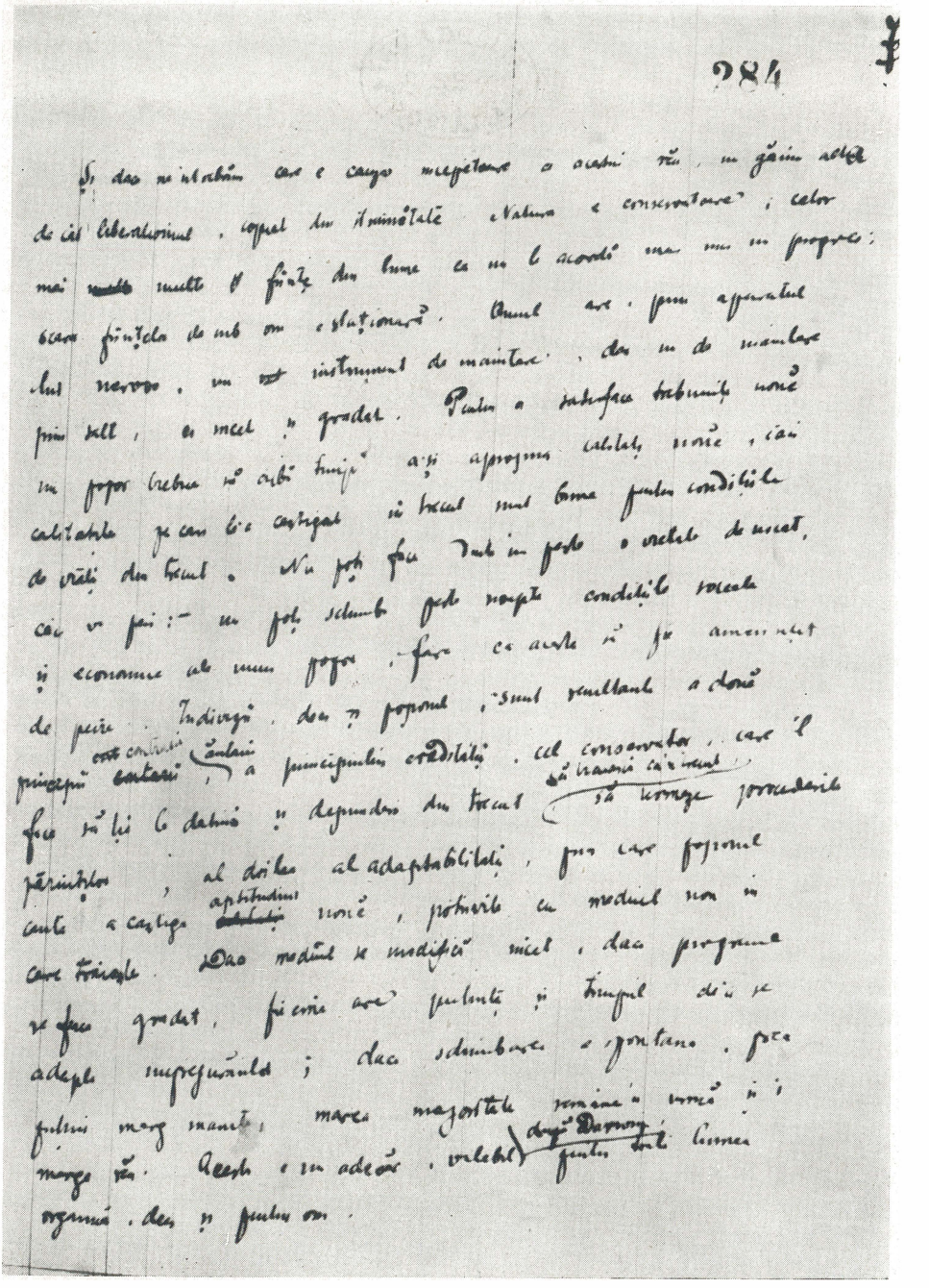
Et néanmoins, comment expliquer la présence des figures de style, de même forme, exactement, dans les poésies et dans les articles? Nous pensons que ce phénomène est dû à la mémoire extraordinaire du poète, dont Eminescu parlait parfois, en toute modestie: « Je suis seul à savoir quel mal m'ont donné les mathématiques dans mon enfance, à cause de la mauvaise manière qu'on avait de me les enseigner car, autrement, j'avais un esprit des plus éveillés. Et à vingt ans encore, j'étais incapable de réciter la table de Pythagore, parce qu'on n'avait jamais fait appel à mon jugement, mais seulement à ma mémoire, *qui était pourtant phénoménale* . . . » (c'est nous qui soulignons). C'est cette mémoire extraordinaire qui explique ces similitudes au niveau de l'expression. Mais, sur un plan plus profond, l'identité de vision et de pensée, sur laquelle nous nous arrêterons dans ce qui suit, renvoit à l'identité avec soi-même de la personnalité du poète, la même dans toute son œuvre. Nous avons à faire à un *système de pensée* indivisible, exprimé assurément de manière spécifique, en poésie et dans ses articles, mais essentiellement le même.

Dans un esprit romantique, mais avec des arguments de type positiviste, Eminescu exalte, dans ses articles, le passé de son pays, les valeurs de la civilisation patriarcale, les périodes de stabilité des règnes glorieux de Mircea l'Ancien, d'Étienne le Grand, de Mathieu Basarab ou d'Alexandre le Bon. Ce sont là des moments de l'histoire où tous les facteurs politiques sont en œuvre pour conserver l'indépendance nationale et où les princes, dépassant leurs intérêts personnels ou de famille, s'efforcent avant tout d'assurer la défense de leur pays. « Ce miracle, note Eminescu dans un article du 22 janvier 1881, consiste justement en ce que, à une époque où toute l'Europe se perdait en disputes, nous avons eu le bonheur d'avoir l'un après l'autre en Valachie un Mircea et en Moldavie un Étienne le Grand. Ce dernier était le fils spirituel de Mircea, il avait passé son enfance à Curtea de Argeş et à Tîrgovişte, et voulait aussi unir la chrétienté contre le Croissant, en un mot, ses idées l'emportaient sur son individualité. Au prix de sanglants combats ou grâce à une diplomatie efficace, Mircea et Étienne réussirent, dans les conditions données, à maintenir la souveraineté du pays. Dans ses écrits, Eminescu revient toujours à ces époques glorieuses, offrant au présent des modèles de patriotisme, de dignité et de sagesse. Le voici, en 1880, qui allie le pathétisme du discours à l'argument historique dans une étude qui contient ses principales thèses économiques, sociales et politiques: « Et

Manuscrit d'un article d'Eminescu écrit le 4 décembre 1880 pour le journal « Timpul »


ACADEMIA MSSG ROMÂNĂ

Page de manuscript d'un article de 1881, non publié



284

Și dacă ne întrebăm care e cauza neîncetatei o acestei răni, un găsim adică de cât liberalismul, căpătat din Nemărginirea Natura e conservatoare; cât mai multe ființe din lume ca nu le acordă una mai un progres: câte ființele de mă om e staționară. Omul are, prin aparatul său nervos, un instrument de mantare, dar nu de mantare prin sâlt, ci mică și gradat. Pământ a suprafeței trebuință mică în popor trebue să aibă timpul și progresul calculat mică, căci calculabile și cam bine cuprins în trecut mai bine putem condiția de viață din trecut. Nu poți fără rude în poate o vechiul de mică, căci ve pui: nu poți schimba poate rempte condiția voiesca și economie ale unui popor, fără ca acele să fie amenințat de pericol. Individul, dar și poporul, sunt resultanți a două principii contrarii, contrarii, a principiului credității, cel conservator, care îl face să lei în datină și depunderea din trecut și a trăsnii cărei mai și tronge și permanența, al doilea al adaptabilității, prin care poporul caută a cuprinde aptitudini mică, potrivite cu mediul nou în care trăește. Dacă mediul se modifică mică, dacă progresul se face gradat, ficțiune are putință și trăește din se adapte neîncetat; dacă schimbarea e puternică, poate pătrunzătoare mare majoritate rămâne în urmă și și moare în. Acesta e un adevăr, valabil și pentru și Dumnezeu și pentru și Cumnezeu organică, dar și pentru om.

combien glorieux, en vérité, combien grands, sont les représentants du passé de l'indépendance des États roumains, en regard de notre époque ! Mais Mircea Ier au cours de ses 38 ans de règne, et Étienne le Grand, pendant les 46 ans où il défendit la Moldavie ont-ils eu d'autre préoccupation que l'indépendance de leur pays? Mircea Ier, — ce prototype lumineux de l'art guerrier et diplomatique des Roumains, n'a songé toute sa vie qu'à maintenir son indépendance. En 1394 il écrase Bâyazid Ilderim, à la mémorable bataille de Rovine, célèbre dans toute la Péninsule Balkanique; en 1395 il signe un traité d'alliance avec la Hongrie; en 1396 il prend part à la bataille de Nicopole; en 1398, il triomphe à nouveau, seul, de Bayazid, près du Danube; en 1406 il tend ses antennes jusqu'en Asie, soutient Musa qui prétendaient au trône contre Soliman Ier, lui envoie des subsides et des armes et en fait un empereur; en 1412, il fait surgir un autre prétendent, Mustapha, qu'il oppose à Mehmet Ier, et en 1418, l'année de sa mort, il soutient, lui faisant parvenir des armes et de l'argent, un sectateur du moment, un certain Mahmud Bedreddin, espérant se ménager des succès politiques à la suite des divergences religieuses des Turcs. Étienne le Grand mena une politique analogue, de balance habile avec les puissances chrétiennes et de lutte ouverte avec les Turcs. C'est l'attitude de ces deux Princes qui expliquent comment il se fit que nos pays purent conserver toute leur souveraineté au dehors et à l'intérieur en dépit des traités d'allégeance envers les Turcs, comment il purent y introduire l'interdiction pour les musulmans de s'établir dans notre pays, et comment les phanariotes eux-mêmes bénéficièrent d'un rayon de cette ancienne indépendance, osant s'intituler Princes *par la grâce de Dieu* bien qu'ils fussent nommés et chassés par firman, et bien que le titre *Dei gratia* ne revint qu'aux souverains (...) Ont-ils eu raison ou tort, ces deux grands Princes, de préférer une suprématie nominale turque à une suprématie chrétienne réelle? La réalité a prouvé qu'ils ne pouvaient mieux agir ! Car tous, absolument tous les États danubiens sont devenus des pachalyks, même le grand État de Hongrie, qui le fut pendant 100 ans. La Pologne fut partagée, et l'est encore de nos jours, alors que nos anciens traités, signés avec de grands caractères raides sur des peaux de veau furent jusqu'à hier encore la source de notre indépendance réelle, dont découlèrent les actions successives d'émancipation sous le règne des Turcs. C'est sur eux que se fondait Tudor lorsqu'il réclamait à la Porte que l'on réintroduisît les règnes nationaux, et les Divans *ad-hoc* n'ont pas eu d'armes plus puissantes devant l'Aréopage d'Europe que ces mêmes traités. » *(Etudes sur la situation*, II, in « *Timpul* » du 19 février 1880).

Les mêmes idées se retrouvent aussi sous la plume du poète. La poésie n'étant pas un exposé d'arguments historiques, mais leur sublimation, Eminescu choisit les moments de tension maximum, pour mieux agir sur le lecteur. Dans la *Troisième Epître* (publiée en 1881), après une première partie, clairement symbolique, qui décrit le développement de l'Empire ottoman lequel s'étendit, sous Bâyazid Ilderim jusqu'au Danube, suit la scène de la confrontation entre le Sultan et Mircea l'Ancien. Dans le portrait qu'il trace de ce dernier, Eminescu accentue sa condition d'homme du peuple,

« en gestes, en paroles ». Ce n'est pas là un hasard. Dans une réplique qu'il donne, toujours en 1881, à « *Românul* », l'organe du Parti Libéral, alors au pouvoir, Eminescu écrit (c'est nous qui soulignons): « *La cellule constitutive des anciens États roumains, c'est la république paysanne,* telle qu'elle s'est longtemps conservée à Cîmpu-Lung (en Bucovine) et dans la Vrancea, une république éminemment aristocratique. *Venir en ce monde où la gloire de l'un était la gloire de toute la commune, où la propriété appartenait au peuple avec son histoire et ses traditions, et pas à l'individu,* et poser le signe de l'égalité moderne, la mesure du présent où le fondement de l'inégalité n'est pas *l'intelligence,* ni la *bravoure,* ni le *caractère,* mais l'argent, l'argent cosmopolite, acquis par qui sait quelles voies tortueuses, mesurer le passé avec l'argent, est un sacrilège à l'égard de l'histoire nationale. » Autrement dit, l'individu ne saurait se distinguer de la collectivité sinon par l'intelligence, la bravoure, le caractère. C'est pourquoi Mircea est « *un vieillard tout simple en gestes, en paroles et maintien* ». Pendant la confrontation avec Bâyazid, puis, pendant la bataille (« De son bras Mirtcha lui-même déchaîne le fol orage »), il devient *autre, se distingue* faisant preuve de ses qualités de représentant. Dans une première phase du dialogue avec Bâyazid, lorsque les positions ne sont pas encore nettement délimitées, Mircea tente d'éviter, diplomatiquement, le conflit armé, affichant la modestie devant la gloire de son adversaire: « — *Ton nom est — car il me semble le savoir — Mirtcha? — Oui, Sire* / — *Et tu viens devant mon trône te soumettre à mon empire?* / — *Quels que soient, ô Très-Haut Sire, ta pensée ou bien tes buts,* / *Tant que paix et trêve durent, sois chez nous le bienvenu.* / *Pour ce qui est de l'hommage, cela est toute autre affaire.* / *Que Votre Hauteur entende nous faire subir la guerre !* / *Ou bien retirer ses troupes — quel que soit votre désir,* / *Nous vous prions d'avoir, Sire, la bonté de nous le dire . . .* » Mais, lorsque les intentions de Bâyazid ne permettent plus le doute, Mircea ne s'embarrasse plus de formules diplomatiques, et affirme nettement sa foi, au nom de la collectivité: « *Moi? Mon bras défend mes hommes, leur misère et leurs soucis.* / *Aussi bien, tout ce qui vibre sur ces terres et pays,* / *Les rivières et les roches, bêtes, branches, vents du ciel.* / *Tous me sont amis et frères, tous te sont danger mortel.* / *Nos armées sont petites, mais l'amour leur est un guide* / *Et un mur qui n'a point cure, de ta gloire, Bayazide!* » Le Mircea de la *Troisième Epître* est, comme on peut le constater, le même que celui des articles d'Eminescu. Ce qui triomphe, chez lui, c'est cette « idée qui l'emporte sur son individualité », sa terre, son pays. L'unité d'action de tout le peuple, dont Mircea ne doute pas, n'est pas une figure de rhétorique destinée à intimider l'adversaire. Elle naît du même « amour de sa terre » et consacre par la suite, un type de relations entre l'État et l'individu, qu' Eminescu connaissait bien: « L'ancien régime, bon ou mauvais, là n'est pas la question, avait une qualité incontestable, une qualité qui le justifiait aux yeux de tous; il ne coûtait rien, ou presque rien. La traditionnelle pièce d'or trouée du Trésor que chaque famille était obligée de payer, n'a jamais appauvri un paysan, n'influençait pas son régime alimentaire, représentait, à dire vrai, le prix d'un mouton, et tout était dit. C'est cette traditionnelle pièce d'or trouée qui payait l'école,

qui était meilleure que celle d'aujourd'hui, l'administration, mauvaise, certainement, mais moins vénale et cupide que celle d'aujourd'hui, les juges, moins étrangers que ceux d'aujourd'hui, et la poignée de fossoyeurs et de gueux moins exigeants et plus modestes que ceux d'aujourd'hui. Le paysan n'était pas le jouet du sous-préfet, du maire, du notaire, du percepteur, tous, gens de la ville, canailles de la rue, ses exploiteurs directs ou indirects. Le *vornic* (gouverneur) qui ne savait lire ni écrire, ses adjoints, les anciens du village, rassemblaient les impôts, répartis en proportion du revenu d'un chacun, le *vornic* portait l'argent à la caisse; jamais on presque jamais ces gens si simples, si droits, si honnêtes, si désireux d'ordre, ne touchaient à un sou de l'avoir de l'État. »

Les modèles du passé présentés dans les poèmes et les articles d'Eminescu, ont un sens thérapeutique. Ce sont les répliques adressées au présent corrompu et qui visent à assainir l'organisme social et politique. Eminescu ne refuse pas, au nom du conservatorisme, les nouvelles institutions libérales. Il réclame seulement que les nouvelles formes soient remplies d'une matière qui les justifie et les fasse fonctionner réellement, comme il se doit. Les mots d'ordres les plus enthousiastes, eux-mêmes, sont considérés avec une méfiance maximum, aussi longtemps qu'ils s'avèrent des paroles vides, appartenant à l'arsenal de l'éloquence politique: « Les mœurs publiques, l'esprit public chez nous ont pris une direction très dangereuse, et le parti qui nous gouverne depuis quatre ans a beaucoup contribué à les altérer. D'un principe tutellaire, le principe de l'égalité devant la loi, on a fait une arme de guerre entre les classes; toutes les conditions sociales se sont écroulées et mêlées en une sorte de promiscuité; les traditions du pays ont été tout à fait oubliées; une nouvelle classe gouvernante s'est levée, dépourvue de traditions et d'autorité, si bien que le grand pays, le fondement et la base de notre nationalité, ne retrouve pas la conscience des rapports politiques avec ceux qui la gouvernent; les droits politiques ne sont plus la récompense d'une série de services fondés sur les coutumes, mais un instrument de l'ambition devant satisfaire aux intérêts privés. (. . .) La tolérance à l'égard des intérêts vulgaires et bas tient lieu de morale. C'est ce qui distingue aujourd'hui le monde politique chez nous. Il est vrai que nous ne cessons d'invoquer le nom de la patrie et le nom de la liberté, mais comme une hypocrisie de plus, et comme une facilité permettent de satisfaire aux intérêts privés (. . .) Mais ce qui est difficile, comme dans toute œuvre humaine, c'est de bâtir et de fonder des institutions solides, de former le caractère national. Cependant, le caractère national ne saurait se fonder sur des mœurs publiques qui ont pour principe de rassasier les appétits, ou les institutions par des paroles vides d'égalité et de liberté. » *(La Pathologie de notre société,* 4 janvier 1881). La même véhémence à dévoiler les tares de la société se retrouve dans le poème *Empereur et prolétaire* (1874). L'appel à la révolte que contient le discours du prolétaire, c'est justement le refus des « paroles vides », c'est le désir de voir les paroles acquérir leur sens dans le feu de l'action solidaire: « « *Brisez l'ordre cruel et injuste / qui le monde divise en pauvres et riches! / S'il n'est point de récompense après*

la mort / Faites du moins qu'en ce monde tout un ait sa part / Égale pour chacun et que tous soient frères. »

Les « pauvres », ce sont les paysans, les artisans et les ouvriers, les « classes positives » comme les nomme Eminescu dans ses articles. L'éloge de ces derniers s'allie à l'attaque violente à l'adresse de la « classe superposée », enrichie, non productive, exploitatrice, formée d'une clientèle politique, des parasites de l'administration, des profiteurs de toute espèce. « Quant à la pâte protoplasmatique qui forme chez nous un État dans l'État, placé au-dessus des institutions et du peuple, nous n'avons pas peu de choses à ajouter. Vivant de politique et par la politique, et n'ayant pas d'autres ressources matérielles, ou d'autres possibilités de gagner son existence, elle est capable de tout falsifier, listes électorales et élections, formes parlementaires, idées économiques, scientifiques et littéraires. C'est pourquoi nous ne nous étonnons pas lorsque nous voyons ce Protée d'un universalisme incapable et ambitieux revêtir toutes les formes possibles: ministres, financiers, entrepreneurs de travaux publics (avec un chapitre de palabres), députés, administrateurs, fonctionnaires de mairie, soldats (qui prirent Griviţa en paroles), acteurs, toutes enfin (...). C'est la nouvelle classe dominante de Roumanie, qui se distingue par son improductivité absolue. » (*Études sur la situation*, février 1880).

Comme dans un système de miroirs parallèles, le poème enregistre la même image. La dernière partie de la *Troisième Epître* est un pamphlet d'une virulence unique dans la poésie roumaine. Le verbe d'Eminescu interroge et sanctionne, arrache, tel un lasso justicier, le démagogue, à la selle des paroles creuses et le traîne au poteau d'infamie, le fait suffoquer sous des cascades d'invectives, pour prononcer en conclusion la sentence capitale: « *que ne viens-tu, toi, Tzepesch, Seigneur, afin qu'en les saisissant / tu puisses les partager en deux camps; le camp des veules et celui des idiots, — / et que tu puisses de force les rassembler en deux prisons immenses, / afin qu'ensuite tu puisses mettre le feu et au bagne et au cabanon.* »

Les idées sociales et politiques des articles d'Eminescu se retrouvent, surtout, dans ses poèmes de facture sociale. Il est naturel qu'il en soit ainsi, car le caractère discursif de ces derniers permet une construction logique où l'idéologique soit incorporé sans distorsions au niveau de l'expression. Cette compatibilité structurale, même si elle ne fonctionne que pour une zone limitée de la création poétique, engendre une aire d'interférences significatives entre l'œuvre journalistique et l'œuvre poétique d'Eminescu, où l'idée et l'image se renforcent et s'appuient, par réflexion réciproque.

VALENTIN F. MIHĂESCU

EMINESCU VU PAR SES CONTEMPORAINS

I. L. Caragiale
AU NIRVANA

Plus de vingt ans ont passé depuis.

J'habitais une maison où logeait un acteur, un directeur de théâtre, qui passait ses étés en tournées à travers tout le pays. La saison de migration des acteurs avait pris fin: c'était l'automne et ces oiseaux voyageurs rentraient à leurs nids.

Voyant que j'étais tout le temps plongé dans mes lectures, l'acteur me dit un jour, avec une sorte de fierté:

— Je vois que vous aimez la littérature... J'ai, moi, aussi, dans ma troupe, un gosse qui lit beaucoup; il sait des tas de choses, il parle aussi l'allemand et il a beaucoup de talent: il écrit des poésies. Il nous a rimé quelques couplets, des merveilles.

Et il me raconta avoir découvert ce garçon dans un hôtel de Giurgiu où il travaillait dans la cour et à l'écurie, couché dans le foin et lisant Schiller à haute voix.

Dans une des mangeoires de l'écurie, il avait caché une valise — sa bibliothèque — pleine de livres allemands.

Le gamin était très doux, très comme il faut, il n'avait aucun vice. Il était étranger et venait de loin, disait-il, mais d'où cela, il refusait de le révéler. On voyait que c'était un enfant de gens bien, tombé là par hasard, à la suite d'on ne sait quelles circonstances.

L'acteur lui proposa de l'engager comme souffleur dans sa troupe, pour sept pièces d'or par mois et le gamin accepta avec joie. Il avait emporté sa bibliothèque et se trouvait maintenant à Bucarest.

Ce soir-là il devait passer chez son directeur — et je pouvais ainsi faire sa connaissance.

J'étais très curieux de le connaître. Je ne sais pourquoi, je me figurais que le jeune aventurier devait être une personne extraordinaire, un héros, un futur grand homme.

J'imaginais, le voyant en révolte contre la pratique de la vie de tous les jours, que son mépris pour la discipline sociale prouvait qu'il avait été coulé dans un moule de luxe et non pas dans un de ceux dont on tire des exemplaires stéréotypes par milliers de douzaines.

Bien qu'en général cette théorie que je prenais pour point de départ — qu'un grand homme devait être en toutes choses différent des autres hommes — fût douteuse et, sans doute, absolument pas fondée, elle se vit parfaitement confirmée.

I. L. Caragiale (1852—1912), le plus grand dramaturge de la littérature roumaine, auteur des comédies *O noapte furtunoasă* (« Une Nuit orageuse »), *O scrisoare pierdută* (« Une Lettre perdue »), *D'ale carnavalului* (« Nuit de Carnaval ») et du drame *Năpasta* (« Le Malheur ») et l'un de ses plus grands prosateurs: *Momente și schițe* (« Moments et récits »), nouvelles, etc. Ami de jeunesse d'Eminescu.

Le jeune homme arriva.

Quelle beauté ! Un visage classique encadré de longues boucles noires; un front haut et serein; de grands yeux — ces fenêtres de l'âme qui laissaient entrevoir une présence unique à l'intérieur; un sourire doux et profondément mélancolique. Il semblait un jeune saint descendu d'une ancienne icône, un enfant prédestiné, voué à la douleur, sur le visage duquel se distinguaient les traces de tourments futurs.

— Permettez-moi de me présenter: Mihai Eminescu.

C'est ainsi que je fis sa connaissance.

Que de philosophie nous avons fait couler à flots cette nuit-là avec toute l'insouciance de nos dix-sept ans !

Quel enthousiasme ! Quelle gaîté !

Décidément, mon imagination ne m'avait pas trompé... C'était un enfant merveilleux.

Une nuit, il me parla de la littérature allemande qui l'enchantait.

— Si vous aimez tant la poésie, lui dis-je, vous devez aussi en écrire... Je sais que vous l'avez déjà fait...

— Oui, j'ai écrit des vers.

— Alors — car moi aussi j'aime la poésie bien que je n'en écrive pas — montrez-moi donc une des vôtres.

Eminescu ne se fit pas prier. C'était un poème dédié à une actrice dont il était fort amoureux... Je m'en souviens à peine. Je sais seulement qu'il s'agissait là des splendeurs et des richesses d'un roi assyrien tourmenté par une passion contrariée... Cette poésie fut publiée, me semble-t-il, en '68 ou '69 dans « *La Famille* » de Pesta.

Le lendemain nous nous rencontrâmes de nouveau. Mais pendant la journée, un contretemps l'avait irrité. L'actrice n'avait été que trop peu touchée par les tourments du roi assyrien. Eminescu était cette fois-ci morose, maussade, parlait peu et toute contradiction l'irritait. C'est en vain que je le priais de me montrer un autre poème ou de me relire celui que je connaissais déjà. Il rentra tôt se coucher et au matin, lorsque j'allais le trouver il dormait encore.

Je l'éveillais. Son irritation s'était envolée, il était encore plus gai que l'avant-veille. Nous passâmes toute la journée à rire, il me parla de l'Inde antique, des Daces, d'Étienne le Grand, me chanta sa *Doïna.*

La colère du roi assyrien était bel et bien envolée, il jouissait en paix de sa fortune et de sa magnificence.

Tel je l'ai connu alors, tel il demeura jusqu'au dernier de ces bons moments: gai et triste, communicatif et renfermé, doux et dur. Se contentant de peu et toujours mécontent de tout; aujourd'hui d'une abstinence d'ermite, demain avide des plaisirs de la vie; fuyant les hommes et les recherchant; indifférent comme un vieillard stoïque et irritable comme une jeune fille nerveuse. Étrange mélange ! heureux pour l'artiste, mais combien malheureux pour l'homme !

Au printemps suivant il partit avec une troupe de théâtre ambulante à travers la Moldavie. En automne je l'attendis vainement. La troupe revint sans lui.

Son père, originaire de Botoşani, avait retrouvé son excentrique fugitif, et bon gré mal gré, l'avait ramené à la maison puis de là, l'avait envoyé à Vienne.

Je lus plus tard l'« Idéal perdu dans la nuit d'un monde disparu . . . » Eminescu tenait ses promesses; l'enfant devenait un grand homme.

Puis, je le rencontrais, une nouvelle fois, toujours à Bucarest. Eminescu était accompagné de l'un de ses frères, un officier[1]. Ils partaient tous deux pour l'étranger — lui à Vienne, l'autre à Berlin.

Le militaire était son frère aîné; tout aussi beau, doux et étrange — lui ressemblant étrangement en tout.

Il se rendit à Berlin où il stupéfia en quelques mois l'Académie militaire par ses talents et passa un examen qui impressionna tant le maréchal Moltke[2] que se dernier s'intéressa à lui, désireux de se le rapprocher. Pour couronner son succès, le militaire se rendit à la maison et, sans laisser un seul mot d'explication, se logea une balle dans la cervelle.

Longtemps après, un jour que je causais avec Eminescu de cette triste circonstance, il me dit en riant:

— Tant mieux pour lui ! Il était plus sage que nous !

Quelques années plus tard, le père d'Eminescu vint à Bucarest. C'était un vieillard charmant, un original qui adorait la plaisanterie. Il avait fait on ne sait quelle bonne affaire et était venu acheter à son fils des vêtements et une montre, et lui donner, pendant qu'il était encore en vie, cent pièces d'or, sa part de l'héritage paternel.

J'ai demandé alors à Eminescu si sa mère vivait encore. Sa mère était morte, mais je compris, d'après l'air maussade et gêné avec lequel il me répondit, que des souvenirs plus cruels qu'ils ne le sont habituellement se rattachaient à sa mort, non seulement plus douloureux, mais aussi désagréables.

J'appris ensuite que l'une de ses sœurs qu'il aimait beaucoup vivait retirée dans un monastère: la pauvre fille était paralysée depuis son enfance.

Et quand on pense qu'il y a eu des personnes, non pas des gens simples mais des personnes haut placées qui voulurent laisser croire que le malheur d'Eminescu était causé par son vice !

Bien sûr, il était un homme désordonné, mais pas vicieux pour deux sous. Dans ce monde, la plupart des gens pensent que les plaisirs de la vie sont leur privilège exclusif et que les personnes d'exception n'ont pas le droit d'avoir eux aussi des défauts.

Il avait un tempérament d'une inégalité excessive, et lorsqu'une passion s'emparait de lui, elle devenait rapidement une torture extraordinaire. J'en ai été plus d'une fois son confident.

---

[1] Iorgu, né en 1844.

[2] Helmuth Bernard Moltke (1808—1891), grand général et stratège prussien. (N.E.)

Totalement dépourvu des manières habituelles, il ne remportait pas toujours le succès escompté... C'était alors une terrible agitation, une tension des sens, un accès de jalousie, qui laissaient entrevoir assez clairement comment cet homme supérieur allait finir.

Lorsqu'il s'était bien tourmenté, agité, il s'enfermait, épuisé, dans sa chambre, y dormait deux ou trois jours d'affilée et reparaissait aux yeux de tous, comme son Hypérion, « immortel et froid ».

Il commençait alors à discourir sur le bouddhisme, à me louer le Nirvana, le but suprême du Bouddha Çakiamouni.

Ce fut une tension de ce genre, un accès pareil qui l'ébranla lors de ses derniers bons jours, et il fut le signal de la fin. Il n'alla plus s'enfermer dans sa chambre pour y dormir et en émerger comme avant, en Hypérion insensible. Il continua de l'avant, toujours de l'avant, jusqu'à ce qu'il tombât sous le coups de l'ennemi qu'il portait en lui depuis qu'il avait été conçu dans le sein de sa mère. Enfant d'un race noble et ancienne, il était le terrain où se menait le combat décisif entre la flamme de la vie la plus haute et le germe de la destruction finale de sa race — le combat du génie contre la folie.

Ce combat fut terrible. L'épreuve, le chemin vers le Nirvana, tout aussi douloureux qu'éclatant.

Dans le cerveau le plus malade, l'intelligence la plus lumineuse; l'esprit le plus désolé dans le corps le plus tourmenté ! Et si j'ai pleuré lorsque ses amis et ses ennemis, ses admirateurs et ses détracteurs jaloux le couchèrent sous « le tilleul sacré », ce n'est pas sa mort que j'ai pleurée; c'est la douleur de son existence, les tourments que cette nature irritable avait subi de la part des circonstances, des hommes et d'elle-même.

Car Eminescu a tant souffert ! même de faim. Oui, mais il n'a jamais plié; c'était un homme vrai, intègre, pas une nature comme on en trouve à chaque pas !

Les générations graviront les unes après les autres, en grande pompe, la colline qui mène au cimetière Şerban Vodă, après avoir rempli le temps de leur insignifiance, mais plus jamais peut-être, la matière n'engendrera-t-elle un autre Eminescu.

Que son âme douloureuse dorme en paix !

Le bouddhiste fervent est heureux, maintenant: il est retourné dans son Nirvana, — si admirablement chanté, tant désiré — trop tard pour lui, trop tôt pour nous.

1889, 18 Juin

En français par OLGA GALAŢANU

Titu Maiorescu, le mentor de « Junimea »

Caragiale
1901 fevr/23

Iacob Negruzzi
EMINESCU

Fin février ou début mars 1870 je rentrai un soir d'une réunion. Je m'étais retiré plus tôt qu'à l'accoutumée, car je composais alors l'idylle *Miron et Florica* et en étais obsédé à chaque instant. J'en étais arrivé au dernier chant et je ne songeais plus qu'à sa conclusion, me demandant laquelle des nombreuses solutions que mon imagination avait suscitées était la meilleure. À peine rentré, je m'installai en coin du feu et fit défiler dans mon esprit les différents épisodes de mon idylle, — divertissement d'un charme infini pour un auteur — lorsque, jetant par hasard les yeux sur ma table de travail, j'y aperçus une lettre non décachetée dont je n'avais pas encore remarqué la présence. Elle était adressée au Rédacteur des « *Convorbiri literare* », d'une écriture aux caractères si menus et fins qu'ils semblaient tracés par la main d'une femme. Je me dis qu'il s'agissait là sans doute de l'une de nos nombreuses jeunes poétesses de province, désireuse de voir ses vers publiés chez nous. J'ouvris l'enveloppe et y trouvai une lettre accompagnée d'une poésie intitulé *Vénus et Madone*, signées l'une et l'autre: M. Eminescu. Le nom d'Eminescu ne me sembla guère réel, mais plutôt emprunté par un quelconque auteur timide désireux de conserver l'anonymat.

Habitué comme je l'étais à recevoir quotidiennement des paquets de vers et de prose, je laissai errer mes yeux avec indifférence sur le poème, mais dès la troisième strophe (. . .) mon intérêt s'éveilla et ne cessa de croître jusqu'à la fin. Très impressionné, je relus plusieurs fois le poème et le lendemain très tôt je me rendis chez Maiorescu en brandissant le manuscrit: « Voilà enfin, un vrai poète ! » criai-je en entrant dans son bureau et en agitant le feuillet. « Tu as reçu quelque chose de bien? répondit Maiorescu, voyons ! » Il prit le poème, le lut, le relut une seconde fois et dit: « Tu as raison, cela m'a tout l'air d'un véritable talent. Qui est cet Eminescu? »

— Je n'en sais rien, le poème est posté à Vienne.

— C'est, en effet, très intéressant, répéta Maiorescu, laisse-moi le manuscrit. Quelques jours plus tard, à une réunion de la *Junimea*, Maiorescu nous lut *Vénus et Madone*, et tous, Pogor, surtout, se dirent enchantés de ce poète inconnu. Je déplore vraiment de n'avoir pas retrouvé dans mes papiers la lettre d'Eminescu qui accompagnait le poème, car elle était tout aussi originale et intéressante que la poésie même. J'exposai à Eminescu les opinions de la société, les critiques qui lui avait été faites et l'invitai à cultiver son talent, enfin j'achevais en lui demandant des détails sur sa vie et ses occupations de Vienne. À tout cela, Eminescu ne répondit pas,

---

Iacob Negruzzi (1842—1932), prosateur, mémorialiste, poète, membre fondateur de la Société littéraire « Junimea », rédacteur en chef et directeur de la revue « *Convorbiri literare* » (1867—1995). Membre de l'Académie roumaine, dont il fit secrétaire général, vice-président et ensuite président. Les pages sur Eminescu font partie de son volume *Amintiri din « Junimea »* (« Souvenirs de « Junimea », 1923).

mais il m'envoya un second poème, intitulé *Les Épigones* qui eut également beaucoup de succès chez nous tant pour la beauté des vers qu'en vertu de l'originalité de la pensée. Bien entendu, nous ne pouvions pas nous rallier aux opinions d'Eminescu. Une société où la critique jouait un rôle si important ne pouvait pas voir dans les plus que médiocres Cichindeal, Mumuleanu, Prale, Bolliac etc. des auteurs de valeurs, mais, compte tenu du talent du poète, nous publiâmes sa poésie sur la première page des « *Convorbiri* » où nous ne faisions que rarement paraître des vers, et seulement lorsque nous pensions qu'ils avaient une valeur exceptionnelle. Dans la lettre que je lui adressai alors, et où je louais son poème, je lui exprimai notre doute quant au mérite de la plupart des auteurs qu'il chantait et j'étais curieux de savoir si cette critique de la *Junimea* avait produit quelqu'effet. J'ai retrouvé la réponse d'Eminescu et je considère intéressant de la reproduire ici en entier. La voici:

Vienne, le 17 juin 870

Cher Monsieur le Rédacteur,

Alles in Deutschland hat sich in Prosa und Versen verschlimmert,
Ach! und hinter uns liegt weit schon die goldene Zeit [1].

Ce sont là les deux premiers vers de la Jérémiade *de Schiller, mais lui il ne faisait qu'apporter un compliment au passé, tandis qu'appliqué à nous, les Roumains, cela me semble une vérité. Si vous trouvez dans* les Épigones *des louanges à l'adresse de poètes tels que Bolliac, Mureşan et Eliade, elles ne sont point dues à la valeur effective de leurs œuvres, mais uniquement parce que leur naïveté sincère, incomprise par leurs contemporains, vous émeut. Nous, ceux qui leur avons succédé, nous connaissons l'état où nous nous trouvons, nous avons été éveillé par le souffle du siècle et c'est pourquoi nous avons tant de raisons d'être découragés. Rien, sinon les sommets éclatants, rien sinon la certitude que nous ne les atteindrons jamais. Et ne soyons pas sceptiques. Car, tant bien même que la plupart des forces se soient brisées vainement en luttes stériles, quelques-unes du moins, hébétées par le cri du fumier, se maintiennent à la surface de l'eau. J'aime lire entre les lignes. Et bien que vous vous efforciez de rire dans les* Copies, *j'y décèle cependant souvent un découragement intérieur, la conviction amère que vous ne pourrez pas toucher par eux qui vous désiriez, car c'est contre toute une génération que vous luttez* [2].

Dans la correspondance de la Rédaction j'ai vu une réponse à V. Dim. Si c'est à Vasile Dimitrescu que vous vous adressiez, je voudrais vous rappeler qu'une critique trop dure pourrait le décourager, le faire douter de lui, et qu'il y a peu de personne qui se laissent aussi aisément décourager que Dimitrescu [3].

---

[1] Tout, dans la prose et les vers, a dégénéré en Allemagne / Ah ! et que le passé d'or pur est donc loin de nous ! (Fr. Schiller, *Jérémiade).*

[2] Eminescu fait allusion à mon recueil de récits intitulé *Copii de pe natură* (« Copies de la nature ») *(N.A.)*

[3] Comme on a pu le constater par la suite, Eminescu se trompait au sujet de Vasile Dimitrescu qui est demeuré un inconnu et n'a plus rien produit d'important dans la littérature roumaine *(N.A.)* V. Dimitrescu (V. D. Păun), membre du cercle « Orientul », dirigé par Gr. H. Grandea.

Vous aurez pu du reste constater qu'il a beaucoup de talent, bien que la fantaisie étouffe parfois chez lui la réflexion. Et la fantaisie qui n'est au fond que la mère des images ne saurait plus être la condition essentielle de la poésie, — tandis que la réflexion n'est que le squelette, que l'on n'aperçoit pas dans l'œuvre d'art, bien que les pâles figures de certaines tragédies montrent plutôt leurs os et leurs dents que de belles formes. Chez les uns c'est la première qui prédomine chez d'autres la seconde; leur union signifie la perfection et celui qui la réalise est un génie. Dimitrescu n'est pas un génie, bien qu'il soit un poète.

Peut-être m'en voudrez-vous de ces observations, mais j'ai pesé le respect que je vous dois et l'amour que je ressens pour mon ami découragé et si vous m'en voulez de ce que l'amour l'ait emporté, je retire ma parole et vous prie de considérer que je n'ai rien dit.

Peut-être les Epigones *sont-ils mal écrits. L'idée fondamentale en est la comparaison entre l'œuvre orgueilleuse et naïve de nos prédécesseurs, et la nôtre, froide et éventée. Dans les vers des jeunes poètes roumains c'est cet air maladif et doux que les Allemands nomment* Weltschmerz *qui se manifeste — chez Nicoleanu, chez Skelitti, chez Matilde Cugler — c'est en quelque sorte la conscience de la vérité triste et sceptique, vaincue par les couleurs et les formes du beau, c'est la rupture entre le monde de la glaise et le monde de l'idée. Nos prédécesseurs croyaient en ce qu'ils écrivaient, de même que Shakespeare croyait en ses fantasmes, mais dès que la conscience constate que les images ne sont qu'un jeu, alors, c'est du moins ma conviction, on voit la méfiance sceptique envahir ses propres œuvres.*

Dans mon poème la comparaison n'est pas favorable à la nouvelle *génération, et je ne crois pas m'être trompé.*

Une chose encore. Il me semble que la troisième strophe ne correspond pas à l'ensemble. Il se peut que ce ne soit qu'une impression, de même qu'il se pourrait que beaucoup d'autres qui me semblent bonnes soient mauvaises; vous pouvez enlevez tranquillement ce qui vous semble mauvais. Au cas où vous enleveriez la troisième strophe, ayez l'obligeance de corriger dans la quatrième le mot zidea, *d'en faire* zidind: « Eliad zidind . . . » *Sinon, si la troisième strophe est admise, il vaut mieux ne rien changer.*

Je vous prie de m'excuser pour le temps que je vous ai ravi en vous faisant lire une si longue lettre et je vous prie de croire à mes sentiments d'estime les meilleurs,

Votre
M. Eminescu

P.S. Au cas où vous me répondriez dans la rubrique de correspondance de votre revue, je vous prie de le faire sous les initiales YZ, sans autre mention de lieu ou de nom [1].

---

[1] On lui répondit dans « *Convorbiri literare* », IV, 1870, p. 52 (1er avril): « M. YZ. Très bien. On publiera le poème le plus tôt possible. »

Les poésies d'Eminescu, ses lettres, écrites très différemment de celles que nous recevions habituellement de la part des auteurs, éveillèrent de plus en plus mon intérêt à l'égard de ce jeune poète. Comme je devais, cet été-là, me rendre pour une cure d'eaux en Autriche, je décidai de m'arrêter à Vienne un certain temps pour faire la connaissance d'Eminescu et passer quelque temps en sa compagnie. Mais je ne lui fis pas part de mes intentions, je voulais lui faire une surprise. Une fois à Vienne, je me rendis au café Troidl de la Wollzeile où je savais que se rassemblaient les étudiants roumains et je m'assis à une table non loin de la fenêtre, d'où je pouvais, sans être observé, voir et entendre tous ces jeunes gens qui parlaient roumain. Il y en avait beaucoup ce jour-là, les uns semblaient intelligents, les autres moins, mais tous les visages avaient des expressions communes et je me disais qu'Eminescu ne devait pas se trouver parmi eux. Soudain, la porte s'ouvrit et je vis entrer un jeune homme mince, pâle, aux yeux à la fois vifs et rêveurs, aux longs cheveux noirs qui lui tombaient presque jusqu'aux épaules, souriant d'un sourire doux et mélancolique, avec un front haut et intelligent, vêtu de vieux habits noirs et râpés. À peine l'avais-je aperçu que je me levai, me dirigeai vers lui d'un pas assuré et, lui tendant la main, lui dit: « Bonjour, M. Eminescu ! » Le jeune homme me serra la main et, me regardant d'un air surpris, « Je ne vous connais pas », me répondit-il avec un doux sourire.

— C'est là la différence entre nous, moi, je vous ai tout de suite reconnu.

— Vous n'habitez pas Vienne, n'est-ce pas?

— Non.

— Vous parlez comme un Moldave... seriez-vous de Iaşi?

— Tout justement.

— Seriez-vous Monsieur... Iacob Negruzzi? dit-il timidement.

— En personne.

— Vous voyez donc que moi aussi je vous ai reconnu.

Entendant mon nom, bien connu aux jeunes gens studieux grâce aux « *Convorbiri literare* », les étudiants roumains du café firent cercle autour de nous et Eminescu me les présenta. La plupart étaient de Transylvanie et de Hongrie, quelques-uns de Bucovine.

— Je regrette que Slavici soit parti en vacances et ait quitté Vienne, dit Eminescu, j'aurais bien aimé que vous fassiez sa connaissance. Je pense que Slavici est un écrivain d'avenir, il juge bien des choses, a des idées originales et écrira très bien lorsqu'il connaîtra mieux le roumain qu'il a un peu oublié à fréquenter les écoles hongroises.

Nous devînmes amis dès le premier moment et je séjournai une semaine à Vienne que je passai presqu'exclusivement en compagnie d'Eminescu, causant avec lui du passé et de l'avenir des Roumains, de la guerre franco-prussienne qui avait éclaté et qui passionnait tout le monde, et surtout de notre littérature nationale.

Je ne fis la connaissance de Slavici qu'à mon retour des bains et l'invitai à écrire une étude comparative sur les deux peuples cohabitants, Roumains et Hongrois. (...)

Lorsque nous nous séparâmes je demandai à Eminescu s'il aimerait s'établir à Iaşi, lorsque ses études seraient achevées.

— J'y viendrais avec plaisir, me répondit-il, car la société « Junimea » m'attire infiniment, mais pas immédiatement. Pour l'instant je me suis entendu avec Slavici afin d'organiser l'année prochaine, une grande assemblée des étudiants roumains de partout au tombeau d'Etienne le Grand du monastère de Putna. Lorsque ce devoir sera rempli, je viendrai. Eminescu m'expliqua comment ils voulaient organiser les fêtes et me promit de m'envoyer là-dessus une note pour les « *Convorbiri literare* »; il tint parole. C'est l'article signé d'un « *E* » et publié dans le numéro du 15 septembre (...)

À mon grand déplaisir je fus empêché de me rendre au monastère de Putna et d'assister à l'assemblée des jeunes Roumains autour du tombeau d'Etienne le Grand, ce qui fait que je ne rencontrai Eminescu de nouveau que quelques années plus tard, lorsqu'il s'établit à Iaşi. Mais je fus, pendant tout cet intervalle en correspondance régulière avec lui, et je me souviens de n'avoir jamais cessé de lui conseiller, dans mes lettres, de passer son doctorat afin de pouvoir obtenir à Iaşi un poste de professeur à la Faculté de Lettres; Eminescu ne me répondait jamais là-dessus, car il lui était très difficile de limiter ses études au programme que chaque université impose à celui qui aspire à un diplôme. C'est pourquoi Eminescu n'obtint jamais de diplôme académique, en dépit de vastes connaissances qui étaient les siennes, en histoire et en philosophie surtout, et que les aspirations à une chaire d'université, que nous étions d'ailleurs les seuls à nourrir pour lui, car lui n'y songeait pas, et d'ailleurs ne nourrissait aucune autre aspiration, ne purent se matérialiser.

Une fois établi à Iaşi, il se lia très vite d'amitié, avec la plupart des membres de « Junimea »: Miron Pompiliu, Bodnărescu, Creangă, et renouvela son amitié avec Slavici qui était venu lui aussi à Iaşi sur mon invitation. (...)

Lorsque Maiorescu devint ministre de l'Instruction Publique, Eminescu fut nommé bibliothécaire à l'Université de Iaşi, un poste qui lui convenait admirablement, car il avait ainsi des loisirs suffisants pour travailler selon son cœur et de plus l'occasion de se plonger des jours durant dans les livres et les vieux manuscrits — occupation qui était pleine de charme pour lui, car Eminescu fut toujours un grand admirateur du passé, du moyen âge surtout, et méprisait profondément notre siècle et la civilisation moderne. Ce fut à cette époque que commença son amour pour Veronica Micle, qui est morte en 1889, juste au moment où je commençai à écrire ces *Mémoires.*[1] Veronica était depuis longtemps connue à « Junimea », depuis 1864, plus exactement, lorsque, âgé de 14 ans, elle avait figuré comme principal

[1] Dans la nuit du 2 au 3 août. *(N.A.).*

témoin dans le procès Maiorescu. Très jolie, gaie, spirituelle, Veronica avait épousé à 16 ans, pour complaire aux désirs de sa mère, le vieux professeur d'Université Ştefan Micle. Il y avait entre eux une différence de 38 ans environ, peut-être davantage. [1] Dans de telles circonstances et étant donné le caractère léger de cette jeune femme, il n'est pas étonnant qu'elle ne se crût pas liée par les liens du mariage au point de respecter strictement la foi conjugale jurée au vieux Micle, dans lequel elle voyait un père plus qu'un époux. Veronica n'a jamais aimé qu'Eminescu. Ce dernier passait chaque jour plusieurs heures dans la demeure du vieux Micle, y déclamait ses poésies avec cette cadence plaintive, qui donnait tant de charme à sa lecture. À son tour, Veronica lui lisait ses tentatives poétiques qu'elle amendait sans doute selon les conseils d'Eminescu. Ces relations quotidiennes engendrèrent la violente passion qui les saisit tous deux; les jeunes amoureux jurèrent de s'épouser après la mort de Micle, Eminescu proposant même, avec sa fantaisie démesurée, et dans la crainte d'une séparation après leur éventuel mariage, de passer tous deux au catholicisme, confession qui n'admet pas le divorce.

Dans le but d'obliger Eminescu à passer un doctorat en philosophie, et peut-être aussi pour le séparer de Veronica, comme le désiraient quelques-uns d'entre nous plus initiés aux arcanes de sa vie privée, la société « Junimea » décida d'envoyer à ses frais Eminescu à Berlin, où il devait poursuivre ses études.

À Berlin, Th. Rosetti, le commissaire du gouvernement auprès des voies ferrées Strousberg, le prit auprès de lui comme une sorte de secrétaire privé afin de lui permettre de gagner un petit salaire. Mais ce fut en vain que nous envoyâmes Eminescu à Berlin. Soit qu'il lui fut impossible de se décider à travailler pour son doctorat, soit que sa passion pour Veronica le rappela irrésistiblement à Iaşi, il quitta Berlin, sans même nous prévenir, et débarqua un beau matin dans notre ville qu'il ne voulut plus quitter. Sur nos instances, il fut nommé alors inspecteur scolaire dans les départements de Iaşi et de Bacău. Il eut ainsi l'occasion de voyager de village en village, d'être en relations permanentes avec les instituteurs, les maires, les paysans, et son amour pour le peuple ne fit que croître. C'est de cette époque que datent ses poésies en forme populaire qu'il a si bien perfectionnées par la suite. Le samedi soir il nous apportait d'habitude quelques-unes de ces poésies que « Junimea » qualifia de « cantabile » parce qu'il nous arrivait souvent de les entonner en chœur à la plus grande joie de tous et même à celle de leur auteur qui, lorsqu'il était de bonne humeur, se joignait à nous.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1876, lorsque le parti libéral ayant accédé au pouvoir, tous les représentants du parti vaincu, mais aussi tous ceux qui avaient joui tant soit peu de leur protection, se virent persécutés.

Pour s'assurer un moyen quelconque d'existence, Eminescu répondit à l'invitation de Maiorescu et s'établit à Bucarest, où il fut nommé rédac-

[1] Veronica Micle était née en 1850 et Ştefan Micle en 1820. *(N.A.)*.

teur au journal d'opposition « *Timpul* ». Polémiquant quotidiennement avec le parti libéral, il embrassa peu à peu la cause des conservateurs avec fantaisie poétique, se le figurant une sorte de parti d'autochtones en lutte contre un autre qui se composerait surtout de personnes d'origine étrangère. Parfois, quand son indignation débordait, il écrivait un de ces violents articles polémiques qu'admiraient non seulement ses partisans, mais aussi ses adversaires, et surtout C. A. Rosetti, le chef du parti au pouvoir. Je sais de source sûre que lorsqu'on lui apportait les journaux du jour, ce dernier ouvrait en premier lieu « *Timpul* » et lisait aussitôt les articles d'Eminescu d'un bout à l'autre, déclarant que notre poète était le premier journaliste de Roumanie, bien qu'il fût son ennemi le plus acharné. Entre temps, Micle mourut et Veronica, libre maintenant, attendait impatiemment que son amant revint à Iaşi pour remplir sa promesse. Mais les sentiments d'Eminescu n'étaient plus les mêmes. La longue absence avait produit ses effets sur l'imagination impressionnable du poète. On pense qu'il fut d'abord en proie à une passion passagère pour la femme du docteur Kremnitz, madame Mite Kremnitz, auteur allemand très doué, qui vivait à Bucarest et recevait un grand cercle de gens de lettres dans sa maison; et qu'il tomba ensuite très amoureux de la veuve Cleopatra Poenaru, fille du peintre Lecca. Ceux qui connaissent, comme moi, cette dame, certainement très intelligente, mais d'un physique ingrat et bien plus âgée qu'Eminescu, se demanderont sûrement comment une telle passion avait pu naître. Et pourtant, jamais Eminescu n'avait été saisi d'une passion plus violente. L'attitude réservée adoptée, dit-on, par Cleopatra à l'égard d'Eminescu, y fut sans doute aussi pour beaucoup. Le poète se promenait des nuits durant rue Cometa devant la maison de Cleopatra, « sous les peupliers impairs » qui s'y trouvaient, à peu près où s'élève aujourd'hui la statue de Lascăr Catargiu, la poursuivait partout, et il lui arriva même de passer toute une nuit, du soir au matin, caché dans la cuisine de celle qu'il aimait pour avoir le bonheur de l'apercevoir un instant. C'est alors qu'Eminescu composa ses poésies les plus belles et les plus parfaites, celles qui sont marquées du sceau de son génie et qui établirent définitivement sa réputation de poète.

Ayant appris, à Iaşi, les infidélités d'Eminescu, Veronica se rendit en toute hâte à Bucarest, et il semble qu'elle réussit pour quelque temps à regagner son amour. Mais dès qu'elle fut retournée à Iaşi, privé du charme de sa présence, le poète l'oublia à nouveau, et cette fois définitivement. Le désespoir de Veronica, trompée dans ses rêves et ses espoirs, dura plusieurs années, pendant lesquelles elle se lamenta en vers sur son amant infidèle, mais, peu à peu, sa nature insouciante prit le dessus, et elle se consola de cet abandon. Ce qui est certain, c'est que dès cette époque les facultés mentales d'Eminescu commençaient à souffrir des premières atteintes de la maladie qui allait l'abattre, comme le prouvent ses occupations qui se bornaient presqu'exclusivement à la métaphysique indoue et, en général, aux mystères religieux. Quant à moi, c'est la circonstance suivante qui m'inquiéta et me donna à réfléchir sur son sort pour la première fois. J'étais de passage à Bucarest, et je n'avais plus vu Eminescu depuis un

peu plus d'un an, si bien que je me rendis chez lui pour l'y rencontrer. Je ne le trouvai pas, mais j'entrai dans la chambre qu'il occupait, une toute petite pièce, au fond de la cour du Club Royal de la Calea Victoriei, où je trouvais, jetés pêle-mêle linge, livres, coussins, habits, manuscrits et piles de vieux journaux. Je pense qu'on n'avait plus balayé ou nettoyé cette chambre depuis des mois, car je ne me souviens pas d'avoir jamais vu une telle saleté, même dans les plus misérables taudis de Tsiganes. Je m'en allai, profondément attristé et lorsque je rencontrai Eminescu le lendemain, il me dit:

— J'ai entendu que tu es passé chez moi, hier, que me voulais-tu?

— Te voir, je ne t'ai plus vu depuis un an !

— Ah ! bon ! s'exclama-t-il, tout étonné... Peut-être ne s'était-il même pas rendu compte que tant de temps avait passé depuis notre dernière rencontre.

Dans un bref article des « *Convorbiri literare* », écrit lors de la mort d'Eminescu, j'ai rappelé sa présence à Iaşi en juin 1883; il était venu pour participer à la grande fête de l'inauguration de la statue d'Étienne le Grand que l'on érigeait sur la place du Palais princier. Eminescu retrouva alors ses amis intimes, Creangă, Miron Pompiliu, d'autres encore, avec lesquels il passa une dizaine de jours (...) Cependant, bien qu'il ait été envoyé à Iaşi par « *Timpul* » pour rendre compte des fêtes, il n'alla même pas à l'inauguration de la statue et, tandis que des milliers de personnes se pressaient devant le Palais princier pour entendre les discours patriotiques qui y étaient prononcés, lui se divertissait tout seul, assis à une table de restaurant, un verre de vin de Cotnari devant lui.

Il n'était pas rentré depuis huit jours à Bucarest, lorsque je reçus une lettre de Mme Maiorescu contenant la triste nouvelle qu'Eminescu était devenu fou; qu'il se figurait être un moine, bénissait tous ceux qu'il rencontrait et murmurait des prières. Mme Maiorescu me demandait de faire savoir ce grand malheur à sa famille. Comme je savais que personne de sa parenté n'habitait Iaşi et n'ayant pas la moindre idée où ses frères et sœurs encore en vie se trouvaient, je me rendis le soir même du jour où je reçus la lettre chez Veronica Micle, afin de me renseigner, me figurant qu'elle devait bien les connaître tous. Je la trouvais qui jouait aux cartes avec un jeune officier. Je cherchai d'abord à la ménager, à la préparer à cette triste nouvelle pour ne pas lui faire trop de mal, mais je constatai, à ma grande stupéfaction, que Veronica prenait le tout très facilement, et même avec indifférence. « Eminescu est devenu fou. Il semble que cela couvait depuis longtemps », puis elle changea de sujet et causa de choses plus gaies.

Grâce à ses amis, et surtout à Maiorescu qui a toujours joué auprès de lui le rôle d'un bienfaiteur, Eminescu put être envoyé à Vienne, dans la maison de santé du docteur Leidesdorf. Il y séjourna près d'un an, se rétablit, et put être envoyé en voyage en Italie, accompagné de son ami, Chibici-Râvneanu, qui le soigna comme un frère. De retour à Iaşi, il fut nommé, sur nos instances, bibliothécaire-adjoint, et jouit ainsi d'un petit

traitement qui lui permettait de vivre. Mais un nouvel accès de folie l'abattit, et on le conduisit à l'asile d'aliénés du monastère de Neamţ. Plus ou moins rétabli au bout d'un certain temps, il se rendit à Botoşani où les médecins de la ville le tinrent sous leur surveillance, et revint ensuite à Bucarest, où le journal « *România liberă* » l'accepta parmi ses collaborateurs, plutôt pour pouvoir lui donner un salaire que pour utiliser son talent de journaliste, et où il fonda avec d'autres jeunes gens un nouveau journal littéraire, l'éphémère « *Fântâna Blanduziei* ».

La dernière fois que je vis Eminescu, ce fut au Théâtre National. J'y étais avec ma femme dans une loge, et lui occupait un fauteuil d'orchestre d'où il ne cessait de nous fixer. On voyait qu'il voulait venir nous retrouver dans notre loge, mais un accès de timidité le prenait à peine levé, et il se rasseyait précipitamment. Qu'il était donc changé ! Quelle différence entre son aspect, 19 ans auparavant, lorsque je l'avais reconnu d'instinct, au milieu d'un groupe de jeunes gens et celui d'aujourd'hui; un visage bouffi, des épaules voûtées, des yeux égarés, on voyait que la fin était proche. Et, en effet, la maladie s'étant une nouvelle fois emparée de lui, peu après, on le conduisit à l'asile d'aliénés du docteur Sonţu de Bucarest, où il mourut le 15 juin 1889 (...)

Maiorescu, Gherea et d'autres ont écrit ce qu'ils pensaient des poésies d'Eminescu, moi, j'ai voulu noter tout simplement quelques souvenirs sur cet homme si intéressant. Il me semble encore le voir, pâle, mince, ses longs cheveux flottant sur ses épaules et son regard profond et mélancolique. Tant de talent joint à tant de modestie, c'était vraiment extraordinaire ! Tout à fait dépourvu d'ambition, il n'aspirait pas à améliorer sa situation sociale ou matérielle, son esprit candide ne nourrissait même pas ce désir naturel et légitime chez un auteur de voir ses œuvres estimées et reconnues et leur survie assurée auprès les générations futures. Du reste, pour Eminescu, la mort signifiait une disparition éternelle, l'heureux Nirvana des Indous, dont il avait étudié infatigablement la métaphysique et longuement médité là-dessus.

Plein de sympathie pour la classe ouvrière, Eminescu ressentait une compassion infinie pour le paysan roumain avec lequel il préférait causer plutôt qu'avec les gens semi-cultivés de la haute société. Ces sentiments le poussaient à écrire dans « *Timpul* » des articles pénétrés d'une indignation forte et profonde. Beaucoup se souviendront de ce célèbre article de 1877 où il parlait des soldats « dorobanţi » affamés et en guenilles qui, rentrant, vainqueurs, de la guerre, demandaient aux bourgeois de Bucarest de les héberger pour une nuit et se voyaient chassés sans pitié de leur porte par ces Bulgaro-roumains.

Dans sa jeunesse, quand la maladie n'avait pas encore altéré son caractère, Eminescu était une personne des plus sympathique, avec sa nature impersonnelle, sa voix mélodieuse, et son doux sourire. Seul un petit cercle d'amis et ceux de « Junimea » surtout reconnaissaient son brillant talent. Le reste du public, les écrivains de Bucarest, Haşdeu en particulier, s'en moquaient comme d'un auteur à prétentions et dépourvu de tout mérite

littéraire. Mais, par un juste retournement des choses, tout changea par la suite. Les jeunes gens des écoles commencèrent à trouver de plus en plus de plaisir à lire les poésies d'Eminescu et, peu à peu, toute la nouvelle génération fut saisie d'enthousiasme pour le malheureux poète qui avait connu une fin si tragique. Mal connu par nous autres, ses contemporains, Eminescu sera mieux connu par les générations futures, dont le jugement, non faussé par des faits insignifiants, pourra plus facilement embrasser sa puissante personnalité.

(Du volume *Amintiri din «Junimea»* — Souvenirs de «Junimea», 1921)

En français par ANCA COSĂCEANU

Ioan Slavici
EMINESCU — L'HOMME

Nous étions très différents l'un de l'autre sous plusieurs aspects et cependant nous avons toujours été de bons et même d'inséparables amis; c'est pourquoi il m'a toujours été difficile de parler de lui car je ne pouvais le faire sans parler aussi de moi-même. Je me suis tu même lorsque d'autres qui ne le connaissaient que par ouï-dire ou par ses peu nombreux écrits, ont raconté sur son compte des choses qui n'étaient pas vraies, et je ne parlerai pas, maintenant non plus, d'Eminescu-le-poète, qui continue à vivre, mais de l'homme, de celui qui est mort, il y a de cela vingt ans.

Pour moi, Eminescu n'a pas été un poète, un écrivain, mais une personne que je sentais spirituellement très proche, qui m'a procuré bien des jours de contentement serein et qui m'a conseillé dans les questions littéraires. Des années durant, je n'ai rien publié sans lui en avoir fait auparavant lecture, car je n'étais content que lorsque je le voyais content de ce que je venais d'écrire. Lui, ne me lisait que rarement ce qu'il écrivait car il s'attristait le plus souvent en regardant mon visage. J'aimais ce qu'il écrivait, mais je l'aimais aussi, lui, et la dureté avec laquelle il jugeait les hommes me touchait si douloureusement, que j'aurais préféré que ce fut un autre qui eût dit ce qu'il disait.

Sa manière d'écrire ne pouvait s'accorder avec la vie que j'avais menée avant qu'il ne devint mon ami.

Notre amitié naquit en hiver 1869 à Vienne où nous faisions nos études universitaires.

Ioan Slavici (1848—1925), l'un des plus importants prosateurs roumains (nouvelles, le roman *Mara*). Transylvanian d'origine. Son amitié avec Eminescu date du temps de leurs études universitaires à Vienne (1869). Membre de «Junimea» et, pendant un certain temps, rédacteur au journal «*Timpul*».

Bien qu'il fût encore jeune, ayant à peine accompli ses vingt ans, il avait mené jusqu'alors une vie agitée, d'enfant perdu, avait pérégriné à Sibiu, Blaj et Beiuş, s'était engagé comme souffleur dans des troupes de théâtre ambulantes, en proie à toutes sortes de privations, avait connu dans tous ses détails les vilains aspects de la vie humaine, et avait donc prématurément mûri. Il n'avait pas fait des études secondaires régulières, ce qui ne l'avait pourtant pas empêché de beaucoup lire; il s'était non seulement acquis une réputation littéraire mais, quoique très savant jugeait de tout par lui-même. Il connaissait la littérature de tous les peuples, l'histoire universelle et surtout l'histoire roumaine, la philosophie de tous les temps, les langues classiques et le roumain. (. . .)

Voici les circonstances où je fis la connaissance d'Eminescu. Après avoir vécu près de deux ans à la campagne, je me trouvais le plus heureux des hommes dans cette grande ville où je voyais tant de belles choses et où je ne me sentais absolument pas étranger, car en dépit de mon mauvais allemand qui m'interdisait toute causerie, j'étais reçu partout avec beaucoup d'affabilité.

Eminescu était inscrit à la Faculté de Philosophie, mais il venait aussi, régulièrement, au cours d'économie nationale de Lorenz Stein, très intéressant, et à celui de droit romain de Hering, — un jeune homme brun, au visage lisse et bien rasé, aux petits yeux rêveurs, portant un long *clăbăt* (bonnet) du Banat sur ses boucles noires, et un sourire quelque peu ironique flottant sur les lèvres, un Albanais, me disais-je, ou peut-être même un Persan.

Pendant les pauses il se promenait dans les couloirs avec d'autres jeunes gens qui m'étaient alors inconnus: Toader Nica, Ioan Bechnitz, Ioniţă Bumbac ou quelqu'autre Bucovinien.

J'étais à Vienne depuis près de deux mois, mais le seul Roumain que j'y connaissais était Ioan Hosanu, qui étudiait la médecine. Il passait parfois pour m'emmener dîner. C'est grâce à lui que je fis la connaissance d'Eminescu et de Ioniţă Bumbac, qui écrivait, lui aussi, des vers, et nous dînâmes ensemble.

Je me rappelle encore la joie que je ressentis en apprenant que mon Albanais n'était pas un Persan mais un Roumain des nôtres et, pendant le repas nous engageâmes, moi surtout, une vive dispute avec Eminescu, si bien que je serais resté là jusqu'au soir si je n'avais pas été obligé de me présenter avant deux heures à la caserne.

Là, nous nous trouvions rassemblés dans la même salle trente-cinq volontaires, des étudiants de plusieurs écoles, provenant de différents pays et peuples, de gais lurons pour la plupart, qui vivaient leur vie comme un perpétuel tourbillon. Parce que je m'étais acquis une réputation de personne ordonnée et aimant la propreté, le capitaine me chargea de faire régner l'ordre et la propreté dans notre dortoir où l'on nous donnait aussi des leçons de théorie. C'est pourquoi je sentais l'inquiétude m'envahir à la pensée que mes camarades allaient rentrer et qu'une inspection pouvait avoir lieu à tout instant. Ayant été mis au courant de mes appréhensions, Eminescu

ne cessait de regarder sa montre et de me presser de partir, puis m'accompagna jusqu'à la caserne pour que nous puissions continuer notre dispute en chemin.

Il me semble encore le voir qui me jetait de temps en temps de regards effrayés et impatients.

D'une gaîté d'enfant, il riait souvent de tout son cœur, et tous les yeux se tournaient alors vers lui. Un instant après, il fronçait les sourcils, faisait la grimace et détournait la tête d'un air méprisant. La plus petite contradiction l'irritait; la musique l'énervait le plus souvent; un sifflement aigu le faisait frisonner, tout grincement l'exaspérait.

Il me disait souvent:

— Tais-toi, ne grince plus !

Il avait vécu en Moldavie et en Bucovine, séjourné à Sibiu, à Blaj et à Bucarest, et pendant ses longues pérégrinations, toujours parmi des gens de notre peuple, il avait lu les œuvres des chroniqueurs et beaucoup de livres d'église, il connaissait toutes les phases de notre littérature, et de toute ma longue existence je n'ai jamais rencontré de personne à ce point obsédé comme il l'était par l'idée de l'unité nationale et par le désir de se consacrer entièrement à l'élévation du peuple roumain. Admirant le passé des Roumains et de leurs hauts faits d'arme, il avait le présent, qu'il trouvait déplorable, en horreur, n'aimaient que nos anciens et espérait avec enthousiasme en un avenir lumineux. Et pourtant il n'y avait aucun sentimentalisme dans sa pensée. La faiblesse lui était inconnue. Tout partait, chez lui, d'une profonde conviction, et tout ce que nous autres faisions par amour était chez lui déterminé par une volonté inébranlable, ses haines déclarées étant engendrées par le mépris. Je ne l'ai jamais vu pleurer et je ne pense pas qu'il ait été capable de pleurer, il n'a jamais parlé avec émotion que de sa mère.

Moi, je n'avais passé que mon enfance au milieu des Roumains dans ma Şiria natale, ayant vécu par la suite pendant mes années d'école parmi des Hongrois dans la société desquels je m'étais toujours trouvé à mon aise, et même, à la fin, mieux que dans celle des Roumains, dont je m'étais quelque peu détaché. Je ne connaissais pas non plus le passé du peuple roumain et sa littérature, et je ne parlais que le roumain appris dans mon enfance. Ayant traversé le monde en oiseau rieur, je n'avais que des souvenirs agréables, et je parlais avec émotion de toutes choses, même du capitaine qui m'avait transféré à la caserne « François-Joseph » ou du caporal qui, à la popote, me permettait de choisir le morceau de viande qui me convenait. Je ne pouvais donc pas comprendre et surtout admettre la différence qu'il établissait entre les Roumains et les autres gens. Dans mon esprit, les hommes étaient tous bons et dignes d'être aimés et, si lui tenait absolument à me convaincre que j'en jugeais mal, à mon tour, je tenais à le convaincre que le peu de personnes qui étaient méchantes, ne l'étaient que par suite des circonstances.

Cela, il l'admettait aussi. Son idée fondamentale était que l'homme est bon par nature, que les hommes avaient été une fois dans le passé tous

bons, mais que maintenant, de nos jours, la plupart étaient devenus méchants et que cette méchanceté s'était étendue et continuerait à s'étendre aussi longtemps que quelqu'un, armé d'un fouet à lanières de feu, ne sèmerait l'épouvante parmi eux.

Il nous fut impossible de nous entendre, et tandis que je faisais mes exercices dans la large cour, lui faisait les cent pas devant la caserne.

Voilà comment je me le rappelle, à cette époque, et aujourd'hui, après quarante ans d'écoulés, l'émotion m'envahit lorsque j'entends, le soir, sonner le clairon de la retraite, car je me vois dans l'esprit retourner avec lui à la caserne. Je représentai sans doute pour lui, alors, un objet d'étude intéressant, mais lui était pour moi une source inépuisable de science, de compréhension et de bons conseils.

Cependant, en dépit de ces grandes et multiples différences, il y avait certaines choses qui nous liaient pour la vie.

Bien qu'il fût, lui, nationaliste, dans le sens le plus fort de la parole, et enclin à l'intolérance, et moi plus ou moins cosmopolite, nous connaissions tous deux, et moi peut-être même plus que lui la vie du peuple roumain dans tous ses détails pleins de charme, et nous l'aimions également tous deux. Je disais bien, moi, que je ne faisais pas de différence entre les Roumains et les autres gens, mais je savais que parmi les peuples que je connaissais de par ma propre intuition, il n'y en avait pas un seul qui puisse se comparer aux Roumains en ce qui concernait la vie spirituelle et les habiletés de toute sorte (...)

C'est de cette conviction qui était la nôtre de la supériorité du peuple roumain que découlait notre foi inébranlable dans l'avenir de la nation roumaine et l'aspiration de prendre part à l'activité déployée en sa faveur.

Une autre chose qui nous rattachait était le culte du passé, le même chez tous les deux, bien que sa pensée à lui, s'envolât toujours vers Mircea ou vers l'Empaleur, vers Alexandre le Bon et Étienne le Grand, vers Michel le Brave et Mathieu Basarab, et que moi, qui ne les connaissais pas, parlais de Corvin, de Zápolyai ou de Báthory, de Bethlen, de Rákoczi ou de Tökölyi, mais nous nous rencontrions dans le passé récent, lorsqu'il s'agissait de Horia et d'Avram Iancu que je connaissais si bien du temps de mon enfance.

Nous étions d'esprit conservateur tous deux, et tous deux attachés à la dynastie, lui par conviction et moi par tradition familiale.

J'avais grandi à l'ombre de l'église, et lui, à peine âgé de vingt ans, connaissait non seulement les enseignements des Évangiles, mais aussi ceux de Platon, de Confucius, de Zoroastre et de Bouddha, et plaçait le sentiment religieux, quel qu'il fût, au-dessus de tout autre chose. Si j'avais connu moi aussi le monde où il avait si durement vécu, nous n'aurions pas eu de quoi causer. Mais ce n'est que plus tard, et seulement peu à peu, que j'en arrivai à me convaincre que c'était lui qui avait raison lorsqu'il me disait qu'il y avait beaucoup de méchanceté dans le monde et qu'elle ne cessait de s'étendre. Tous les efforts qu'il faisait pour me convaincre qu'il est vain de se fonder sur les bons sentiments des gens et qu'il n'y a que les sots qui sont bons,

comme il ne cessait de le répéter, étaient inutiles: il fallut que je me heurte à mon tour, comme il s'était heurté lui aussi à tout cela, que je ressente les chagrins et les douleurs qu'il avait ressentis avant de pouvoir le comprendre. Il me disait aussi que je n'avais pas assez de culture pour pouvoir suivre sa pensée et essayait d'éclairer mon esprit.

Il travaillait à l'époque à une traduction de l'œuvre de Kant sur la raison pure, était féru de Spinoza qu'il venait de découvrir et lisait Fichte.

— Toi, me dit-il un jour, ne perds pas ton temps avec ceux-là. Commence par Schopenhauer, passe ensuite à Confucius et à Bouddha, puis lis quelques *Dialogues* de Platon et tu en sauras assez.

— Mais, lui répondais-je en homme de bon sens, je dois me préparer pour mon premier examen d'État. Tu sais très bien que je n'ai rien appris cette année et que je fais maintenant mon service militaire: comment vais-je pouvoir passer l'examen si je perds mon temps à lire des œuvres qui ne me sont d'aucune utilité.

— Fais ce que je te dis, insistait-il, tu prépareras bien plus facilement et bien mieux ton examen si tu m'écoutes.

Comme je ne savais suffisamment ni l'allemand ni le français, nous lûmes ensemble d'abord *La Quadruple Racine du principe de raison suffisante*, puis, en français les *Dialogues* de Platon et dans « L'*Orient pittoresque* » des articles sur le bouddhisme et le confucianisme. Ce n'est qu'ensuite que je lus les autres écrits de Schopenhauer et j'en causais avec Eminescu qui n'acceptait pas alors et qui n'acceptât jamais les points de vue du grand philosophe allemand, sinon en ce qui concernait les principes généraux: que le monde véritable n'est pas tel que nous le voyons, que l'esprit est une essence inépendante du corps et que le fondement de la morale est le sentiment de compassion, vérités anciennes et toujours nouvelles.

Ainsi s'écoula l'hiver, puis le printemps. Il n'y avait pas de jour sans que nous nous retrouvions et nous passions ensemble toutes nos heures de loisir. Sur ses insistances je me mis à lire en roumain, je m'habituais peu à peu à la langue littéraire et j'écrivis, dans ce qu'il appelait ma « langue de Şiria », d'abord une petite comédie, *Fata de birău* (« La Fille du maire »), puis l'histoire *Zîna Zorilor* (« La Fée de l'aurore ») et enfin l'étude: *Noi şi maghiarii* (« Nous et les Hongrois »). Comme je n'étais pas capable d'écrire correctement, il recopiait mes manuscrits en y apportant quelques discrètes corrections et les envoyait aux « *Convorbiri literare* » où il avait des relations. Et c'est toujours sur ses instances que nous assistions tous les deux régulièrement au cours d'anatomie de Hirtl et à celui de physiologie de Brucke.

À la fin du mois de mai, je demandai qu'on me fixât une date pour mon examen d'Etat, puis je partis avec mon régiment au camp de Briick, e.d.L, pour y prendre part aux manœuvres.

Eminescu rentra aussi chez lui et ce n'est qu'au début de la nouvelle année scolaire que nous nous revîmes, mais dans des conditions tout à fait différentes.

Dans le camp, la *Tagwache* sonnait à l'aube et les exercices se poursuivaient jusqu'à midi. J'avais donc mon après-midi de libre pour me pré-

parer en vue de l'examen d'autant plus que lorsque les manœuvres étaient trop fatigantes on nous accordait un jour de repos et que je mettais à profit aussi les dimanches et les jours de fêtes. Eminescu avait raison: deux semaines environ après que je fus rentré des manœuvres, je me présentai à l'examen que je passais brillamment si bien que j'eus encore le temps de me préparer également pour l'examen d'officier que je passais en septembre. J'étais très heureux, mais le jour ou je quittai l'uniforme et la caserne je me retrouvai sans vêtements convenables, sans demeure et sans argent pour me nourrir. Je rentrai donc chez moi où ma mère, qui était d'avis que j'avais assez étudié, s'employait à me faire avoir une étude de notaire.

Peu après, cependant, je revins à Vienne. Tandis qu'Eminescu s'efforçait de décrocher une bourse, mes autres amis de Vienne me dénichèrent un travail dans un institut privé, où, pour 40 florins par mois, je devais enseigner l'allemand à de jeunes Hongrois. Puis, je reçus 50 autres florins pour l'enseigner aussi à trois jeunes Roumains, les frères Feraru de Craiova. Je leurs donnais des leçons et les emmenais promener le dimanche et les jours de fête en ville ou dans les environs.

Nous nous voyions donc beaucoup moins, Eminescu et moi, mais nous continuions cependant à travailler ensemble et il nous arriva souvent de passer de concert des journées entières, lorsque nous promenions les jeunes gens dans les environs de Vienne. (. . .)

Eminescu était d'une vigueur physique extraordinaire, vrai fils de son père, homme vigoureux et d'un naturel enchanteur, et il eût put jouir d'une vieillesse alerte, s'il avait eu quelque soin de sa personne et si on lui avait appris depuis l'enfance à dominer ses penchants aux excès.

Il était cependant totalement dépourvu de ce que l'on nomme habituellement égoïsme; il ne vivait pas par lui et pour lui mais par le monde dans lequel il était né et pour ce monde. Les besoins, les souffrances et les douleurs, de même que les satisfactions individuelles lui étaient indifférentes. Ce qui le touchait, c'étaient les besoins, les souffrances, les douleurs et toujours les rares joies des autres, et c'est pourquoi il disait qu'il y avait beaucoup de douleurs et peu de plaisirs, en ce monde qui se reflétait dans son âme.

Ceux qui voient dans ses écrits une manifestation de son être individuel ne l'ont pas compris et ne sont même pas capables de le faire.

Il ne s'est jamais plaint des malheurs de sa propre existence et n'a jamais exprimé ouvertement la joie qu'engendraient ses propres satisfactions. Mal nourri, mal vêtu, sans logis décent, souffrant du froid, il était invariablement serein et gai, en homme que touchent seulement les petites misères des autres. C'est donc uniquement des autres qu'il prenait soin, de ceux qui selon lui ne pouvaient pas trouver en eux-mêmes la satisfaction que lui-même ressentait en se plongeant dans la contemplation du monde qui l'entourait. « Le grand malheur de l'existence était — disait-il — d'être limité, de ne pas voir de ses propres yeux, d'en savoir trop peu, de mal comprendre, de mal juger, d'avancer en tâtonnant à travers un monde qui vous semble désert et d'être obligé de chercher en dehors de soi-même des compensations pour la dure obligation d'exister. » Lui n'avait pas besoin

d'une fortune, ou d'une position sociale et d'une bonne réputation dans la société, car il se sentait heureux aussi sans cela, et c'est de ce sentiment de bonheur individuel que naissait sa compassion pour les humbles et son mépris sans bornes à l'égard de ceux qui passent leur vie en bagatelles ou ne font qu'accroître les souffrances humaines. Dans tout ce qu'il a écrit, on ne retrouve pas un seul accent de haine, et nous qui connaissions tous les détails de son existence, étions parfois stupéfaits de sa compréhension à l'égard de ceux qui sont dignes d'être haïs. Son mépris s'exprimait pourtant parfois ouvertement, sans crainte, et souvent sans pitié, et c'est cela surtout qui éloignaient de lui beaucoup de personnes.

S'il ne fut pas égoïste dans le sens habituel de la parole, il fut encore moins vaniteux ou dominé par une quelconque ambition: son trait de caractère dominant était l'amour-propre et il ne mettait rien au-dessus du sentiment de dignité.

— Ce qui peut être pardonné à d'autres, disait-il, moi je ne puis me le permettre.

Eminescu n'était pas capable de mentir, de passer sur la mauvaise foi des autres, de se taire lorsqu'il était de son devoir de parler, de louer ou même de flatter quelqu'un, et il considérait que la meilleure preuve d'amour et d'estime était de dire à une personne la vérité sans fard. Il était capable de s'humilier, d'insister, de mendier pour un nécessiteux: mais jamais pour lui-même. Sa parole donnée était sacrée, de même que les engagements qu'il prenait. Il n'acceptait jamais d'accomplir des tâches pour lesquelles il ne se considérait pas suffisamment préparé, ou qu'il ne se sentait pas capable d'accomplir avec plaisir.

En dépit de ses parti-pris et de ses accès de songerie, il n'oubliait jamais son devoir, se trouvait toujours à sa place et courait après ses créditeurs, mais ne travaillait jamais contre ses propres convictions.

Dans la société où il lui fut donné de passer sa vie, un tel homme ne pouvait faire carrière ou se créer une position.

— Lorsque les gens ont besoin de vous, disait-il souvent, ils courent pour vous trouver, mais ils sont très contents lorsqu'il peuvent de nouveau échapper à votre regard perçant et à vos propos mordants.

S'il lui eût été donné de vivre davantage, il eût sans doute fini par s'imposer au public. Ce qu'il a fait au cours de sa vie si courte et agitée n'est pas beaucoup et peu de personnages ont compris la perte que nous avons subi lorsque sa vie spirituelle s'est éteinte.

Dominé par une soif de connaissance infatigable, il ne cessait d'étudier et il n'était pas une branche des sciences humaines qu'il ne tint à approfondir. Il se sentait toujours inaccompli, il ne cessait de se former spirituellement, et la maladie l'abattit en pleine formation.

Nous savons aujourd'hui que les maladies comme celle qui a assombri son esprit sont des maladies du corps et le plus souvent guérissables. Il s'en rendait compte lui aussi et, il y a de cela vingt-cinq ans, à la veille de mon départ pour Sibiu, nous parlions souvent avec l'ingénieur Simtion, qui

Les membres de la société littéraire « Junimea »

Veronica Micle

l'hébergeait, des mesures de précautions que notre ami commun devait prendre à l'avenir.

Après un séjour dans une maison de santé de Vienne ou il finit par se rétablir, grâce, surtout à une sévère abstinence, il passa quelques semaines avec notre ami Chibici-Rîvneanu à Florence, et en revint l'esprit clair et raisonnable. Il nous dit que c'était le manque de pondération qui l'avait fait tomber malade et il était persuadé qu'il n'avait qu'à renoncer aux excès, pour se conserver en bonne santé. Il ne lui vint jamais à l'idée que la misère, l'amertume ou les émotions trop vives pouvaient troubler l'esprit d'un homme sain de corps.

Mes amis de Sibiu, qui le connaissaient depuis leurs études à Vienne et l'aimaient beaucoup, pas seulement comme écrivain, mais comme une personne très sympathique, insistaient pour que je le fasse venir chez moi car il n'aurait guère pu trouver une vie plus régulière ailleurs que dans leur compagnie. Cette pensée l'attirait; mais il n'eut jamais une volonté très ferme et, d'autant plus maintenant, il se laissait flotter au gré du hasard.

— *Es ist nicht der Mühe wert!* me dit-il une fois. Ça n'en vaut pas la peine, je ne pourrais plus jamais devenir un homme! Et ils sont trop nombreux ceux que j'ai blessé en leur disant leurs quatre vérités, si bien qu'après ce qui s'est passé il ne me reste plus qu'à me tenir humblement dans un coin. Si avant, lorsqu'ils voulaient se défendre, ils disaient que j'étais méchant et que j'exagérais, maintenant il leur sera d'autant plus facile de me présenter pour un écervelé.

Incapable comme il l'était de prendre une décision, il demeura sur place à Bucarest, et peu à peu oublia toute pondération.

Me rendant aujourd'hui compte de ce que j'étais, moi, il y a quarante ans, lorsque je le rencontrai à Vienne, de ce que j'étais devenu par la suite, il y a vingt-cinq ans, lorsque nous nous sommes séparés et de ce que je suis aujourd'hui après un travail spirituel incessant, je me sens envahir par une peine terrible en songeant à ce qu'il eut pu devenir lui aussi, aujourd'hui, lui qui voyait tout avec des yeux si pénétrants, qui ne vivait que par l'esprit, ne cessait de penser, d'étudier, de s'élever par lui-même.

C'est cet homme qui eût atteint la perfection que nous avons perdu en lui et je suis persuadé que c'est notre faute si nous l'avons perdu.

Nature disposée à l'excès dès sa naissance, il avait plus que d'autres besoin d'apprendre à se dominer, car on ne saurait demander, c'est tout à fait impossible, que d'autres prennent soin de vous, alors que vous-même ne désirez pas vous maîtriser. Mais il était incapable de tendre sa volonté poussé par le seul sentiment du devoir ou par amour de sa propre personne, il lui aurait fallu pour pouvoir le faire le stimulant d'un autre amour, pour lequel vivre et conserver toutes ses forces. Mais il était dès 1869, lorsque je le rencontrai à Vienne, dégoûté de la vie et « fatigué » comme il le disait souvent, de soi-même. Il voyait à chaque instant ou se rappelait tant de

choses qui le révoltaient ou le peinaient profondément qu'il trouvait un indicible soulagement à sombrer dans le sommeil ou à se plonger dans ses pensées pour se détacher de tout ce qui se passait autour de lui. Il eut parfois désiré s'accorder avec le monde dont il se disait condamné à faire partie, mais sa nature s'y opposait et c'est pourquoi il se jugeait insupportable à soi-même, un fardeau pour ses amis et une calamité pour tous.

— La vie que je puis encore avoir ne mérite pas d'être vécue ! c'était là la conviction qui l'accablait le plus, et elle transparaît d'une manière ou d'une autre aussi dans ses écrits. C'est ce qui permettaient à bien des gens de le présenter comme un pessimiste qui voyait tout en noir et exagérait les défauts, en général, bénins, des hommes.

Mais ce n'est là en fait qu'un mensonge conventionnel, inventé par ceux qui se sentent attirés par ses écrits. Car pessimiste, dans le sens complet de la parole, cet homme ne pouvait l'être, lui qui était saisi de piété à l'égard des « anciens » toujours sages et bons, ou qui s'animait en parlant du peuple dépouillé et spolié par les étrangers et leurs acolytes, qui luttait à chaque instant pour le triomphe du bien dont il ne doutait jamais. C'était cette phase passagère de la vie du peuple roumain dans laquelle il lui avait été donné de vivre qui lui semblait laide par-dessus tout et haïssable.

Tout lui semblait artifice et mensonge, hypocrisie et vilenie, son être se révoltait lorsqu'il voyait, autour de lui, la course furieuse aux richesses et aux positions, où l'insolence évinçait la valeur, où les faibles profitaient des faiblesses des forts, où les forts abusaient des besoins des faibles, où tout péché était excusé, et la vertu jugée folie.

C'est ainsi qu'il voyait le monde où il vivait : alors, quelle raison aurait-il eu de tendre ses forces afin de le conserver?

Il n'y a pas lieu, pour moi, d'analyser, dans ces pages, si le monde était en vérité tel qu'il le voyait et si aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, il est meilleur ou plus mauvais. Je tiens seulement à ce que toutes les personnes de bonne foi sachent qu'il s'est montré fort modéré dans ses écrits et qu'il n'a soulevé qu'un petit coin du voile, très fin, d'ailleurs, qui recouvrait la laideur de la société où il vivait.

D'autres ont dit pire que lui, et plus fréquemment, sans que personne ne s'en émeuve. Mais ceux qu'Eminescu prenait pour cible savaient que ce qu'il disait lui survivrait, et que leurs fils et leurs petits-fils, le lisant, allaient les juger et ressentir le même mépris qui a assombri son existence. C'est pourquoi il a été présenté comme une sorte d'ennemi des hommes qu'il aimait tant.

Nous savons tous combien de personnes souffrent et ont souffert toutes sortes de dures persécutions parce qu'elles ont fait leur devoir, faisant connaître les vilenies des autres.

C'est pareillement qu'Eminescu a été présenté par ceux que les vérités qu'il révélait avaient blessés comme étant un pessimiste au cœur noir, un fou qui, au lieu de profiter de la bienveillance des personnes haut placées qui le soutenaient, frappait aveuglément à droite et à gauche et se rendait insupportable à tous.

Non, Eminescu ne fut pas ceci, ni comme homme, ni comme écrivain. Son mépris à l'égard de certains n'était que la manifestation de son amour pour tous.

S'il est donc vrai que nous nous souvenons de lui avec piété, et que nous voulons lui élever un monument, ce n'est pas pour lui que nous l'élevons, mais bien pour nous-mêmes et pour ceux qui nous succèderont, pour que nous nous en souvenions au cours de tout combat destiné à faire triompher le bien pour lequel il a versé son sang, et que nous continuions, unis, ce combat vers lequel il a voulu nous guider.

(Du volume *Amintiri* — « Souvenirs », 1924)

En français par TEODOR SAULEA

George Panu
EMINESCU ET VERONICA MICLE

Au moment où j'écris ces lignes il est beaucoup question dans la presse, dans celle de Iaşi surtout, de l'amour d'Eminescu et de Veronica Micle, et aussi des conséquences que cet amour semble avoir eu pour Eminescu.

La question trouve tout naturellement sa place dans ces mémoires, car non seulement Eminescu fut un membre de la *Junimea*, mais Veronica Micle aussi publia des poèmes dans nos « *Convorbiri literare* » et fut un poétesse des plus tendres qui a illustré dans ses œuvres des sentiments féminins des plus délicats.

Si je n'ai pas parlé jusqu'à présent de Veronica Micle, c'est parce que ses poésies paraissent beaucoup plus tard dans les « *Convorbiri* » [1]. Veronica Micle devait être une enfant en 1860.

Je dois en premier lieu éclaircir une question qui revient souvent sous la plume de l'auteur de « *Gazeta Moldovei* » qui traite de l'amour d'Eminescu et de Veronica Micle: celle de l'ingérence de la *Junimea* et de M. Maiorescu plus particulièrement dans cette histoire d'amour qu'ils voulaient à tout prix empêcher.

Il pourrait sembler étrange qu'une société littéraire sa mêlât aux sentiments intimes de l'un de ses membres, c'est pourquoi celui qui ne connaîtrait pas comme moi la *Junimea*, pourrait ne pas croire les affirmations de M.V. Scînteie (c'est ainsi que signe l'auteur de « *Gazeta Moldovei* »).

* Elle débute dans le numéro du 1er décembre 1875, où elle publie trois poésies. (N. A.)

George Panu (1848—1910), mémorialiste, journaliste, critique littéraire, membre de « Junimea », auteur du volume *Amintiri de la « Junimea » din Iaşi* (« Souvenirs de 'Junimea' de Iaşi », vol. I — 1908, vol. II — 1910).

Ceci est pourtant, en principe, parfaitement vrai. *Junimea* se mêlait de toutes les affaires privées d'une certaine importance de ses membres, de tout ce qui concernait l'honneur ou la détermination d'un fait important de leur vie.

Ainsi, feu Mihail Cornea [1] fut non pas exclu, mais éloigné de manière polie de *Junimea* pour une affaire de nature tout simplement chevaleresque. Ayant été gravement insulté par un officier pour une question tout à fait personnelle, Mihail Cornea ne provoqua pas cet officier en duel; cette abstention produisit une grande émotion et un grand scandale à *Junimea.* Ses membres marquants se constituèrent sur-le-champ en un tribunal d'honneur et décidèrent à l'unanimité qu'il fallait éloigner Cornea.

Vous voyez donc que *Junimea* n'était pas seulement littéraire, elle était aussi chevaleresque.

À l'époque où j'en faisais moi aussi partie, un de ses membres — je puis le nommer, puisqu'il est mort — Ştefan Vîrgolici [2], était en relations amoureuses avec une jeune veuve. Un enfant naquit de cette liaison; Vîrgolici crut de son devoir de légitimer sa position et celle de cette dame en l'épousant.

Je ne sais si Vîrgolici a consulté les chefs de la *Junimea* ou si ceux-ci se sont directement mêlés de cette affaire après avoir appris par hasard quelles étaient les intentions de Vîrgolici; mais ce que je sais pertinemment, c'est que *Junimea* s'est immédiatement occupé de cet éventuel mariage. Moi, qui étais jeune et ne présentais pas d'importance dans le cadre de *Junimea,* j'étais tenu à l'écart de ces affaires, comme l'étaient d'autres encore, mais deux ou trois réunions avant qu'on ne commençat à lire les textes qu'on apportait, je saisissais au vol, sans qu'il y eût de ma faute, des bribes de phrases échangées entre messieurs Maiorescu, Negruzzi et Pogor, une conversation au cours de laquelle le visage aigre et sévère de M. Maiorescu trahissait un désaccord formel.

Je connaissais la famille de la jeune veuve, et j'avais, par conséquent, eu l'occasion de constater la joie et le bonheur que Vîrgolici y avait déterminés; ils étaient tous gais, tous considéraient le mariage comme définitivement conclu. Si bien que lorsque je commençais à soupçonner ce qui se tramait à *Junimea* contre cette jeune veuve, je crus de mon devoir de l'en avertir. Elle commença par ne pas prendre la chose au sérieux, car elle avait une grande confiance dans l'amour de Vîrgolici, mais ensuite, elle constata un certain changement survenu dans son humeur et surtout les signes d'une grave préoccupation.

Elle me fit venir et me confia ses craintes, reconnaissant que mes soupçons étaient fondés et accusant *Junimea* et surtout M. Maiorescu de vouloir son malheur.

Cela n'était que trop vrai. Les chefs de *Junimea,* je ne sais pour quelle raison, conseillèrent instamment à Vîrgolici de ne pas contracter ce mariage,

---

[1] 1844—1901

[2] Ancien professeur à l'Université de Iaşi (1843—1897)

et celui-ci, en dépit de l'amour qu'il ressentait pour la jeune veuve, se soumit à leurs injonctions, si bien que leurs rapports furent définitivement rompus. La mort de l'enfant né de ces relations n'y contribua certainement pas peu.

Donc, *Junimea* se mêlait de ce genre d'affaires délicates, toutes les fois qu'il s'agissait d'un membre influent, et il était rare qu'elle ne réussisse pas à imposer sa volonté.

Junimea s'est-elle ou non mêlée de l'amour d'Eminescu et de Veronica Micle? Cette société a-t-elle ou non poursuivi la pauvre Veronica Micle de son antipathie? Je ne sais ; à l'époque, je ne fréquentais déjà plus *Junimea* et ne suis pas en mesure de me prononcer à ce sujet. Cependant, certaines affirmations de M. Scînteie de « *Gazeta Moldovei* » s'accordent avec la manière de penser et d'agir des membres marquants de *Junimea* dans de telles questions. Ainsi, j'ose considérer comme véridique l'affirmation de M. Scînteie selon lequel M. Titu Maiorescu s'était opposé à la liaison d'Eminescu et de Veronica Micle et, par conséquent, opposé au mariage qu'ils projetaient. La raison qu'en donne M. Scînteie est digne de M. Maiorescu, puisqu'il dit que M. Maiorescu y était opposé sous prétexte que si Eminescu et Veronica Micle voyaient leur rêve se réaliser, « les deux talents littéraires n'auraient plus fait entendre leurs plaintes dans de beaux vers ».

Mais je reviens à la question proprement dite.

Les amours d'un grand poète, surtout avec une femme du monde des lettres, font toujours beaucoup de bruit et donnent naissance à d'innombrables réflexions et commentaires; car l'un et l'autre étant des personnes en vue, leurs moindres démarches sont connues, défigurées, colportées, soumises à la critique et parfois à la méchanceté.

Ainsi, qui ne se rappelle combien de volumes ont été écrits sur l'amour d'Alfred de Musset et de George Sand, du doux poète de la France et de la romancière de grande renommée qu'était madame Sand. Leur fugue surtout (une fuite et non pas un départ), en Italie, et le séjour de ce brillant couple à Venise ont donné lieu à toutes sortes d'appréciations et de jugements.

À cette occasion aussi, le poète, c'est-à-dire Alfred de Musset, a été plaint et l'on s'est longuement apitoyé sur son sort, tandis que la pauvre George Sand était critiquée et accusée. Car Alfred de Musset était rentré de cette escapade tout triste, abattu et moralement ébranlé. Ce qui s'était passé entre lui et George Sand nul ne saurait le dire avec précision, mais tout le monde a pensé que c'était la romancière qui avait été la cause de cet ébranlement moral que le monde constatait chez Alfred de Musset.

Le monde est toujours du parti des hommes, et surtout des poètes, et il est d'instinct contre les femmes qui l'accaparent, d'autant plus quand il s'agit d'un doux poète qui chante l'amour et le communique aux lecteurs. La foule des lecteurs est égoïste, elle veut avoir le poète tout à elle, elle ne le cède à personne d'autre. Aussi longtemps qu'il chante l'amour et n'a que des liaisons passagères, le public est content, car le poète lui appartient uniquement, et ses petites infidélités peuvent être négligées. Mais dès qu'une

grande passion s'empare du poète, une passion qui porte atteinte à son activité, le public part en campagne, fouille, se renseigne et se montre impitoyable pour celle qui lui ravit l'amour du poète, pour celle qui lui prend son amour, l'arrachant en quelque sorte au sien.

C'est là, habituellement, la psychologie de l'amour des poètes.

Et c'est ainsi qu'il faut aussi expliquer la cabale contre Veronica Micle et son amour pour Eminescu.

Comment cette histoire est-elle née? Un journaliste français de la revue « *Le Penseur* », qui probablement utilise des sources allemandes et roumaines, s'est laissé attendrir par la fin tragique d'Eminescu et entraîner sur la pente des incriminations, allant jusqu'à affirmer que la folie du poète était due aux bouleversements moraux ressentis lorsqu'il s'était vu trahir par Veronica Micle.

L'idée est romantique et pourrait admirablement cadrer avec la tragédie de la vie d'Eminescu s'il ne s'agissait pas d'une femme connue et si, par conséquent, la trahison ne s'incarnait pas dans un être réel.

En effet, rien de plus touchant, de plus poétique et de plus romantique que de dramatiser la fin d'un malheureux poète en attribuant sa folie et sa mort à son excès de sentiments, à sa nature passionnée. Le tableau serait beau si, je le répète, une femme, la poétesse Veronica Micle, n'était injustement diffamée.

Il y a encore une raison pour laquelle beaucoup de gens se sont efforcés de trouver quelque chose de spécial à la folie d'Eminescu. Pour le gros du public, une intelligence aussi belle que celle d'Eminescu ne pouvait sombrer dans les ténèbres sinon poussée par une cause extraordinaire. Et, en vérité, si cela ne se voyait malheureusement pas tous les jours, il serait incompréhensible qu'un homme de grande intelligence et de larges conceptions, s'éteignît peu à peu, tombât au rang des êtres inconscients.

Mais, je le répète, c'est une chose qui a pu être vue maintes fois. Bolintineanu est mort, me semble-t-il, dans un asile de fous, ou à peu près. Et qui aurait pu croire en lisant les admirables nouvelles de Maupassant, que cet illustre prosateur, une des gloires de la littérature française, allait mourir fou?

Mais le public ne cherche pas à scruter les causes qui sont véritablement obscures, il se contente de s'expliquer la déchéance fatale par un fait extérieur, par un événement du dehors susceptible de déterminer la catastrophe — et les apparences, dans la question qui me préoccupe — s'ajoutant à une grande dose d'imagination attendrie ont pu donner naissance à la légende signée par Venancourt.

En effet, la liaison d'Eminescu et de Veronica Micle est antérieure, pour autant que je sache, à l'apparition des premiers symptômes de sa terrible maladie. Et il est certain que Veronica Micle n'abandonna pas le poète, autant que cela lui fut possible, au cours de toute cette période.

Voici quelques détails personnels à ce sujet.

En 1888—1889, Eminescu fut amené à Bucarest. Par hasard, il loua une chambrette dans une grande maison meublée de la Calea Victoriei où se trouvaient la typographie et la rédaction du journal « *Lupta* » et où je logeais

également. Pour descendre dans la rue, Eminescu devait traverser le corridor sur lequel donnait la porte de mon appartement, ce qui fait que j'avais souvent l'occasion de l'apercevoir. Il n'était plus fou, c'est vrai, mais dans un état de prostration qui ne le quittait que rarement, très rarement. Je voulus savoir comment il passait ses journées. Il se tenait tout le temps enfermé dans sa chambre, ne trouvant de plaisir qu'à la lecture des chroniques de notre pays ou d'écrits concernant l'histoire des deux principautés; rien d'autre ne l'intéressait. Il évitait la société des hommes et même de ses amis.

Au début, Eminescu m'évitait. J'ai déjà dit dans ces mémoires qu'à *Junimea* nous ne nous étions jamais très bien entendu: je le considérais un esprit génial, mais dérangé, et lui ressentait je ne sais quelle antipathie pour ma manière de penser et de m'exprimer.

Et cependant, je n'en ai pas moins cherché, dans ces nouvelles conditions, à le cultiver, je me sentais envahi d'une immense compassion pour son malheur, et je me demandais si ce grand malheur qui lui était advenu était irresponsable, et en quelle mesure on pouvait y remédier. Je l'invitais chez moi à déjeuner, il refusait deux fois, mais venait la troisième. A ma table s'asseyaient toujours des collaborateurs de « *Lupta* » et d'autres personnes. Il s'asseyait d'un air gêné, timide, tenait les yeux baissés et ne parlait presque pas. Aux questions qu'on lui posait il répondait par un « oui » ou par un « non », et pourtant tout le monde lui témoignait estime et amitié.

Il avait renoncé à la boisson, et buvait fort peu. Pourtant, vers la fin du repas, après deux petits verres, il s'échauffait quelque peu, son visage s'animait, il répondait plus facilement aux questions.

Un soir, après dîner, je vis soudain Eminescu commencer à rire et à plaisanter, comme dans les bons vieux temps, il causait avec les personnes présentes, en persiflant certaines avec beaucoup d'esprit. Nous nous en réjouissions tous, et nous nous efforçâmes de le mettre le mieux à son aise; j'entrevis l'espoir d'une guérison totale.

Vaine espérance ! Au bout de cinq minutes il était retombé dans son mutisme, ayant l'air de ne plus connaître le monde qui l'entourait, indifférent à tout. Il demeura près d'un quart d'heure plongé dans sa prostration, puis se tournant vers moi me dit doucement, pour ne pas être entendu par les autres.

— Sais-tu, mon bon Panu, qu'il n'y a rien de plus intéressant en ce monde que l'histoire de notre peuple, de son passé qui n'est qu'une file ininterrompue de martyres? Je te le dis à toi, parce que l'histoire des Roumains t'a préoccupé.

Puis il se leva et quitta la pièce.

Il ne vint plus dîner chez moi. Je le rencontrais dans le corridor, je lui demandais pourquoi il ne venait plus me voir, il marmottait quelques mots. Un jour, il me dit:

— Il y a trop de monde chez toi, et ils sont trop bruyants.

C'était là son état mental lorsqu'un jour j'entendis une voix de femme qui se lamentait. J'ouvris la porte et je me trouvai devant Veronica Micle qui se tordait les mains, les portait à ses tempes et soupirait.

— Que vous arrive-t-il, madame Micle? lui demandai-je.

— Je sors de chez Eminescu, il n'y a plus rien à faire, il n'y a plus d'espoir pour lui, tous mes efforts pour le ramener à une vie normale ont échoué. Il me regarde longuement, ne dit rien, et parfois même semble sourire avec ironie.

Et la pauvre femme s'en alla, continuant à soupirer et à se tordre les mains.

Je ne suis pas au courant de ce qui s'était passé entre Eminescu et Veronica Micle, mais la scène que je viens de décrire et dont j'ai été le témoin, prouve certainement quelque chose: que la pauvre femme, qui l'a trahi ou non, cela je l'ignore, ne l'a pas quitté jusqu'à la fin de sa vie, ne cessant de lui témoigner le même amour.

(Du volume *Amintiri din « Junimea »* — « Souvenirs de « *Junimea* », Iaşi, Ier vol. — 1908, vol. II — 1910)

En français par RADU TOMA

Teodor Ştefanelli
SOUVENIRS D'EMINESCU

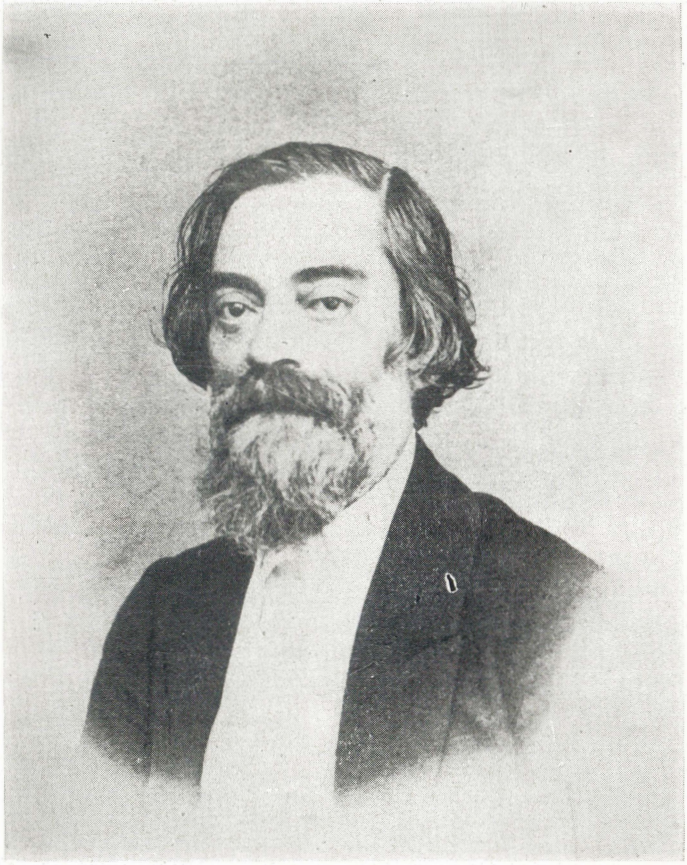
Eminescu, son aspect extérieur, ses vêtements, sa vie

À Vienne, Eminescu faisait habituellement bonne figure, et était en parfaite santé. Une rougeur agréable colorait la peau lisse de son visage et ses yeux noirs, pas très grands, mais très vifs, vous considéraient d'un regard doux, se fermant à moitié lorsqu'il riait. Et il riait souvent, avec une naïveté d'enfant, faisant rire aussi ceux qui l'entouraient, et lorsqu'il parlait en riant, sa voix avait un ton particulier, doux, languissant, qui vous allait droit au cœur. Ses cheveux noirs étaient rejetés en arrière, sans raie, faisant paraître son front plus large qu'il ne l'était vraiment, ce qui lui donnait un aspect serein, intelligent, à part. *Eine Denkerstirne* (un front de penseur) disaient ses camarades allemands. Il était de taille moyenne, un peu trop large d'épaules mais bien proportionné. Lorsqu'il vint à Vienne, sa moustache

Teodor Ştefanelli (1849—1920), écrivain et magistrat. Collègue d'Eminescu au lycée et ensuite à l'université, il est connu surtout grâce à son volume *Amintiri despre Eminescu* (« Souvenirs d' Eminescu », 1914).

Ioan Slavici

Une « victime » d'Eminescu : le dirigeant libéral C. A. Rosetti



était rasée, ce qui fit que nous le reconnûmes immédiatement, car il avait encore l'aspect du jeune garçon qui avait disparu de notre cercle, à Cernăuţi, mais à Vienne, il laissa pousser sa moustache, qu'il avait l'habitude de mordiller sans cesse.

Eminescu était peu soucieux de la mode mais ses habits étaient toujours propres et il les portait jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus mettables.

Avoir dans son armoire plusieurs costumes d'été et d'hiver, voilà qui était selon lui, un luxe inutile, c'est pourquoi il n'en avait jamais qu'un pour l'hiver, et un autre pour l'été. Lorsqu'il n'avait pas d'argent en été, il mettait ses habits d'hiver en gage et ne les retirait qu'en automne, très tard. Ils sont bien préservés là, me disait-il, parfaitement à l'abri des mites. Cependant, il se permettait le luxe d'une redingote. Celle-ci lui servait dans les grandes occasions, pour ses visites à des personnes importantes, et surtout pour le Dimanche de Pâques, lorsque nous allions tous chez le fonctionnaire de ministère dr Vasile Grigorovitch pour choquer des œufs rouges et nous empiffrer de la traditionnelle *pasca*. L'hiver, il portait un manteau de couleur sombre et un bonnet en astrakhan qu'il enfonçait par dessus ses oreilles si le froid était trop cinglant. Il abritait ses mains dans les manches de son manteau et les croisait sur sa poitrine. En été, il était toujours les mains dans ses poches. Je ne l'ai jamais vu muni d'une canne ou ganté, en revanche il était toujours armé d'un parapluie noir contre la pluie. La vie d'Eminescu était aussi simple que possible. Je n'ai jamais rencontré de personne plus modeste que lui. Lorsqu'il avait de l'argent, il mangeait bien, et quand il arrivait au fond de sa bourse il se contentait de fort peu sans nous laisser supposer que la cause de cette frugalité serait le manque d'argent. Nous ne disposions pas, nous autres, ses collègues, de plus d'argent que lui, mais nous avions soin, dès que nous recevions nos subsides, de payer d'avance l'abonnement pour le café au lait du matin qui nous était servi chez nous et pour le repas de midi que nous prenions au restaurant. Ainsi, nous étions assurés pour tout un mois et le repas du soir dépendait des circonstances. Si nous ne dépensions pas trop pour des billets d'opéra, de théâtre, de concert ou pour d'autres distractions, nous mangions bien le soir, sinon nous devions nous serrer la ceinture. Mais Eminescu n'était pas aussi pratique que nous, et n'avait pas soin de sa nourriture. Il laissait tout aller au gré du hasard et devenait ainsi le jouet des circonstances que son insouciance provoquait. Plongé dans ses réflexions et depuis lors déjà préoccupé par une pensée qui troublait son esprit, il oubliait souvent l'heure du repas, et c'étaient ses camarades qui devaient lui rappeler cette nécessité prosaïque. Il payait le café au lait du matin 3 florins par mois et n'assurait son repas de midi par abonnement que si nous autres, ayant appris que ses parents venaient de lui envoyer de l'argent, ne l'y obligions. Il nous était reconnaissant de cette tyrannie vers la fin du mois, nous disant que nous lui avions épargné un souci. En automne 1869 et pendant toute l'année 1870 il déjeuna habituellement au restaurant Moretti, de la Landstrasse, où déjeunaient la plupart des Bucoviniens. Lorsqu'il avait de l'argent il s'y rendait aussi le soir et y

rencontrait des camarades de Transylvanie. Eminescu était d'abord silencieux mais peu à peu, à l'insistance des autres, il prenait part à la discussion, car des divergences d'opinions surgissaient souvent entre lui et les Transylvains Aurel Mureşianu, Tancu et Moisil. Il causait ensuite avec Vasile Burlă, qui était plus âgé que les autres, tempérait les disputes animées des jeunes étudiants, et tous se dirigeaient avant dix heures du soir vers leurs logis respectifs, car les portes fermaient à dix heures et celui qui était en retard devait payer dix kreutzer au portier pour qu'il lui ouvre. Il va sans dire qu'il nous arrivait de rester ensemble aussi passé dix heures, allant de café en café et buvant du café noir, lisant des journaux et jouant au billard, mais nous ne le faisions que pendant la première moitié du mois, lorsque nous avions encore de l'argent.

Eminescu ne buvait pas beaucoup. Il pouvait passer toute une nuit devant un quart de vin ou un bock de bière, mais il prenait en revanche beaucoup de cafés noirs et il fumait beaucoup. La Café où il aimait aller était le café Troidl sur la Wolzeile. C'est là que se réunissaient dans l'après-midi beaucoup d'étudiants roumains; ils y causaient, demandaient conseil ou se communiquaient les nouvelles du pays. Eminescu y venait dans l'après-midi boire un café au lait ou un café noir, lire les journaux et écouter avec attention les discussions des jeunes et les nouvelles du pays. Lui-même ne prenait que rarement part aux discussions et se contentait d'écouter. Dans ce café, Eminescu jouissait d'un certain avantage parce que le garçon, Jean, lui donnait du café et même du tabac à crédit, jusqu'à concurrence d'une certaine somme. Cette somme, une fois atteinte, le crédit cessait jusqu'à ce que la dette fût acquittée. Puis, un nouveau crédit s'ouvrait. Mais l'acquittement tardait parfois beaucoup et Eminescu était très malheureux, il venait se plaindre à nous que sa dette chez Jean était devenue « flottante » et qu'il n'avait plus de crédit. Quand cela arrivait, il était abattu et nerveux et ne sortait plus l'après-midi de sa chambre.

Nous n'avons jamais pu apprendre combien d'argent exactement ses parents lui envoyaient, car il ne nous le disait pas. Notre camarade Samuil Isopescu qui partagea la chambre avec Eminescu en 1870—71 affirma que ce dernier recevait 3 napoléons par mois, et notre camarade Ioan Luţă disait qu'Eminescu recevait 100 pièces d'or par trimestre. D'autres soutenaient qu'il avait 18 à 20 pièces d'or par mois et c'est là la version la plus probable. S'il est vrai qu'Eminescu revevait 18 à 20 pièces d'or par mois, alors il était le plus riche de nous tous, car les mieux pourvus d'entre nous n'avaient jamais plus de 50 florins par mois et beaucoup se contentaient même de 30 florins par mois. Je pense, quant à moi, qu'Eminescu recevait bien ces 18 à vingt pièces d'or par mois, mais de manière assez irrégulière, ce qui était très désagréable. Mon opinion se fonde sur quelques paroles prononcées occasionnellement par Eminescu, quand il s'agissait d'argent ou quand il se plaignait que l'argent qu'on lui envoyait n'était pas arrivé. Quoi qu'il en soit, le plus grand ennui pour Eminescu était de ne pas le recevoir à temps. Il arrivait souvent avec plusieurs mois de retard et pendant ce temps le

poète était obligé de faire des dettes, de vivre d'une manière irrégulière et de sauter les repas, car même s'il empruntait parfois un peu d'argent à ses camarades, la somme empruntée ne pouvait être grande, car eux aussi ne disposaient que du strict nécessaire. Il est vrai que les patrons de restaurant et les garçons le servaient souvent à crédit, s'il était un habitué du local, n'empêche que ces soucis matériels déprimaient Eminescu psychiquement, le rendaient silencieux, maussade et nerveux. Son éternel sourire s'effaçait alors de ses lèvres, mais sa souffrance était calme, une sorte de résignation et de mélancolie qu'il n'exprimait que par un soupir profond et par une expression énergique, la seule que je lui ai jamais entendu proférer.

Mais cet état de dépression durait seulement jusqu'au moment où l'argent arrivait, Eminescu payait alors ses dettes, était de bonne humeur, son sourire renaissait et il se vengeait de la misère endurée en mangeant bien et en vivant quelque temps dans l'abondance. On ne le voyait plus pendant des jours entiers, il rentrait tard la nuit, mais très vite il se calmait et menait de nouveau sa vie habituelle, faite d'alternances de privations et d'abondance. Je suis persuadé que si Eminescu avait reçu ses subsides plus régulièrement et si, de plus, il avait songé au lendemain et assuré son existence mensuelle grâce à des abonnements payés d'avance, comme il le faisait pour le café du matin, et comme le faisaient ses autres collègues, il n'aurait pas vécu dans le besoin, ou du moins pas plus mal que la plupart d'entre nous. Et il n'est pas difficile de dresser une sorte de bilan, car à cette époque, la vie à Vienne n'était pas chère, et Eminescu payait comme je viens de le dire 3 florins pour la café du matin, son logis lui coûtait 7 à 8 florins pas mois, et le repas de midi en abonnement coûtait tout au plus 14 florins par mois, boisson non comprise. Le soir, il n'y avait pas d'abonnements et chacun se contentait de ce que sa bourse lui permettait. Mais, comme je l'ai dit, Eminescu ignorait la prévoyance et c'est pourquoi, il était souvent obligé de souffrir maintes privations.

Il avait pourtant toujours soin de ne pas manquer de café noir et de tabac. Lorsque ces deux stimulants lui faisaient défaut, il était malheureux et ne pouvait pas écrire. Lorsqu'il n'avait plus de tabac, il allait en quémander auprès de Jean le garçon de chez Troidl, mais pour ce qui est du café, il devait se le procurer soi-même, si bien que dès qu'il avait touché quelqu'argent, il courait s'approvisionner en café moulu et en esprit-de-vin. Il avait un petit réchaud à esprit-de-vin et était passé maître dans la confection des cafés turcs mousseux.

Après qu'il eut renoncé, en automne 1870, au restaurant Moretti nous allâmes prendre nos repas en plusieurs endroits, et nous finîmes par échouer au restaurant *Zu den drei Tauben* de Wihl, dans la Marokanergasse. Le Père Wihl, comme nous appelions le propriétaire, parce qu'il était très comme il fait, se montrait très complaisant, nous faisant même crédit au besoin, lui aussi bien que le garçon, Andreas. Eminescu était très content de ce restaurant et surtout du crédit auquel il avait souvent recours. Mais je ne saurais plus dire combien de temps il l'a fréquenté (...)

Eminescu dans sa chambre

Quand je ne voyais pas Eminescu pendant plusieurs jours, j'allais le relancer chez lui et c'est ainsi que j'ai pu voir ce qui se passait dans sa chambre de la Dienagasse. J'ajoute à mes propres observations sur la vie qu'il menait celles des camarades qui logeaient avec lui.

La pièce qu'il habitait était grande et claire et ses fenêtres donnaient sur la rue. Eminescu se couchait tard et ne se levait que vers les huit heures, parfois même plus tard. Il buvait un café au lait que sa logeuse lui préparait, s'habillait et se rendait à l'université s'il avait cours; sinon, il restait à la maison et travaillait jusqu'à l'heure du déjeuner qu'il prenait au restaurant. À son retour, il quittait ses habits de ville, ses bottines, revêtait une vieille robe de chambre et chaussait des souliers. Il allumait la lampe à esprit-de-vin et se faisait un café noir mousseux qu'il sirotait avec satisfaction, tout en fumant. Ce faisant, il causait avec ses camarades de chambre et surtout avec Isopescu. La discussion devenait parfois si vive que Iancu Cocinschi disait que tous deux, Eminescu aussi bien qu'Isopescu étaient fous, et se mettait à chanter, car il avait une belle voix. Eminescu riait, et se mettait lui aussi à chanter.

Il était très content quand ses camarades de chambre n'étaient pas là. Il demeurait seul maître entre les quatre murs et pouvait travailler sans être dérangé. Il se promenait ça et là dans la pièce, buvait du café, fumait, sifflotait, fredonnait une mélodie et forgeait ainsi l'idée et la forme dont il allait la vêtir. Il s'asseyait ensuite à la table et écrivait, écrivait sans arrêt, couchant sur la feuille ou sur un petit bout de papier quelconque, le fruit de ses pensées, et si quelque chose ne marchait pas, il se levait de nouveau, buvait du café, se promenait, réfléchissait et se remettait à écrire. Si l'expression appropriée lui faisait défaut, il ne s'en embarrassait pas, laissant un blanc, et continuait. Lorsque l'œuvre était achevée, il la relisait plusieurs fois, corrigeait, polissait, ajoutait et ciselait jusqu'à ce qu'elle acquît la belle forme et l'expression concise que nous admirions tant dans ses écrits. Celui qui a jamais eu en main un manuscrit d'Eminescu, a vu combien de ratures il présentait, que de phrases y étaient changées, que de mots biffés et remplacés par d'autres, plus appropriés, ceci surtout quand il s'agissait de poésies. Cependant, il lui arrivait souvent de laisser ses œuvres inachevées, pendant des semaines et des mois, sans les relire ou les corriger, et en composait plutôt d'autres. J'ai vu que lorsqu'il avait une idée qui lui semblait bonne, il cherchait un petit bout de papier et y traçait des vers au crayon, n'importe où il se fût trouvé. Ce fut le cas pour le beau poème *Kamadeva* dont le brouillon, écrit au crayon sur une feuille arrachée à un carnet de notes se trouve en ma possession, et pour bien d'autres encore. Eminescu ne se confiait jamais à personne, pas même à ses camarades de chambre, et tenait tous ses manuscrits sous clé. Si bien que nous ne connûmes le *Pauvre Dionis* et toutes les poésies publiées dans les *Convorbiri* en 1870, 1871 et au début de 1872 que lorsque nous pûmes les lire imprimées

dans cette revue. Et il n'aimait pas non plus en parler, en discuter, même lorsqu'elles étaient imprimées. Si on voulait l'y forcer, il se contentait de hausser les épaules: « Laissez-moi donc tranquille, si ça vous plaît, tant mieux, sinon, tant pis ! »

Il se plongeait parfois avec une telle ardeur dans son travail qu'il renonçait au dîner, priait quelqu'un de lui acheter un morceau de pain, un bout de fromage et une bouteille de bière, et continuait à écrire jusque tard dans la nuit. Lorsque ses camarades rentraient ils étaient saisis à la gorge par l'odeur infecte produite par la fumée de tabac, l'esprit-de-vin et le pétrole de lampe mêlés et ne pouvaient même plus distinguer Eminescu, enveloppé de nuages de fumée, la tête penchée sous la lampe, sur sa feuille de papier. Il ne se rendait pas compte de l'atmosphère irrespirable et lorsque ses camarades ouvraient les fenêtres toutes grandes il se sentait soudain soulagé.

Lorsqu'il n'écrivait pas, il lisait énormément, toutes sortes de livres, allongé sur le canapé, assis à sa table ou même couché dans son lit. Sa table ployait sous le poids des livres roumains et allemands. En roumain, il lisait surtout les écrits des anciens chroniqueurs et les « *Convorbiri literare* », et en allemand les œuvres des plus grands écrivains. Lenau était son poète préféré, et il lisait aussi fréquemment, avec beaucoup d'attention les œuvres de Schopenhauer. M. Jacob Negruzzi, le directeur des « *Convorbiri literare* » les lui avaient offertes et elles trônaient sur sa table à une place d'honneur. Mais il ne se contentait pas de lire les œuvres des écrivains allemands dans l'original, il lisait encore toutes sortes d'autres livres traduits en allemand, et comme il y en avait beaucoup, Eminescu avait pu faire connaissance avec la littérature de l'Inde et de la Perse, et lorsqu'il trouvait un interlocuteur compétent, il aimait en causer, surtout sur les principes de la religion bouddhiste qui l'enchantait et dont il disait que c'était la religion la plus poétique, la plus profonde et la plus belle du monde.

Il avait lu le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata*, de même que le *Sakuntala*, et aussi les beaux vers du Persan Hafiz et ces œuvres avaient dû fortement l'impressionner car il ne cessait d'en parler, et finissait toujours par aboutir à Bouddha-Sâkhya-Muni et au Nirvana. (. . .)

Eminescu et la société « România-junä », Divertissements d'étudiants, disputes autour de l'orthographe, Pour une nouvelle direction et pour les fêtes de Putna

La société académique « România-junä » était à l'époque encore jeune, s'étant formée, grâce aux insistances du patriote Alecu Hurmuzachi, de Bucovine, par suite de la fusion des deux sociétés estudiantines antérieures, « La Roumanie » et la « Société littéraire et scientifique ». Elle comptait de nombreux membres recrutés dans tous les pays habités par des Roumains et il était donc naturel qu'il n'y régnât pas, au début, cette unité de vues

que nous eussions souhaité, car les jeunes gens des différents pays étaient désireux, chacun en son genre, d'imposer leur timbre spécifique à l'activité de la société.

Parmi les causes de friction les plus importantes se trouvaient l'orthographe et la nouvelle direction que les critiques de T. Maiorescu avaient tracée, et qui était soutenue et propagée par la revue « *Convorbiri literare* ». C'est à ce propos qu'avaient lieu les disputes les plus fréquentes des membres de la société, les étudiants s'étant divisés en deux groupes. Eminescu et I. Slavici, se situaient en tête du groupe qui soutenait la nouvelle direction de l'orthographe roumaine, celle promue par les « *Convorbiri literare* » et autour d'eux se rangeaient les étudiants de Roumanie et de Bucovine à l'exception de Ioniţă Bumbac. Ce dernier, et la plus grande partie des étudiants du Royaume de Hongrie, combattaient avec acharnement la nouvelle direction et l'orthographe proposée par la Société « Junimea » de Iaşi, traitant les « junimistes » et leurs partisans de cosmopolites dépourvus de tout patriotisme. Ces conflits éclataient à toutes les réunions des étudiants et ne cessèrent pas même lors des travaux préparatoires pour les fêtes que la commémoration d'Étienne le Grand qui devait avoir lieu en 1871 à Putna occasionnait. Des disputes éclatèrent aussi en 1870 lorsque la maison roumaine Mureşianu et Perlea de Vienne disparut, emportant l'argent ramassé par la « România-jună » pour les fêtes de Putna et l'on discuta avec grande animation pour établir par la faute de qui cet argent avait était déposé là et pourquoi des mesures n'avaient pas été prises pour poursuivre les fraudeurs. Le groupe dont Eminescu faisait partie était plus fort, car il comptait plus de partisans, ce qui fait que les conclusions votées au cours de la réunion furent alors en sa faveur et ce fut donc sous son patronage qu'eurent lieu les fêtes de Putna en été 1871. Eminescu, partisan enthousiaste de la nouvelle direction et des fêtes de Putna, prit une part active à ces événements, mais à sa manière tranquille, dépourvue de tout éclat violent ou d'accusations venineuses, et lorsqu'il se fut agit d'élire un comité pour les fêtes de Putna, il s'employa de toutes ses forces pour qu'il soit formé de jeunes gens du groupe de la nouvelle direction et donna par la suite tout son concours à ce comité, dont Ioan Slavici avait été nommé président. C'est dans ce but qu'il se rendit à Cernăuţi et y dirigea, avec Pamfll Dan, les travaux préparatoires pour les fêtes de Putna jusqu'à l'arrivée du president Slavici. De Cernăuţi, il se rendit ensuite à Putna où il prit une part active à tous les travaux qui s'y déroulèrent. Cette activité menée par Eminescu pour l'organisation des fêtes de Putna fait le sujet d'un autre chapitre, car dans celui-ci c'est des conflits qui éclatèrent dans le sein de la « România-jună » autour des questions de l'orthographe et de la nouvelle direction non seulement au cours des réunions littéraires mais aussi des réunions à caractère social que je veux parler. Les réunions à caractère social se tenaient toujours dans un restaurant et avaient pour but d'affermir les relations d'amitié entre les étudiants et de développer leur goût pour la langue, la musique, la déclamation, et la chanson roumaines. C'était donc une sorte de soirées musicales déclamatoires. Mais tout début est pénible, et c'est pourquoi ces soirées

étaient souvent ennuyeuses lorsque le médiciniste Ioan Hosanu ne nous chantait pas ses belles *doïne* transylvaines ou que le médiciniste O. Blasianu et l'étudiant au Conservatoire Th. Micheru ne jouaient pas du violon. Eminescu n'y participait que rarement et lorsque je lui demandai une fois pourquoi il n'y venait pas, il me répondit à peu près ceci: c'est une perte de temps, et je m'y ennuie. Ces gens ne produisent rien d'original. Ils imitent les étudiants allemands sans penser que leurs habitudes se fondent sur une ancienneté historique séculaire, qu'elles trouvent leur sens dans les centaines d'années d'existence de l'université de Vienne, mais qu'elles ne conviennent pas à nos coutumes roumaines et ne parleront jamais à notre cœur.

Eminescu avait raison et il me vint à l'esprit que nous autres étudiants de Bucovine pouvions initier ce genre de réunions, sans pour autant nous détacher de la « România-jună ». Je proposais donc, et mon idée fut acceptée, de nous constituer selon le prototype des anciens établissements de notre peuple en « divan (ou conseil) princier » et en « assemblée commune habituelle ». Il nous fut facile de former le « divan ». Nous élûmes notre camarade Pamfil Dan pour prince, sous le nom de Voévode-Dan, et notre camarade D. Turcan, qui avait achevé ses études théologiques à Cernăuţi et étudiait en ce moment le droit à Vienne, nous le nommâmes métropolite de Moldavie et de Suceava, exarque des plaines. Nous élûmes aussi douze boïars « de divan » et nous leur attribuâmes les dignités habituelles. Ce furent les boïars-conseillers du pays. Nos autres camarades formaient l'assemblée commune habituelle, et nous les appelions « les vilains ». Aux assemblées du divan, nous étions tous obligés de parler la langue roumaine des anciens chroniqueurs et nous nous divertîmes beaucoup voyant que certains de nos collègues qui n'avaient encore jamais tenu en main un livre de chroniques, se battaient maintenant pour s'en procurer et en étudier la langue. Après plusieurs réunions intimes où nous nous efforcions de bien tenir nos rôles, nous attendions l'occasion de tenir une assemblée bien organisée d'avance et d'y inviter les camarades qui n'étaient pas originaires de Bucovine. Cette occasion nous fut bientôt offerte, car un de nos collègues, M. Macovei, un juriste qui effectuait une année de service volontaire dans les milices, ayant passé son examen d'officier, fut nommé sous-lieutenant. Notre Divan décida de ne pas reconnaître cette nomination avant de soumettre notre ami à un examen serré, en séance publique, et de ne lui conférer qu'ensuite à peine le titre de *spathaire* ou porte-épée. Tous les boïars du divan devaient lui poser des questions de théologie et de sciences laïques, l'interroger sur ses connaissances militaires et juristes. Les questions furent établies dans le plus grand secret au cours d'une réunion préparatoire, et ne furent pas divulguées. On prépara aussi pour le candidat un diplôme princier, composé dans l'ancienne langue des documents, écrit en caractères anciens, signé et paraphé par le Voévode Dan, par le métropolite et par les boïars-conseillers. Le soir dit nous fîmes venir Eminescu et plusieurs autres collègues de Roumanie et de Transylvanie. Je rappellerai brièvement que la constitution du Divan présidé par le Voévode et par le Métropolite, aussi bien que les questions pleines d'humour qui furent posées au candidat, que ses réponses, en général fausses, et que tout le déroulement

de la cérémonie, provoquèrent des éclats de rire comme on n'en avait encore jamais entendus aux réunions des étudiants. Les applaudissements crépitèrent et atteignirent leur apogée lorsque nous donnâmes lecture, avec toute la gravité requise, du diplôme princier qui s'achevait ainsi: « Et s'il t'arrive jamais de ne pas honorer notre diplôme, de t'en moquer et de le prendre en dérision, maudit sois-tu, anathémisé et excommunié par 335 saint pères de Nicée, que le Nombril de l'Enfer t'engloutisse et que la soif de la Géhenne te torture, que le feu de l'amour te brûle, que ton vin se transforme en vinaigre, ta bière en eau et qu'Arius l'hérétique soit ton lot . . . »

Ce genre de divertissement était tout à fait nouveau et c'est là la raison pour laquelle la joie et le contentement se lisaient sur tous les visages. Eminescu rit lui aussi, et applaudit, et lorsque je lui demandai si notre réunion lui avait plu, il me répondit:

— Merveilleuse ! ça oui, je suis d'accord. C'est la vie de notre vie roumaine, agréable à nos cœurs ! Ce genre de fêtes doivent continuer.

Et elles continuèrent aussi longtemps que durèrent nos études, jusqu'à ce que nous quittâmes Vienne, et nos réunions attiraient de plus en plus de public. J'étais, quant à moi, un des boïars du Divan, le grand-logothète, et avais pour tâche de rédiger les diplômes princiers. À partir de la réunion dont je viens de parler, Eminescu m'aidait d'enthousiasme dans ce travail auquel il s'entendait à ravir. Il reçut, par la suite, lui aussi, une dignité officielle, et fut élevé au rang de boïar-conseiller, ce qui lui fit très plaisir. Beaucoup de nos collègues conservent aujourd'hui encore quelques-uns de ces diplômes, dressés en différentes occasions.

Peu à peu, les séances à caractère social de « România-junǎ » devinrent plus animées, on y ajouta des divertissements plus roumains, si bien qu'elles se transformèrent en réunions plaisantes et gaies, car tous les jeunes gens s'ingéniaient à l'envi à produire des œuvres originales et spirituelles, et lorsqu'à mon tour j'y présentai le poème humoristique la *Batrakhomiomachie* où je racontai une mésaventure de notre collègue O. Turcan, aux prises avec la police de Vienne, beaucoup d'entre nous se découvrirent aussi le talent de composer ce genre d'écrits humoristiques, ce qui fait qu'à partir de ce moment nos réunions furent très recherchées, car les esprits des jeunes, enflammés auparavant par les disputes sur l'orthographe, la nouvelle direction et l'organisation des fêtes de Putna, se calmèrent, si bien que les fêtes de Putna se déroulèrent à notre pleine satisfaction. Eminescu participait aussi, maintenant, à ces réunions, et était content en notre compagnie. Il était très indulgent à l'égard des productions de ses collègues, et même si les vers boitaient ou si les plaisanteries manquaient de sel, il ne songeait jamais à les critiquer et à vexer leur auteur, il riait et se réjouissait comme nous tous. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était la remise de diplômes princiers et les réunions du Divan et de l'assemblée commune et habituelle, qui se tenaient d'ailleurs fréquemment.

Ces réunions continuèrent aussi après le départ d'Eminescu pour Berlin, et de même chez nous, en Bucovine, où nous nous souvenions avec plaisir de nos divertissements viennois, et lorsque Eminescu vint me voir

à Cernăuţi, en 1875, il me demanda si nous avions encore accordé des diplômes princiers et à qui. Il voulut voir les textes que j'avais conservé et me demanda de lui raconter le déroulement des cérémonies, disant qu'il se souvenait toujours avec plaisir de nos réunions de Vienne et que son séjour dans cette ville avait été pour lui le plus agréable de tous ceux qu'il avait passé à l'étranger, et qu'il ne l'oublierait jamais. (. . .)

Rencontre à Bucarest, en 1878

En automne 1873, à Vienne, nous étions rassemblés chez un collègue dont c'était le jour de fête, heureux de l'amitié qui nous unissait, mais assombris à l'idée que cette année-là, le temps de nos études arrivant à sa fin, il nous faudrait nous séparer et nous disperser, poussés par les allées de l'existence et le besoin de gagner notre pain quotidien. Jeunes et idéalistes comme nous l'étions tous nous nous disions qu'il serait certainement possible de nous rencontrer fréquemment. Me souvenant d'un récit de Leon Negruzzi, *Vîntul soartei* (« Le Vent du sort ») que j'avais lu plusieurs années auparavant dans les « *Convorbiri critice* », je proposai de nous rencontrer tous les cinq ans, en un endroit établi d'avance, et cela pendant toute notre vie. La proposition fut acceptée d'enthousiasme. Nous jurâmes tous de tenir parole et décidâmes que notre première rencontre aurait lieu à Bucarest, le 15 août 1878. Cette année-là, de ceux qui avaient signé le serment, il n'y avait plus en Bucovine que moi et Vasile Morariu, moi, juge à Cîmpulung et lui, à Cernăuţi. Nous décidâmes donc de nous rendre ensemble à Bucarest. Après un long voyage par chemin de fer et en diligence, rendu encore plus pénible par les ponts emportés par les eaux et par les nombreux régiments de Russes que nous rencontrâmes, revenant des champs de bataille de Bulgarie, nous arrivâmes à Bucarest le 14 août dans l'après-midi.

Notre première pensée fut de nous mettre à la recherche d'Eminescu qui, avions-nous appris, était rédacteur au journal « *Timpul* ». En route, nous rencontrâmes A. Chibici-Râvneanu, un des nôtres, fraîchement débarqué du champ de bataille de Bulgarie, pour participer à notre rencontre. Nous nous rendîmes à l'hôtel Dacia où se trouvait alors la rédaction de « *Timpul* ». Dans la première pièce où nous entrâmes nous vîmes un monsieur à califourchon sur une sorte de cheval de bois qui lui tenait lieu de chaise; il écrivait à une table haute et nous dit qu'Eminescu se tenait dans la pièce voisine. Nous y pénétrâmes et trouvâmes Eminescu qui écrivait, assis devant une grande table encombrée de journaux. Il était en bras de chemise, sa cravate jetée sur un coin de la table et avait devant lui une assiette pleine de fruits qu'il mangeait tout en rédigeant un article pour « *Timpul* ».

Sa joie fut grande quand il nous aperçut, car nous ne nous étions plus vus depuis la fête de Cernăuţi, en 1875.

— Comment vas-tu, vieux? lui demandai-je.

— La misère, les gars, l'éternelle misère, me voilà journaliste, c'est-à-dire gueux . . . voyez vous-mêmes — et, d'un geste de la main, il nous montra

l'assiette de fruits, sur la table. Nous ne savions pas s'il parlait sérieusement ou en plaisantant, car il ne cessait de sourire. Cette habitude, il l'avait depuis toujours, et nous qui le connaissions bien, éclatâmes de rire, le voyant dans cette situation tragi-comique. Eminescu n'avait pas beaucoup changé. Ses cheveux étaient tout aussi longs, rejetés en arrière, et il mordillait sa moustache selon son ancienne habitude. Nous lui dîmes pourquoi nous nous trouvions à Bucarest et que neuf camarades de Vienne allaient se retrouver ici pour passer quelques jours dans la capitale.

— Merveilleux, mes amis, merveilleux . . . ça signifie que vous avez . . . ? et, comme il le faisait aussi à Vienne, il leva l'index de la main droite. Nous, qui connaissions la signification de ce geste (qui voulait dire: avez-vous des sous?), lui répondîmes en riant:

— Bien sûr !

— Bravo ! Ce sera formidable. Je vous suis, mon article demeurera inachevé, mais le vaillant cavalier à côté, lui trouvera bien une conclusion.

Eminescu enfila son habit. En sortant, il lança joyeusement au cavalier de la première pièce:

— Adieu, frère, nous nous rencontrerons encore à Filippi — et sans songer à nous présenter, il quitta avec nous l'hôtel Dacia. Chemin faisant il nous dit que le cavalier de la première pièce était Caragiale. Nous nous plaignîmes de ce qu'il ne nous l'avait pas présenté, mais lui nous répondit qu'il n'en avait pas eu le temps, car il avait faim et voulait dîner avec nous.

Eminescu ne nous quitta pas un instant tout le temps que nous passâmes à Bucarest. Il nous servit de guide partout où nous allâmes, il prit ses repas avec nous, rit et se divertit en notre compagnie, toujours de bonne humeur. Notre bourse était la sienne; il commandait et nous payions.

— Ah ! les gars ! — dit-il un jour — il ne m'est encore arrivé d'être aussi heureux qu'à Vienne, lorsque je me divertissais en votre compagnie.

Et, en effet, ces jours-là furent très animés, tissés de moments radieux, au cours desquels, abandonnant tout souci humain, comme disait Eminescu, nous revivions les souvenirs heureux de notre vie d'étudiant, les farces que nous avions imaginées, les privations subies, les soirs où nous n'avions rien à nous mettre sous la dent, le dîner qu'Eminescu nous offrit un jour en vendant à mon insu un de mes pantalons.

Eminescu s'amusait beaucoup de ces souvenirs, mais, parfois, son regard s'assombrissait comme si une pensée douloureuse eût traversé son esprit, car il soupirait alors et disait avec un sourire amer, comme il en avait l'habitude: « Ah ! la peste soit du besoin ! »

Un soir, il nous dit: « Hé ! les gars, avez-vous une idée? Je suis sûr que vous n'avez pas l'idée que j'ai, moi, par conséquent, je m'en vais vous mener à la recherche d'une idée — et il nous conduisit à une guinguette qui se nommait « À l'idée ». Là, tous les objets portaient des noms: la *mamaliga* se nommait « fierté nationale »; le couteau — « Bismark »; le café: « causerie-caquet » et ainsi de suite. Nous y passâmes une admirable soirée, d'autant plus que notre ami Ioan Slavici nous y avait accompagné.

Un jour, nous voulûmes rendre visite à Eminescu, mais il nous fit comprendre que cela ne lui plairait guère, et Slavici nous dit que peu de personnes savaient où Eminescu habitait, et que ce dernier ne voulait recevoir personne.

Le but pour lequel nous étions venus à Bucarest n'avait été qu'en partie atteint, car des neuf qui avions prêté serment, trois seulement avaient été présents au rendez-vous, c'est-à-dire Morariu, Chibici-Râvneanu et moi, car Eminescu et Slavici n'étaient pas parmi les neuf. Un de ceux-ci originaire de Craiova, était mort, le pauvre, et à sa place nous reçumes une lettre de sa mère qui, conformément au désir de son unique enfant, nous apprenait le triste événement qui l'avait empêché de tenir parole. Les cinq autres s'étaient excusés. La mort de notre collègue de Craiova et l'absence des cinq autres nous découragèrent au point que nous nous déliâmes nous aussi du serment prêté. Avant de reprendre le chemin du retour, je me promenai avec Eminescu sur la Calea Victoriei qui se nommait alors Calea Mogoşoaiei. Comme nous étions amis intimes, je me permis de lui demander comment il vivait, ce qu'il faisait. Il sourit et me répondit par deux vers d'un poète allemand bien connu:

Arm am Beutel, krank am Herzen,
*Schlepp ich meine langen Tage.**

Cette réponse m'a longtemps obsédé. Pourtant Eminescu n'avait pas prononcé ces vers sur un ton de lamentation, comme une personne qui souffre et vit dans la misère; mais non, comme autrefois aussi, et peut-être comme il le faisait toujours devant ses collègues, il souriait, ce qui pouvait faire croire qu'il plaisantait ou ironisait.

Il nous conduisit à la gare. Morariu et moi nous rendions à Giurgiu, lui demeurait à Bucarest avec Chibici-Râvneanu et Slavici.

(Din volumul *Amintiri despre Eminescu*, « Souvenirs d'Eminescu », 1914)

En français par TEODOR SAULEA

Alexandru Vlahuţă
ÉVOCATION D'EMINESCU

J'étais encore au gymnase lorsque je lus les premières poésies d'Eminescu et son extraordinaire récit le *Pauvre Dionis*. Ses vers exerçaient sur moi une influence exceptionnellement forte; la profondeur fascinante de ses pensées me faisait trembler d'un frisson mystique, d'une admiration exta-

* La bourse vide, le cœur souffrant,
Je vais, mes jours égrenant.

Alexandru Vlahuţă (1858—1919), écrivain de renom, fondateur, avec le poète George Coşbuc, de la revue littéraire « *Semănătorul* ». Auteur, entre autres, du volume *România pitorească* (« La Roumanie pittoresque », 1901), de la monographie *Pictorul N. I. Grigorescu* (« Le Peintre N. I. Grigorescu », 1910), du roman *Dan* (1894), de plusieurs volumes de vers et de nouvelles et de l'essai *Curentul Eminescu şi o poezie nouă* (« Le Courant Eminescu et une nouvelle poésie », 1892).

tique. Et souvent, ma fantaisie d'enfant tentait d'imaginer les traits inconnus de ce dieu qui, me semblait-il, devait mener une existence tout à fait différente de la nôtre, vivre dans un monde surhumain, dans les contes. Je croyais parfois distinguer dans les illustrations du *Pauvre Dionis* une vague silhouette qui ne cessait de s'éloigner et paraissait se dissoudre dans une lumière intense, étourdissante.

Lorsque j'achevais mon lycée, je m'étais forgé une image assez nette d'Eminescu, celle d'un jeune homme mince, haut de taille, pâle, au visage tiré, aux yeux noirs rêveurs, de longs cheveux ondulés flottant sur ses épaules; un long habit usé l'enveloppait, lui tombant jusqu'aux talons; il ne voyait pas où ses pieds se posaient, ne regardait personne et marchait comme un somnambule, ayant l'air de flotter.

Trois ans durant, je parcourus les rues de la capitale à la recherche de cette figure de mon imagination; nulle part je ne pus la rencontrer. Un jour, enfin, que je m'en revenais avec des amis de l'Université, j'entendis quelqu'un qui disait: « Voilà Eminescu ! » Nous nous arrêtâmes tous pour le regarder. Un homme déjà mûr, robuste, au visage bien en chair, sans boucles éparses, vêtu comme tout le monde... Je le vis monter dans un tramway, je quittai mes amis et montai à sa suite. Je m'assis devant le poète et le contemplai, mais avec quel trouble ! Il tenait dans ses bras un cartable aux coins usés, les doigts de sa main droite étaient tachés d'encre violette, ses petits yeux, enfoncés, aux cils rares avaient un regard vague et las, le regard d'une personne distraite, perdue dans ses pensées.

Près de lui était assise une dame maigre et fortement maquillée qui le fixait ouvertement, de plus en plus intriguée. Elle essuya avec son mouchoir les coins de sa bouche, puis tripota nerveusement les brides de son chapeau, comme hésitant à se décider:

— Vous ne me reconnaissez donc pas, monsieur Eminescu?

Eminescu se retourne; un sourire amical éclaire son visage.

— Madame A..., comment se fait-il que vous soyez ici?

La dame lui explique que sa fille venait de quitter « la troupe » et cherchait un poste de professeur; elle évoqua l'époque où lui aussi faisait partie de la troupe, et soupira...

— Mais vous, que faites-vous à Bucarest?

— Moi... je donne des leçons...

Nous étions arrivés rue Buzeşti. Eminescu se lève lentement et fait signe au conducteur d'arrêter.

— Comment, c'est là que vous habitez?

Le poète répondit d'un hochement de tête ennuyé qui pouvait signifier « oui », ou « au revoir », ou bien d'autres choses encore.

Cinq ans plus tard. Nous sommes assis tous deux à la même table, dans un café de l'« Imperial ». Devant nous, à une autre table, un vieillard chauve, au visage très expressif, d'une maigreur et d'une pâleur maladives. Eminescu le contemple longuement, avec compassion, il ne peut en détacher ses yeux. Il se penche à mon oreille:

— Qui est-ce? le connaîtrais-tu, par hasard?

— Non ... mais pourquoi me le demandes-tu?

— C'est qu'il ressemble étonnamment à mon père.

Nous nous renseignons auprès du garçon et apprenons que c'est le consul de Salonique.

Le poète me conseilla ensuite de traduire en vers *Les Sept de Thèbes* et loua la sérénité et la grandeur des tragédies antiques.

Une fillette portant un petit panier plein de fleurs tourne autour de nous; elle a l'air d'être en proie à une misère déchirante. Je choisis un œillet et le donne au poète qui, m'avait-il dit, aimait beaucoup les fleurs. Eminescu lève l'œillet d'un geste tendre, contemple pensivement les pétales tourmentés, rouge foncé et, comme s'il reprenait le fil d'une discussion à peine interrompue, me dit:

— Rien à faire! Il nous faut un poète-tourbillon, qui renverse tout sur son passage ... quelque chose de nouveau, de tout à fait nouveau ... un fou, mais un fou de génie, qui forge une forme nouvelle, qui se fraie une voie bien à lui, une voie sur laquelle personne ne se soit encore engagé!

Je le considère longuement, interloqué; j'attends qu'il développe sa pensée.

— Tiens, parmi les jeunes de nos jours, sais-tu qui semble promettre de devenir un grand poète?

— Qui ça?

— Mille. Oui, oui, ne me regarde pas comme ça, Mille est un poète ... Dans son *Cahier rouge* j'ai trouvé des choses merveilleuses, merveilleuses!...

Je comprends l'association: le rouge de l'œillet a évoqué le *Cahier rouge.*

Il s'est fait tard, près de minuit. Dehors, la pluie tombe à verse, et comme nous n'avons pas de parapluie, nous courons d'une traite jusqu'à l'hôtel Metropol, où je loge.

— Reste ici, cette nuit ...

— Impossible! Je dois achever le journal de demain ... et je ne puis écrire que chez moi. Mais je vais monter un petit quart d'heure, peut-être la pluie s'arrêtra-t-elle!

Eminescu a envie de parler, de se confier. Il me raconte l'histoire d'un de ses amours, une aventure étrange, qui lui a inspire le poème *Hypérion* et qui ne saurait être répétée, ici ...

— Mais sais-tu qu'il est près de deux heures.

Il saisit son chapeau et s'en va en hâte.

Je me couche. J'écoute la pluie qui tambourine sur le toit; et je songe au grand Eminescu, si pauvre et tourmenté. J'ai un billet de loterie, et j'échafaude des plans d'avenir glorieux, le grand lot, 100 000 lei... Des pas pressés retentissent dans le corridor ... puis, quelques petits coups discrets à la porte.

— Qui est-ce?

J'allume une bougie. C'est Eminescu, tout trempé, il s'empare de son œillet, abandonné sur la table, frissonnant, mais avec un grand rire de gosse, me crie « Bonne nuit » et disparaît.

Pour la première fois, le poète m'inquiétait.

1894, 2 Janvier En français par RADU TOMA

La Clé de l'originalité

Il y a de cela dix ans, Sumiya Haruya, jeune homme de lettres japonais, arrivait pour la première fois en Roumanie. Son intérêt pour notre culture l'avait poussé à apprendre le roumain et il venait perfectionner ses connaissances aux cours d'été organisés par l'Université de Bucarest. Il s'était déjà essayé à traduire quelques contes. Après la clôture des cours, il allait louer une voiture pour faire une sorte de tour culturel de la Roumanie. Promoteur averti de la littérature roumaine dans son pays, Sumiya Haruya, membre du comité exécutif de l'Association d'amitié Japon-Roumanie, se trouve maintenant pour la quatrième fois dans notre pays.

— *Dans quel but Sumiya-san?*

— On ne connaît jamais assez bien un pays et ses gens. Je suis venu revoir ceux avec qui je me suis lié d'amitié en 1975, 1979 et 1980. Je veux, en outre, connaître le delta du Danube.

— *C'est donc un voyage d'agrément?*

— Bien plus ! Ces dernières années j'ai travaillé avec acharnement à la traduction du roman *Ion* de Liviu Rebreanu. Elle m'a à tel point obsédé qu'il me fut impossible d'entamer ensuite un autre travail, il me fallait respirer de nouveau l'air de la Roumanie, voir des lieux inconnus et revoir mes amis.

— *C'est une performance, même pour un Japonais, que de parcourir, en dix ans, à peine, le chemin menant du simple intérêt à l'égard d'une littérature, à la traduction de l'un de ses chefs-d'œuvre. Et nous voici devant une question inévitable: Comment vous y êtes-vous pris pour apprendre tellement bien le roumain?*

— Cela fait onze ans que mon intérêt pour la Roumanie a commencé à s'éveiller. Je m'aperçus un jour que cette île de latinité de l'est de l'Europe envoyait vers moi d'irrésistibles signaux culturels. Je ne leur résistai pas. On savait peu au Japon sur les Roumains, et moi, je voulais tout apprendre. Pour cela, il n'y avait qu'un seul moyen: étudier le roumain... Je me heurtai à bien de difficultés, avant autant qu'après avoir pris cette décision. Au Japon je n'avais que peu de matériel et presque pas de manuels et de dictionnaires. Tout ce que j'eus pour commencer ce fut une cassette contenant des formules de conversation, accompagnée d'une mince brochure. Ultérieurement, je pus me procurer une petite grammaire du roumain rédigée par le professeur Atzushi Naono de l'Université de Tôkyo, lequel avait enseigné le japonais à Bucarest. Enfin, je contactai l'Association Japon-Roumanie, dont le secrétaire et animateur, M. Shiro Suzuki, m'aida à obtenir un manuel de roumain destiné aux étudiants francophones. En 1975, je suivis le cours de langue roumaine de l'association, tenu par le même professeur Naono. En 1975 je participais, en Roumanie, aux cours d'été. La suite, vous la connaissez.

— *Vous avez fait votre apprentissage en tant que traducteur de littérature roumaine sur des textes de science-fiction, ce qui a profité à plusieurs auteurs de ce genre. Comment s'explique votre intérêt pour la littérature de science-fiction?*

— Cette littérature est amplement illustrée au Japon. Sur nos trois cents maisons d'édition, beaucoup publient des livres de S.F. Moi-même, suis un grand amateur, voire un « fan » de ce genre de littérature. Quand je me suis mis à apprendre le roumain et que j'étais en quête de lectures, je suis tombé, avec le concours de Dan Fukami, érudit historien de l'anticipation est-européenne, sur la collection *Récits de science-fiction*, publiée par l'écrivain Adrian Rogoz, aujourd'hui un de mes bons amis. J'en ai lu une cinquantaine. Voilà pourquoi ma première traduction du roumain fut celle d'un texte paru dans cette collection. Ainsi, pour moi, la littérature d'anticipation s'est montré un excellent messager de la littérature roumaine dans son ensemble. La prochaine parution, aux éditions Kobunsha de Tôkyo, du roman *Ion* de Liviu Rebreanu représente un événement majeur dans ma carrière de traducteur.

— *La parution du roman* Ion *au Japon n'est pas sans avoir de profondes significations, pour les lettres roumaines aussi. Votre option pour ce livre vous recommande comme un bon connaisseur de l'espace culturel roumain. Que pouvez-vous nous dire à propos de l'acte de traduction?*

— Étant donné la simplicité essentielle de son texte, Rebreanu ne pose pas de problèmes particuliers au traducteur nippon. Il ne m'a pas été difficile de trouver des correspondants aux quelques termes dialectaux. La seule difficulté à surmonter a été le contexte socio-historique de la Transylvanie d'avant la Grande Union de 1918, où se déroule le sujet. Il m'a fallu approfondir un chapitre d'histoire, étudier les coutumes locales, les problèmes spécifiques de la zone frontalière où est placée l'action du livre.

— *Quels sont, à votre avis, les traits spécifiques de la littérature roumaine?*

— Je vais vous avouer que la ballade populaire roumaine *Mioritza* m'a effectivement fasciné, si bien que, l'ayant depuis longtemps traduite, je n'ai pas encore osé la publier. Je pense que toute la littérature roumaine est le prolongement et le développement de cette ballade, sous des formes extrêmement diverses. Je me suis évertué à trouver la clé de l'incontestable originalité de la littérature roumaine. Une des réponses possibles pourrait être la suivante: pour la plupart des Japonais, la culture européenne équivaut à la culture occidentale. Or, la culture roumaine se fonde sur le « paradoxe » d'une spiritualité d'origine latine développée à partir de structures culturelles aux racines plus anciennes, préromaines. Le résultat en est une synthèse unique, saisissable, pour un lecteur avisé, dans toutes les couches et à toutes les époques de la culture roumaine.

Propos recueillis par HORIA ARAMĂ

Les Arts à Ramlose

Si l'on va au Danemark et que l'on s'enquiert du compositeur Vagn Holmboe, n'importe qui est en mesure de fournir une foule de détails à son sujet. Même les enfants d'école savent qu'il existe une *rue Holmboe* à 45 kilomètres de Copenhague ! Il s'agit, en fait, du village de Ramlose où réside le compositeur et où se trouvent sa demeure, son parc et la rue Holmboe. C'est là que ce patriarche de la musique danoise déploie en toute tranquillité, loin du tumulte de la capitale, son intense activité créatrice et... domestique. Car il nous faut préciser dès le début que la journée de travail du compositeur Vagn Holmboe est divisé en deux parties distinctes: le matin — à sa table de travail; l'après-midi — dans le parc, occupé par des travaux de jardinage dans un véritable jardin botanique, emplacé à quelque 6 kilomètres de la mer du Nord.

La rencontre avec le musicien danois fut simple, dépourvue de tout protocole. Son épouse, Meta May, est originaire de la région de Sibiu (Transylvanie) et elle parle le roumain. Elle a fait la connaissance du compositeur en 1933, lorsque celui-ci était venu en Roumanie étudier le folklore du sud de la Transylvanie, donnant cours à une invitation du sociologue Dimitrie Gusti. Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à se marier. Le souvenir de la Roumanie est présent dans le cabinet de travail du musicien décoré de tapis et de serviettes populaires provenant de la zone des Carpates et sur les étagères fixées au mur se trouvent alignés — comme dans une exposition ethnographique — des cruches, des écuelles et des instruments musicaux fabriqués par les paysans roumains (flûtes, chalumeaux, flûtes de Pan, etc.). « C'est dans cette atmosphère que j'écris — depuis déjà un demi-siècle — de la musique inspirée par le folklore roumain » — me dit Vagn Holmboe. Aveu confirmé d'ailleurs, par le catalogue même des créations de ce compositeur, où l'on retrouve souvent les traces de l'âme roumaine: *Suite roumaine pour piano* (1935), *Suite no 2 pour orchestre de chambre* (1936), *Deux danses roumaines pour piano* (1937), *Suite roumaine pour orchestre de chambre* (1938), *Suono de bardo*, opus 49 (1950), *Quatuor à cordes no 15*, opus 135 (1977), etc.

Outre sa création musicale, Vagn Holmboe a écrit et publié un grand nombre d'études relatives au folklore roumain; il a organisé — avec son épouse — une exposition d'art populaire roumain à Horsens et a tenu un grand nombre de conférences sur ces thèmes. « J'ai souvent utilisé dans mon œuvre des motifs populaires roumains — déclarait-il à un journaliste en 1973. Je ne me sépare jamais de cette musique. Elle constitue pour moi un bain régénérateur d'optimisme et de beauté. » Ses deux visites dans la Roumanie de l'après-guerre (1966, 1974) ainsi que la participation, comme membre du jury au Concours international *George Enescu*, ont renforcé et approfondi sa connaissance de cet intéressant patrimoine spirituel. Estimé par les musicologues des pays nordiques comme étant « le plus grand sym-

phoniste danois après Carl Nielsen » (*La Vie musicale au Danemark* de Sven Lunn, Copenhague, 1962, p. 68), Vagn Holmboe demeure une autorité incontestée dans le domaine de la mise en valeur du folklore, unanimement reconnue dans les milieux professionnels danois. Toutes les brochures biographiques, les monographies et les études de synthèse concernant ce compositeur font ressortir le trait distinctif de son recours au fonds mélodique carpato-danubien. Bien entendu, nombre des œuvres de Vagn Holmboe ont résonné dans les salles de concert de Roumanie.

Après un petit tour dans le parc — où l'on peut admirer des sapins et d'autres arbres provenant des Carpates voisinant avec divers arbrisseaux et plantes du monde entier, de fontaines artésiennes, des allées et des pelouses émaillées de fleurs de tous les pays — Vagn Holmboe me présenta un album de photographies prises il y a 40 ou 50 ans dans cette même zone: terrain vague, sables mouvants, pas la moindre végétation. « Tout ce que vous venez de voir à présent est le résultat de nos efforts quotidiens. Nous avons pioché, labouré, nivelé et fertilisé le sol, planté tous nos arbres et nous arrosons chaque jour tout notre parc. Nous n'employons personne pour ce travail. Tout mon après-midi est consacré à ces soins domestiques. Comme vous avez pu le remarquer, dans la zone des noisetiers des écureuils sont apparus, dans celle des noyers beaucoup d'oiseaux migrateurs ont fait leurs nids. J'utilise des tracteurs et un tas d'appareils et d'outils: pour couper l'herbe ou les arbres, avec une dextérité plus grande que celle des mécaniciens ou chauffeurs professionnels. » En effet, Vagn Holmboe a réussi à construire tout seul un « paradis de la création musicale », transformant un sol hostile en une oasis de verdure et de couleurs enchanteresses.

La chaleur d'âme des époux Holmboe se reflète dans la musique du compositeur, mais aussi dans les œuvres de la céramiste Meta May, qui ont dépassé depuis longtemps les frontières du Danemark. Une visite au « paradis » du village de Ramlose s'inscrit profondément dans la mémoire, mais surtout dans le cœur de toute personne éprise de beau. Maintenant que je l'ai muni d'une bonne collection de disques de folklore roumain, séries nouvelles, je suis persuadé que les affiches de Bucarest feront bientôt connaître une nouvelle œuvre de Vagn Holmboe. Dans le domaine des arts, le dialogue à distance ne connaît pas de frontières, ne serait-ce que pour la raison que les arts cultivés à Ramlose empruntent un langage universel.

VIOREL COSMA

Eminesciana

L'académicien Şerban Cioculescu a consacré, dans le temps, nombre d'études à la vie et à l'œuvre de Mihai Eminescu (publiées soit dans la presse littéraire roumaine, soit en volumes, tels que *Varietăţi critice* — « Variétés critiques » —, 1966; *Itinerar critic I şi II* — « Itinéraire critique I et II » —, 1973, 1976; *Poeţi români* — « Poètes roumains » —, 1982), études qu'il rassemble actuellement dans un ample volume intitulé *Eminesciana* (éditions Eminescu, Bucarest, 1985). La culture roumaine du XXe siècle est incontestablement dominée et guidée par la personnalité d'Eminescu, l'esprit créateur roumain moderne portant l'empreinte durable et indélébile du grand poète. Le retour au Poète suppose à la fois un retour dans le temps, une constance dans les métamorphoses des formes et des idées et, enfin, une ouverture de notre culture vers un Eminescu intégré à la phénoménologie de la spiritualité moderne.

S'il est vrai que la littérature est, comme l'affirmait Valéry, une sorte d'extension et d'application de certaines propriétés de la langue, le philologue peut apporter sa contribution aux études littéraires, en montrant quelles furent les propriétés de la langue utilisée dans tel ou tel texte, quelle extension on leur donne et comment elles furent réorganisées. Le philologue analyse les niveaux phonologiques, syntaxiques et sémantiques d'une poésie, mais il appartient au critique d'analyser les fonctions spéciales que ce matériel linguistique acquiert lorsqu'il est organisé en poésie. La démarche analytique de Şerban Cioculescu envisage justement cette jonction harmonieuse de l'activité du philologue, du critique et de l'historien littéraire, pour lequel l'insertion sociale de l'œuvre littéraire conduit à la nécessité de discuter non seulement la constitution de la signification, mais aussi le rapport de détermination dans l'espace de la culture, du social.

Dans le cas de Şerban Cioculescu, « le paradigme de la transcendance » du sens intrinsèque de l'œuvre part donc de l'œuvre littéraire, analysée de manière descriptive, et s'oriente vers les prémisses structurales du moi créateur, vers la vie, vers la société. Le critique saisit la cohérence et la structure du moi empirique dans une trame de symboles et de motifs, identifie les structures d'un monde imaginaire avec les données du poète en tant que sujet. La perspective sous laquelle Şerban Cioculescu conçoit l'univers éminescien est en partie, apparentée à celle des critiques phénoménologues, tels que Jean-Pierre Richard, Jean Starobinski et J. Hillis Miller.

Les études de Şerban Cioculescu sont dirigées explicitement vers la modalité par laquelle l'écrivain connaît le monde, se connaît lui-même par rapport à ce monde et examine les structures poétiques objectivées comme expression d'une conscience créatrice. Car, comme l'affirme Northrop Frye, si le critique s'est proposé « de formuler les lois de l'expérience littéraire, il doit être persuadé qu'il existe une structure cognoscible, parfaitement intelligible, de la poésie, ce qui ne signifie pas la poésie ou l'expérience de la poésie, mais la poétique » *(Anatomie de la critique)*.

La démarche critique de Şerban Cioculescu adopte le doute méthodique cartésien. Au-delà des impressions, par une mise entre parenthèses qui suspend les préjugés, il découvre la permanence et l'objectivité de certaines quintessences de la lyrique éminescienne et un univers de relations transcendantes que la vision des quintessences saisit par l'étude minutieuse et concrète des textes. Deux études sont particulièrement représentatives en ce sens. La première, intitulée *Mihai Eminescu — titanism şi demonie* (« Mihai Eminescu — titanisme et démonisme ») poursuit parallèlement deux tendances de la lyrique d'Eminescu, manifestes aussi bien dans sa poésie que dans sa prose. « Égal, par son génie créateur, des plus grands poètes romantiques, mais aussi le dernier de ceux-ci par ordre chronologique, Eminescu a manifesté dès sa jeunesse cette aspiration à l'illimité, cette soif d'embrasser le macrocosme tout entier qu'on a désigné sous le nom de titanisme. Sans être influencé par le satanisme de Byron (. . .), son message des années de jeunesse, voire celui de sa maturité est dominé par l'image du démonisme, abstraction souvent incorporée matériellement. »

Une autre hypostase de l'univers éminescien soulignée par Şerban Cioculescu dans l'article *Eminescu şi India* (« Eminescu et l'Inde ») est l'ouverture de la sensibilité du poète vers la philosophie et la litté-

rature bouddhistes. Se séparant des exégètes qui affirmaient qu'Eminescu aurait connu la philosophie bouddhiste par l'intermédiaire de la pensée schopenhauerienne, et par celui de certains ouvrages occidentaux de spécialité, l'académicien Cioculescu soutient la thèse du chercheur indien Amita Bhose, selon laquelle Eminescu avait appris le sanscrit et avait eu les moyens d'étudier les sources originales de la littérature et de la philosophie bouddhistes. Dans le poème *Venere şi Madonă* (« Vénus et Madone ») on a identifié des échos de *Kālidāsa*, dans le roman *Geniu pustiu* (« Génie solitaire ») — des rapprochements thématiques avec *Sakuntala*, etc. Dans l'aire de la culture européenne, Eminescu est, de la sorte, le seul poète « à avoir rendu l'Inde immortelle dans son pays ».

Le volume de Şerban Cioculescu, *Eminesciana*, s'impose comme une monographie des processus affectifs et spirituels qui ont donné substance et particularité à la création éminescienne, ouvrant de nouvelles perspectives à la compréhension et à l'investigation de celle-ci.

EUGEN GASNAŞ

Études comparatives

Ce qui frappe également le spécialiste ou le lecteur habituel — à mesure que l'œuvre de Mihai Eminescu pénètre toujours plus fertilement dans la conscience publique — c'est son incommensurable profondeur. Nous nous éloignons de l'année de sa mort (bientôt en 1989, on en fêtera le centenaire) et, loin d'être définitivement « classée », l'œuvre de l'Astre de notre poésie semble toujours plus étonnante, plus mystérieuse et énigmatique, plus « inclassable » et puis difficile à élucider. Est-ce là un paradoxe? Pas le moins du monde. L'explication — simple, en fait, serait que cet inestimable et vivifiant trésor littéraire représente, comme on la déjà dit, une extraordinaire galaxie. La parution à un rythme rapide des volumes de l'édition intégrale de ses œuvres qui dévoile sans cesse de nouvelles faces de sa personnalité polyvalente, serait certainement à elle seule en mesure d'inciter les plumes des critiques, mais la complexité de l'écriture éminescienne constitue une bien autre incitation.

Des dizaines et des centaines d'études et d'essais, de recherches et d'articles, de chroniques, monographies et préfaces, de numéros monographiques de revues et de livres n'en ont pas épuisé le sujet. Bien au contraire, ils en ont révélé des hypostases spectaculaires. En témoigne, entre autre, la collection « Eminesciana » des éditions « Junimea » de Iaşi, qui a presque atteint aujourd'hui son quarantième volume. Collection qui, à en juger selon ce qui a été élaboré jusqu'à présent, — aurait encore de quoi « se nourrir » pendant de longues années, sans compter ce que l'on continuera à écrire. Autrement dit, l'exégèse d'Eminescu connait une incessante effervescence, elle n'est pas seulement quantitative, elle explore les profondeurs, révélatrices, inédites, significatives pour la pérennité de son œuvre. Ainsi, de l'étude la plus récente, que nous avons maintenant sous les yeux, *Eminescu — metamorfozele creaţiei* (« Eminescu — les métamorphoses de la création ») d'Aurel Petrescu, publiée par les éditions Albatros, une étude solide qui aborde l'œuvre du poète par le biais de l'interdisciplinarité: soulignons donc, une fois de plus, qu'Eminescu ne demeure pas une simple présence tutellaire, pour les générations actuelles de poètes, mais aussi un thème de recherche inépuisable. C'est ce qui vérifie, d'ailleurs, les affirmations plus anciennes d'un remarquable critique et historien de la littérature, Vladimir Streinu: « L'universalité de sa poésie est aujourd'hui solidement établie et, afin qu'elle existât non seulement pour ses conationaux, il fut seulement nécessaire qu'on lui reconnût, grâce à des spécialistes de plusieurs langues de circulation mondiale, le pouvoir enchanteur et l'étendue cosmique de son génie. Le pas suivant, c'est sans doute aux comparatistes de le faire... »

Ce pas, timide au début, puis plus ferme, fut fait aussi bien par des spécialistes autochtones que — et ceci vérifie la force et la pénétration de son Verbe — par des étrangers. Nous nous bornerons à citer et à discuter brièvement six volumes de littérature comparée seulement, concernant l'auteur de l'*Ode en mètres antiques:*

Eminescu şi clasicismul greco-latin (« Eminescu et le classicisme gréco-latin »), texte établi, préface, notes, bibliographie et indices de Traian Diaconescu); *Eminescu în critica germană* (« Eminescu vu par la critique allemande »), choix de textes, traduction, introduction, notes et bibliographie de Sorin Chiţanu; *Eminescu şi cultura franceză* (« Eminescu et la culture française ») de I. M. Raşcu; *Eminescu şi literatura engleză* (« Eminescu et la littérature anglaise ») de Ştefan Avădanei; *Mihai Eminescu în critica italiană* (« Mihai Eminescu vu par la critique italienne »), textes choisis et traduits par Radu Boureanu et Titus Pârvulescu, argument de Radu Boureanu, préface de Ştefan Ciucureanu; *Eminescu şi India* (« Eminescu et l'Inde ») d'Amita Bhose. Comme la démarche comparatiste ne se borne plus de nos jours à établir les « sources », et à signaler de simples coïncidences, les études mentionnées aspirent à dépasser la phase commode de l'enregistrement des « emprunts » ou des ressemblances fortuites.

L'opinion plus ancienne du grand critique et historien de la littérature George Călinescu, que l'étude de telles sources est bien venue seulement s'il en résulte une conclusion semble fonder les exégèses mentionnées. Nous nous trouvons là devant un comparatisme de type supérieur, libéré de la tyranie de la « sourçologie » qui ne révèle finalement pas grand chose. Infiniment plus féconde s'avère l'opération qui consiste à dépister les parallélismes, les affinités et les similitudes entre les faits littéraires. Un Eminescu expliqué et mis en relief dans cette optique prouve effectivement son universalité sans se montrer en rien un épigone servile ou un perpétuel « apprenti des classiques ». Car le destin universel d'un poète tel qu'Eminescu ne tient pas seulement à la pénétration de son œuvre dans certains espaces linguistiques. La valeur d'une création ne saurait se conditionner de cette seule manière. Les exégèses critiques, les traductions et l'action de diffusion contribuent à faire connaître un auteur et à l'imposer. Edgar Papu, le subtile esthéticien, disait qu'il y a trois modalités par lesquelles un écrivain entre dans l'universalité. Nous paraphrasons: l'une est donnée par le fait d'assumer quelques expressions déjà existantes mais non encore accomplies jusqu'à lui. La seconde, par la participation, avec des éléments originaux, à l'enrichissement des traits les plus expressifs du moment qu'il parcourt. La troisième enfin, par l'ajout d'éléments expressifs et idéels anticipateurs.

Les auteurs des études mentionnées plus haut analysent la littérature éminescienne en tenant compte de telles prémisses. Il n'est donc pas étonnant qu'Amita Bhose, au bout de fécondes investigations ayant pour but d'établir des analogies entre la pensée mythico-poétique d'Eminescu et celle des auteurs des *Hymnes védiques*, de Kalidasa ou de Tagore, du bouddhisme en général, conclut: « Par ses écrits, Eminescu établit un trait d'union entre les spiritualités indienne et roumaine, deux cultures si éloignées. (...) L'âme indienne n'a pas été et ne pouvait pas être transplantée sur le sol européen. En revanche, le poète du pays de la *Mioritza* l'a intégré dans la spiritualité de son peuple. (...) Eminescu est le seul poète européen à avoir rendu l'Inde immortelle dans son pays. » À son tour, N. I. Herescu, un exégète de la réception de l'antiquité gréco-latine dans l'œuvre de l'auteur de la *Glosse* en arrive à la conclusion que le poète s'est « considérablement abreuvé aux sources fertiles de l'antiquité ». Du reste, n'était-ce pas Eminescu qui avait écrit que « l'esprit de l'antiquité est le régulateur constant de l'intelligence et des caractères? » Gr. Tănăsescu et A. Nestorescu soutiennent eux aussi, à partir de minutieuses analyses des relations du poète avec l'Hellade et Rome qu'il « est le premier des grands écrivains roumains qui se soit fait une image personnelle, largement compréhensive sur l'antiquité classique. » Et: « Le fruit de ses longues méditations sur les civilisations méditerranéennes et, surtout, sur le sens et la valeur de la culture hellène est présent, artistiquement transfiguré, dans toute son œuvre, et surtout dans *Memento mori* », cette « vaste fresque philosophique ». Et ils concluent: « Il existe, entre beaucoup des idées maîtresses du grand poète et l'esprit apollinien, en tant que formule qui synthétise les données de la conscience hellène, des affinités organiques, de structure, » C'est là, dans ce classicisme gréco-latin, qu'il a trouvé la mesure et l'équilibre, la prédilection pour l'élément plastique, l'harmonie supé-

rieure des vers, la faim de perfection dans l'expression.

Donc, une réception supérieure, une « relation créatrice », une option majeure sur le plan de la création. Mais c'est également une « lecture catalisatrice » qu'est — pour utiliser un syntagme à la mode, — le rapport entre l'œuvre d'Eminescu et la littérature anglaise, en particulier Shakespeare et les grands romantiques anglais (Wordsworth, Coleridge, Byron, Shelley, Keats); comme le démontre Ştefan Avădanei dans son étude pertinente. L'érudit active son essai dans l'esprit de notre critique actuelle, d'une manière spectaculaire et paradoxale: « Et comme il est bien connu que chaque grand artiste crée ses prédécesseurs, imposant par là une lecture nouvelle, différente, de leurs œuvres, nous aussi pourrions lire les romantiques anglais en partant d'Eminescu, et non pas inversement. » Ce qui équivaut à affirmer que l'approche comparative impose des projections de la personnalité de l'auteur — d'Eminescu, dans notre cas — par l'intermédiaire du langage. En dernière instance, ce sont moins les « thèmes » qui comptent que les équations insolites que l'on établit entre un univers lyrique et un autre. Dans la critique allemande, la perspective n'est pas différente. L'anthologie de Sorin Cheţanu se donne pour but de présenter de quelle manière l'œuvre de celui qui a écrit *Odin et le poète* a été traduite, comprise et interprétée dans l'espace de la culture qui a donné au monde un Hölderlin et un Heidegger. Soulignant les relations existantes entre la pénétration de l'œuvre d'Eminescu dans la conscience critique d'Allemagne et le niveau de l'exégèse roumaine de cette même œuvre, il écrit: « il est intéressant d'observer que l'évolution des concepts littéraires de cette dernière se reflète aussi dans la critique allemande, ce qui est une preuve (supplémentaire) de l'universalité de l'œuvre d'Eminescu; Max Demeter Peyfuss, un commentateur avisé d'Eminescu, fait, du reste, à son tour, une tentative téméraire pour encadrer le poète dans la typologie des relations culturelles du sud-est de l'Europe, modifiant des points de vue qui semblaient accrédités.

En proie à des visions profondément personnelles, tirées du trésor poétique essentiel de l'esprit national, et focalisées vers cette même source, Eminescu n'en avait par moins la vocation de l'universel. Une exégète étrangère, Rosa del Conte, n'a-t-elle pas souligné, dans sa remarquable étude *Eminescu ou de l'absolu* (dont le titre est suggestif pour la modernité de l'œuvre d'Eminescu) ses constantes spirituelles, les parallélismes de structure de son œuvre et ceux des motifs, attitudes et alliances des œuvres d'autres poètes du monde, italiens et autres? Une démonstration mémorable qui ouvre de nouveaux horizons. Enfin, last but not least, I. M. Raşcu, recherchant « les échos français dans l'œuvre de l'auteur des *Epîtres* » insiste sur les correspondances qui existent avec la poésie d'un Lamartine et d'un Théophile Gautier. Si bien, qu'arrivé au terme d'une laborieuse investigation, le commentateur est en mesure d'affirmer: « Il est indiscutable qu'Eminescu a assimilé avec une haute conscience artistique, des éléments disparates que son inextinguible soif des connaissances et de transformasion lui a offerts. » La culture française fut une de ces grandes sources: « Les œuvres utilisées et assimilées par les grands créateurs sont comme des pluies qui fécondent la terre fertile. »

La force d'absorption du poète roumain est indiscutable. Les études qui lui furent consacrées, en Roumanie et à l'étranger, en arrivent, inévitablement, à la même conclusion: la capacité de l'œuvre d'Eminescu de s'inscrire dans les Trésors de l'universalité. Ce que nous venons de glaner dans les volumes mentionnés, en sont une preuve. Il n'en est pas moins certain que la réception de cette œuvre sous l'angle des interférences artistiques, exige, du point de vue comparatiste, une sévère rigueur, un courage exégétique, de longues recherches. On y trouve aussi, en chemin, cet « horizon de l'attente » dont parlait Hans Robert Jauss. Mais Mihai Eminescu, le poète le plus profondément roumain, n'aurait certainement pas été lui-même, s'il n'avait cristallisé dans le creuzet de sa conscience et de son âme, avec originalité et éclat, les grands thèmes de la connaissance et de la vie. « C'est de cette manière qu'a pris naissance le chant d'Eminescu », écrivait le sobre historien de la littérature, Dimitrie Popovici. « Sa totalité crée une harmonie

nouvelle, dont les vagues dépassent la littérature roumaine et vont se fondre dans le chant élevé et béni de l'humanité ».

VLADIMIR UDRESCU

Ethnologie littéraire

Le volume posthume de l'érudit ethnologue roumain Petru Caraman* *Pământ și apă. Contribuție etnologică la studiul simbolicei eminesciene* (« Terre et eau. Contribution ethnologique à la symbolique d'Eminescu ») vient de paraître aux éditions Junimea, Iași, 1984.

Le professeur Caraman considère le symbole comme l'une des plus anciennse figures de style de l'art poétique. Seuls les symboles archaïques sont, selon lui, authentiques, reconnaissables dans les croyances ancestrales des peuples, véritables « quintessences du mode d'expression poétique ». Il estime que l'art poétique des grands écrivains et, notamment, des grands lyriques, peut se définir par la symbolique incorporée dans leur œuvre, en association éventuelle avec la métaphore et l'allégorie. Le symbole s'exprime, non seulement dans certaines propositions, mais même dans l'ensemble de l'œuvre ou dans un personnage-héros (exemplaire) — cela surtout dans les créations dramatiques.

Se différenciant de D. Caracostea, qui a analysé la valeur esthétique des symboles dans la lyrique d'Eminescu, Petre Caraman analyse comparativement les sources et les origines des symboles utilisés par Eminescu, soit qu'ils proviennent du folklore roumain, notamment de celui archaïque, soit d'autres cultures. Tout en estimant au plus haut degré les études de Mircea Eliade sur la pensée mythique et symbolique, l'auteur regrette toutefois que le grand érudit n'ait pas examiné de plus près la symbolique d'Eminescu comme il l'a fait pour d'autres grands écrivains de l'humanité. À la suite d'un dense exposé théorique, Caraman soumet à une analyse rigoureuse les symboles jumeaux « terre et eau » (parfois « terre-herbe-eau », qui apparaissent ensemble dès leur origine, suivant différents rites et, interprétations (chez les Médo-Perses et, séparément, chez les anciens Grecs, notamment chez Hérodote, qui constitua aussi une source d'inspiration d'Eminescu). Le chef-d'œuvre d'Eminescu, *La Troisième Epître* est minutieusement interprétée à la lumière de ce symbole cardinal de la poétique d'Eminescu. On trouve, dans ce texte, le contour parfait de figures symboliques extraites de l'histoire, telles celles du voévode Mircea l'Ancien et Vlad l'Empaleur ou le sultan Bajazet.

Employant habilement les moyens de l'herméneutique littéraire, Caraman identifie le symbole-jumeau «terre et eau » dans la *Troisième Epître*, déchiffrant des similitudes avec la manière dont il est attesté dans l'œuvre d'Hérodote (et y identifiant toutes les utilisations du grand historien grec.) Caraman entreprend, en outre, l'analyse du caractère mythique que le symbole « terre-eau » revêt dans les rites païens. Le savant comparatiste fournit des preuves documentaires en faveur de la thèse du « rite est-européen du traçage

* Petru Caraman (1898—1980), distingué professeur à l'Université de Iași, philologue, slaviste, ethnologue et historien littéraire, nous a légué une vaste œuvre, encore peu connue par suite de ses rares publications. Docteur en philologie de l'Université de Cracovie (1929) et directeur de l'Institut roumain de Sofia (1934—1937) il se consacra, à partir de 1947, aux études ethno-littéraires. Éminen comparatiste, il publia les études: *Substratul mitologic al sărbătorilor de iarnă la români și slavi. Contribuție la studiul mitologiei creștine din orientul Europei.* (« Le Substrat mythologique des fêtes d'hiver chez les Roumains et les Slaves. Contribution à l'étude de la mythologie chrétienne en Europe orientale »), 1931; *Contribuție la cronologizarea și geneza baladei populare la români* (« Contribution à l'établissement chronologique et à la genèse de la ballade populaire chez les Roumains »), 1932—1933, 2 volumes; *Datinele românești în limba franceză. Contribuție critică asupra folclorului român în străinătate* (« Les Coutumes roumaines exprimées en français. Contribution critique au sujet du folklore roumain à l'étranger », 1934); *Considerații critice asupra genezei și răspîndirii baladei Meșterului Manole în Balcani* (« Considérations critiques sur la genèse et la diffusion de la ballade de Maître Manole dans les Balkans »), 1934; *Xylogenèse et lithogenèse de l'homme. Essai sur l'origine et l'évolution des croyances en Europe Centrale* (1938—1939); *Les bases mystiques de l'anthroponymie* (1943); *Amintiri despre Ibrăileanu* (« Souvenirs d'Ibrăileanu »), 1974. Parmi les manuscrits du professeur Caraman, signalons des études concernant la présence d'Étienne le Grand, dans le folklore ukrainien, le spécifique ethnique en littérature, la fraternisation rituelle chez les peuples du sud-est européen et son origine thraco-illyrienne.

du sillon sur la frontière litigieuse » similaire au rite asiatique, et qu'on retrouve, toujours avec un caractère d'ordalie, aussi bien chez les Roumains que chez les Slaves du moyen âge, chez les Orientaux comme chez les Occidentaux, chez les peuples germaniques ou chez les Hongrois. Pour ces derniers, Caraman signale la présence de ce symbole dans *l'Anonymus Belae (regis notarius)*, ainsi que dans d'autres documents du moyen âge, décelant pour ce symbole une origine asiatique. Dans la poésie d'Eminescu, nous trouvons une construction stylistique originale, qui comprend aussi le symbole mentionné plus haut, exprimé par l'expression métaphorique « ils se transformèrent tous en terre et eau », d'origine folklorique roumaine.

L'ethnologue roumain releve encore un autre aspect d'une extrême importance, à savoir celui de « l'emploi des symboles concrets comme moyen de communication pour remplacer la parole » chez les Grecs anciens, les Scythes, les Arabes médiévaux et les Roumains. Il opère de savantes incursions concernant le rôle des symboles dans l'édification des civilisations, dans l'apparition des alphabets, des créations poétiques cultivées (par exemple, l'*Histoire hiéroglyphique* de Dimitrie Cantemir et la *Tiganiada* ou « Épopée des Tziganes » de Ion Budai Deleanu) ou dans le folklore poétique roumain.

Il analyse le langage symbolique d'autres créations littéraires de différents peuples. Chez Eminescu, le symbole jumeau « terre et eau » apparaît à côté d'autres genres de symboles, appréciés comme étant « purement poétiques » et non pas archétypaux, dans des poèmes tels que: *Venise, Mélancolie, À l'étoile . . .*, *Vénus et Madone, Ange et démon, Empereur et prolétaire, Doïna, Les Epîtres, Le long des peupliers impairs, Fleur bleue, La Forêt* (vénérée tout spécialement par les Roumains en tant que symbole de la nature immortelle ou en tant que souveraine de la nature), le grand poème *Hypérion* et d'autres encore.

Cet ouvrage de Petru Caraman présente un appareil bibliographique extrêmement riche et varié et s'achève par une étude de synthèse au titre suggestif « Le folklore — le grand maître d'Eminescu » Un ouvrage de référence.

PAUL CARAVIA

La Vie d'un homme et d'une époque

Une œuvre imposante du savant Nicolae Iorga (1871—1940) est rentrée récemment dans le circuit culturel — œuvre qui nous révèle une forte personnalité et une grande partie des agitations d'une époque centrée sur la réalisation, en décembre 1918, de l'État de tout les Roumains. Il s'agit de la publication vers la fin de l'été 1985 par les éditions Minerva des mémoires de N. Iorga, intitulés *Une vie d'homme telle qu'elle fut*, édition revue, annotée et commentée par Valeriu Râpeanu et Sanda Râpeanu, avec une étude introductive de Valeriu Râpeanu. Nous estimons la lecture de cet ouvrage indispensable pour quiconque veut connaître à fond Iorga et une époque de grandes réalisations. Valeriu Râpeanu a complété cet ouvrage par deux textes qui accroissent la valeur documentaire de cette édition : *Deux ans de restauration et Après le retour au régime de parti. La belle réussite.* Valeriu et Sanda Râpeanu ont agi en éditeurs chevronnés et éclairci le texte par deux séries de notes: les unes, au bas de la page, fournissant des explications indispensables pour la compréhension des particularités de langage, des références hâtives, de certains personnages et de situations exigeant une explication immédiate, d'autres, groupées à la fin de l'ouvrage, fournissant d'abondants détails sur les gens, les revues, les institutions, les circonstances, apportant des informations nouvelles ou corrigeant certaines affirmations du texte. Du fait que la plupart des personnalités de la fin du siècle passé et des premières décennies de notre siècle figurent dans les pages de cette reconstitution il ressort que les notes reconstituent plus d'un demi-siècle de la vie de la société roumaine. Elle représentent ainsi un complément compétent, offrant au lecteur des contacts avec des témoignages partiellement ou totalement inconnus. L'étude de Valeriu Râpeanu trouve des réponses aux questions les plus importantes que pose cette œuvre exceptionnelle tout en dressant pour nous un portrait saisissant de Iorga, succédant à des études qui n'avaient pas bénéficié d'un écart de temps suffisant ni d'analyses

approfondies de la création variée issue de la plume de celui que V. Râpeanu n'hésite pas à désigner du nom de Michel Ange roumain.

Pour pénétrer dans l'intimité de l'œuvre et de la personnalité du grand historien, Valeriu Râpeanu choisit la voie la plus difficile, mais aussi la plus sûre: il abandonne les explications partielles et parcourt avec dévotion une activité prodigieuse afin de remonter jusqu'à la source d'énergie. « Le problème extrêmement épineux d'un regard nouveau jeté sur N. Iorga est celui de la démonstration de l'inexistence d'un divorce entre la vie et l'œuvre et de la découverte de points communs mettant en évidence l'unité de sa personnalité. ... L'homme d'idées et l'homme d'action constituent une seule et même personne. » Le livre nous révèle un homme désireux d'intervenir dans les affaires de la cité et souligne sa principale dimension qui est l'action. Dans ces conditions, Nicolaê Iorga n'apparait plus comme un lettré qui abandonne, à un moment donné, sa table de travail pour pénétrer dans la vie quotidienne et dans le monde de ceux qui répondent de la bonne marche des affaires publiques; ses pages sont complétées par l'action directe, de même que son activité politique n'a nullement empiété sur celle de l'homme de science qui a écrit avant comme après la malheureuse période où il fut premier ministre (1931—1932). « Nous le figurer autrement, éprouver la nostalgie du lettré penché sur la feuille écrite par d'autres ou sur celle qu'il s'apprête à écrire, lui reprocher de n'avoir pas procédé de la sorte et d'avoir abandonné la tranquillité de son cabinet de travail ou d'avoir adopté une autre forme d'expression que celle de la chaire universitaire, tout cela constituerait l'indice d'une grave et certaine incompréhension de sa personnalité. Procéder de la sorte serait commetre une évidente erreur: ce serait parler d'un autre Iorga, l'homme tel que nous voudrions qu'il ait été, mais qui aurait été inconcevable à ses yeux, car s'il a souffert dans sa jeunesse — comme il l'avouait — du contact avec le grand public, il n'a pas connu d'autre mesure pour ses actions que la fréquentation des gens dont il a cherché avec ardeur à gagner l'adhésion. » Cette nouvelle perspective ainsi ouverte que nous inspire l'histoire moderne globale est la seule capable d'expliquer une personnalité et une œuvre aussi complexes.

Valeriu Râpeanu nous parle de Iorga « homo politicus », de l'échec de son gouvernement et du drame de ce lettré isolé et incompris, des complexes dominants de sa grande personnalité — complexe de frustration, complexe de supériorité associé à une manie de la persécution —, de sa conception de la tradition comme réalité vivante, s'expriment par les vertus des paysans peinant dnas les champs, de sa tentation d'opérer un retour au moyen âge, de ses qualités uniques d'écrivain, de portraitiste et de pamphlétaire: *Une vie d'homme* présente, dans la littérature roumaine, les attributs de la grande fresque épique qui ressuscite avec amour et piété, avec mépris et colère, et toujours avec l'étincelle du génie, un demi-siècle de vie roumaine. »

En vérité, cette biographie constitue aussi l'histoire de la société au sein de laquelle a vécu Iorga et, si son modèle immédiat, comme le fait remarquer Râpeanu, est à rechercher dans les *Notes quotidiennes* de Titu Maiorescu (1840—1917), il eut aussi des modèles plus anciens, les écrits des chroniqueurs du moyen âge qui ont consigné ce qu'ils ont vu. Lorsqu'il écrit qu'il désire reconstruire de manière authentique le passé « tel qu'il fut » Iorga affirme que les événements ne seront pas analysés comme dans un ouvrage d'histoire, mais qu'ils seront saisis suivant l'écho suscité « dans l'âme d'un homme que le sort avait placé au milieu de grandes et terribles circonstances. » Nous retrouverons donc une certaine dose de subjectivité aux proportions romantiques, dans une âme qui n'adhère pas totalement au romantisme. Bien plus, les écrits de Iorga font la démonstration complète de la vérité proclamée fréquemment par les historiens des mentalités qu'il n'y a pas de texte innocent, car on y retrouve toujours, la pensée du groupe dont fait partie l'écrivain et parce qu'il est toujours marqué plus ou moins par sa subjectivité. C'est pourquoi il est légitime de nous demander dans quelle mesure *Une vie d'homme* est un témoignage « monté ». Iorga a écrit ses mémoires sous l'impulsion de l'insuccès de son gouvernement, nous dit V. Râpeanu, et, de plus, à un âge avancé. Poursuivant cette idée, nous sommes

amenés à nous demander si l'on n'a pas fortuitement essayé de nous inculquer l'image de l'enfant enfoui parmi ses livres et de l'adolescent absorbé par ses études pour mieux nous faire accepter, sans hésitations, celle du lettré mûri possédant toutes les qualités requises pour devenir le conseiller du détenteur du pouvoir. Sans doute, Iorga enfant a préféré la lecture à la baignade; mais son instance à dévorer les livres devient vite évidente et nous fait apparaître un grand lettré qui a foi dans les vertus absolues des mots imprimés. L'historien qui n'hésitait pas à se lever pendant la nuit pour noter une idée fugitive, qui disposait de son propre journal pour y insérer toutes les pensées accumulées pendant la nuit, voir même les discussions portées dans un conseil secret, qui rédigea des notes de voyage et des synthèses de l'histoire de l'humanité, est bien un représentant de la culture du langage écrit.

L'effigie de ce grand lettré garde toute sa consistance du fait que Iorga, marchant dans la foulée d'illustres prédécesseurs, ne s'est pas laissé entraîner, dans son activité fébrile, par l'immédiat, s'efforçant, au contraire, d'y introduire les grandes vérités auxquelles il n'a jamais cessé de croire. Cette ferme confiance ramène sans cesse en scène un passé où le système de valeur avait été partagé en commun; le moyen âge représente pour Iorga l'époque d'une « culture commune » où les symboles étaient compris par tous et cimentaient les solidarités. Le respect des valeurs s'extériorise par un sentiment de la dignité, partie intégrante de l'effigie élaborée, mais présentant aussi une authenticité convaincante et captivante.

De même que dans les anciens livres de sagesse, les conseils et les exemples contenus dans ce livre sont en apparence contradictoires, mimant l'existence humaine. Le livre étonne, convainc, charme, encourage la réflexion, et cela principalement en vertu de l'amour pour le foyer natal qu'éprouve Iorga. Le savant entreprend des voyages mû par un besoin louable de trouver une scène plus large, mais n'en cherche pas moins partout les traces de ses prédécesseurs et, quand il les trouve, il est rempli de « l'un de ces étonnements joyeux qui le laisse croire qu'il va en faire une maladie ». Au-dessus de son tempérament colérique, de son désir de dominer, brille une splendide étoile polaire: « l'intérêt suprême » de son pays que le savant a défendu au prix de sa vie.

Ce que lui dicte la traduction ne s'harmonise guère avec les exigences d'un monde en évolution, évolution mal perçue par notre lettré peu apte à saisir l'immédiat. L'histoire est, pour lui, un bon conseiller lorsqu'il déchiffre les tendances majeures de l'époque, celles qui dépendent de permanences; mais elle peut aussi masquer les réalités, comme ce fut le cas lorsque Iorga explique le comportement du politicien C. Argetoianu comme étant le résultat « des traditions des turbulents boïars » d'Olténie, alors que, en réalité, il avait rencontré un politicien qui ne connaissait pas les normes issues des miroirs des princes et qui considérait même Machiavel comme étant dépassé. La candeur du diagnostic du savant s'avère surtout à la lecture des lignes irrévérencieuses écrites par le politicien au sujet du savant. La naïveté de ce dernier ressort également d'autres circonstances, telle celle où il raconte la discussion portée avec le nouveau souverain, admirant le fait que celui-ci « tient compte de beaucoup de raisons », alors que Charles II agissait en comédien consommé et calculait ses chances de manœuvre. Iorga saisit avec difficulté la mobilité de l'immédiat, estimant vulgaire la poésie de Tudor Arghezi parce qu'il ne comprenait pas le tumulte de celui qui, dans un langage — d'ailleurs traditionnel —, se demandait comment communiquent les plans de l'existence. La violence de Iorga, à cet égard, est de nature byzantine: pour lui, un être proche, mais d'une autre conviction, un « érétique » semblait plus dangereux que celui appartenant à une autre sphère culturelle — un « barbare ». Iorga demeure fidèle, dans un monde en pleine évolution, aux vestiges romantiques d'une culture du peuple, créée par les paysans qui, par leur pureté, acquièrent des proportions de statues.

ALEXANDRU DUȚU

Nouvelles parutions

OUVRAGES ORIGINAUX

● vers

● ALBULESCU, Mircea: *Vizite* (« Visites »), éd. Cartea Românească ● AVRAMESCU, Lucian: *Nu cer iertare* (« Je ne demande pas pardon »), (3), éd. Eminescu ● BUDESCU, Ion: *Omul interior* (« L'Homme intérieur »), éd. Eminescu ● COȘBUC, George: *Opere alese* (« Œuvres choisies »), vol. VII, traductions: Dante, *Divina comedie, Infernul* (« La divine comédie. L'Enfer », édition critique de Gh. Chivu, préface et commentaires d'Alexandru Duțu, coll. « Scriitori români », éd. Minerva ● COTRUȘ, Aron: *Versuri* (« Vers »), postface et bibliographie de Ion Dodu Bălan, série « Arcade », éd. Minerva ● IVĂNESCU, Cezar: *Rod* (« Fruits »), préface d'Artur Silvestri, Coll. « Cele mai frumoase poezii », éd. Albatros ● NOJA, Ion: *Geamantanul cu greieri* (« La Valise aux cigales »), éd. Dacia ● OPREANU, Sabin: *Cine știe mai multe poezii* (« Qui sait plus de poésies »), éd. Facla ● PAPUC, Ion: *Foc vegetal* (« Feu végétal »), éd. Eminescu ● POP, Ioan: *Soarele și uitarea* (« Le Soleil et l'oubli »), éd. Dacia ● PRELIPCEANU, Nicolae: *Arma anatomică* (« L'Arme anatomique »), éd. Eminescu ● SCOROBETE, Miron: *Imperiul unei singurități* (« L'Empire d'une solitude »), éd. Cartea Românească ● ȘERB, Ioan: *Triumful vieții* (« Le Triomphe de la vie »), éd. Eminescu ● TECLU, Mihai *Clar* (« Clair »), éd. Eminescu ● VĂCĂRESCU, Iancu: *Opere* (« OEuvres »), édition critique, étude introductive, notes, glossaire, bibliographie et indice de Cornel Cîrstoiu, éd Minerva

● prose

● BADEA, Dumitru: *Șalupa* (« La Chaloupe »), roman, éd. Albatros ● COPCEA, Florian: *Drumul bărbaților* (« Le Chemin des hommes »), reportages, éd. Scrisul Românesc ● EFTIMIU, Victor: *Opere* (« Œuvres »), 14, romans; édition et notes de C. Mohanu, série « Opere », éd. Minerva ● IORGA, Nicolae: *Orizonturile mele. O viață de om așa cum a fost* (« Mes horizons. Une vie d'homme telle qu'elle fut »), édition, notes, commentaires de Valeriu Râpeanu et Sanda Râpeanu, étude introductive de Valeriu Râpeanu, éd. Minerva ● JOLDEA, Mihail: *Calea robilor. Cumpăna vulturilor* (« *La Voie des serfs. Le Faîte des aigles* »), roman, Coll. « Cutezătorii », éd. Albatros ● JURCĂ, Gheorghe, STĂNCEL, Mircea: *Mărturisirile muntelui* « Les Confessions de la montagne »), articles, éd. Eminescu ● LILĂ, Ion: *Să visezi în crîngul de salcîmi*, (« Rêver dans le bocage aux acacias »), roman, éd. Cartea Românească ● MANTA, Tudor: *Păpuși de lut* (« Poupées d'argile »), roman, éd. Albatros ● MOROGAN-SALOMIE: *Amnezii de iarnă* (« Amnésies d'hiver »), roman, éd. Cartea Românească ● MOȚOC, Doru: *Capcana* (« Le Piège »), Coll. « Rampa », éd. Eminescu ● NEAGOE, Manole: *Testamentul* (« Le Testament »), roman, éd. Cartea Românească ● NICOLAU, Marieta: *Lacrimi de curcubeu*, contes, éd. Facla ● OPRIȘAN, Horia Barbu: *Din Oaș la mare* (« De l'Oaș à la mer »), essais, éd. Albatros ● PETRESCU, Camil: *Ultima noapte de dragoste întîia noapte de război* (« Dernière nuit d'amour, première nuit de guerre »), roman, Coll. « Romanul de dragoste », éd. Eminescu ● POP, Ioan Simion: *Vedere din turnul de control* (« Vue de la tour de contrôle »), reportages, éd. Sport-Tourisme ● POSTELNICU, Ioana: *Seva din adîncuri* (« La Sève des tréfonds »), roman, éd. Minerva ● PURCARU, Ilie: *Vorbesc țăranii* (« Les Paysans parlent »), reportages, éd. Eminescu ● REBREANU, Liviu: *Gorila*, (« Le Gorille »), roman , éd. Minerva ● RUSSO, Alecu: *Cîntarea României* (« Hymne à la Roumanie »), tableau chronologique, préface, notes et bibliographie par Antoaneta Macovei, Coll. « Texte comentate — Lyceum », éd. Albatros ● SEVER, Alexandru: *Memoria durerii* (« La Mémoire de la douleur »), nouvelles, éd. Cartea Românească.

● essais

● ASANDEI, Simion : *Omul, ştiinţa şi religia* (« L'Homme, la science et la religion »), éd. Militaires ● BERGER, Wilhelm : *Estetica sonatei baroce* (« L'Esthétique de la sonate baroque ») ; *Estetica sonatei contemporane* (« L'Esthétique de la sonate contemporaine »), éd. Musicales ● BUSUIOCEANU, Alexandru : *Zamolxis sau Mitul dacic în istoria şi legendele spaniole* (« Zamolxis ou le Mythe dacique dans l'histoire et les légendes espagnoles »), édition réalisée par Dan Sluşanschi, évocation d'Eugenio Battisti, Coll. « Biblioteca de artă », série « Biografii. Memorii. Eseuri », éd. Meridiane ● DUCULESCU, Victor : *Diplomaţia păcii* (« La Diplomatie de la paix »), éd. Albatros ● GHICA, Marius : *Facerea poemului. Încercare de poietică în marginea textelor lui Paul Valéry* (« La Genèse du poème. Tentative de poétique en marge des textes de Paul Valéry »), avec une version roumaine intégrale de la « Jeune Parque » de Paul Valéry réalisée par Ştefan Augustin Doinaş, éd. Scrisul Românesc ● MANU, Emil : *Spaţiu etern* (« Espace éternel »), éd. Sport-Tourisme ● MĂGUREANU, Virgil (coordinateur) : *Puterea politică şi sistemul social* (« Le Pouvoir politique et le système social »), Coll. « Ştiinţe politice », éd. Politiques ● MÎNDRA, Vicu : *Istoria literaturii dramatice româneşti* (« Histoire de la littérature dramatique roumaine », vol. I, *De la începuturi pînă la* 1890 (« Des débuts à 1890 »), série « Momente şi sinteze », éd. Minerva ● NENIŢESCU, Ştefan I. : *Istoria artei ca filosofie a istoriei*, (« L'Histoire de l'art comme philosophie de l'histoire »), vol. I, *Teoria criticii* (« Théorie de la critique »), édition, étude introductive et notes de Dumitru Matei, Coll. « Biblioteca de filosofie », série « Filosofia românească », éd. Scientifiques et Encyclopédiques.

TRADUCTIONS

● KOVALGI, Kiril : *După-amiază* (« Après-midi »), vers, traduit du russe par Nicolae Teică, préface d'Ioan Grigorescu, Coll. « Orfeu », éd. Univers ● DUMAS, Alexandre : *Contele de Monte Cristo* (« Le Comte de Monte-Cristo »), roman, vol. I—IV, traduit par Gellu Naum, préface et tableau chronologique de Sanda Anghelescu, Coll. « Biblioteca pentru toţi », éd. Minerva ● FLAUBERT, Gustave : *Jurnal de călătorie* (« Journal de voyage »), traduction, choix, tableau chronologique et notes de Mioara et Pan Izverna, préface d'Irina Mavrodin, éd. Sport-Tourisme ● HOMÈRE : *Iliada* (« Iliade »), traduction de George Murnu, étude introductive, notes et glossaire de Liviu Franga, série « Ediţii critice », éd. Univers. ● JEWETT, Orne Sarah, *Ţara brazilor înalţi* (« Le Pays des hauts sapins »), proses, traduction de l'anglais de Corneliu Rudescu, Coll. «Clasicii Literaturii Universale », éd. Univers ● OKOUDJAVA, Boulat : *Călătoria diletanţilor*. (« Le Voyage des dilettantes »), roman, traduction du russe de Nicolae Iliescu, préface de Ion Vasile Şerban, Coll. « Romanul secolului XX », éd. Univers ● PEKIC, Borislav : *Pelerinajul lui Arsenie Njegovan* (« Le Pèlerinage d'Arsenje Njegovan »), roman, traduction et avant-propos de Voislava Stoianovici, éd. Univers ● SAINT-EXUPÉRY, Antoine de : *Gînduri* (« Pensées »), recueil, présentation et commentaires d'Aurel Ghiţulescu, Coll. « Cogito », éd. Albatros ● SZABO, Magda : *Pilat* (« Pilate »), roman, traduction du hongrois de Ladislau Hegeduş, éd. Univers ● TOLSTOI, Léon : *Război şi pace* (« Guerre et Paix »), roman, vol. I—IV, Vème édition, traduction de Ion Frunzetti et N. Parocescu, Coll. « Clasicii Literaturii Universale », éd. Univers ● VERNE, Jules : *Pilotul de la Dunăre* (« Le Pilote du Danube »), roman, traduction et notes de Maria Brăescu, Coll. « Biblioteca Jules Verne », éd. Ion Creangă ● WHARTON, Edith : *Sufletul omului* (« La Nature humaine »), nouvelles, traduction de l'anglais, préface et tableau chronologique de Ioana Rotaru, Coll. « Biblioteca pentru toţi », éd. Minerva ● WILSON, Angus : *Atitudini anglo-saxone* (« Attitudes anglo-saxones »), roman, traduction de l'anglais de Georgeta Pădureleanu, préface et notes de Mircea Pădureleanu, Coll. « Romanul secolului XX », éd. Univers ● ZOLA, Émile : *Haita* (« La Curée »), roman, traduction de Ileana Şoldea, Coll. « Clasicii Literaturii Universale », éd. Univers.

MIHAI SCHWEFFER

NOS COLLABORATEURS

ALEXANDRU TĂNASE (n. 1923). Docteur en philosophie, professeur d'université, membre de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la R.S.R., membre de la F.I.S.P. Études de philosophie de la culture dans les volumes: *Introduction à la philosophie de la culture* (édition revue — 1975), *Culture et humanisme* (1975), *Culture et civilisation* (1977), *Lucian Blaga — le philosophe poète, le poète philosophe* (1978), *Essais de philosophie de la littérature et de l'art* (1980), *Réalité et connaissance en histoire* (1980, en collaboration), *Une histoire de la culture universelle à travers les chefs-d'œuvre* (tome I — 1984), *La Philosophie en tant que poesis ou le dialogue des arts* (1985).

ALEXANDRU OPREA (1931—1983), critique et historien littéraire, il fut, jusqu'à sa mort prématurée, directeur du Musée de la Littérature roumaine de Bucarest et rédacteur en chef de la revue de ce musée, « *Manuscriptum* », et a dirigé en cette qualité la publication de l'édition critique nationale des Œuvres d'Eminescu, commencée par D. Panaitescu-Perpessicius. Il se consacra particulièrement à la valorisation critique de l'œuvre de Panaït Istrati,dont il fit publier une édition bilingue franco-roumaine (commencée en 1966); il publia l'ample monographie *Panait Istrati — le dossier de sa vie et de son œuvre* (1963 — prix de l'Union des Écrivains de Roumanie), parue en traduction française en 1973, sous le titre *Panaït Istrati, un chevalier errant moderne*), ainsi que de nombreux articles et études concernant la vie et l'activité de l'écrivain. De ses autres ouvrages, il convient de rappeler: *Le Mouvement de la prose* (1967), *5 prosateurs illustres, 5 procès littéraires* (1971), *Le Mythe du forgeron embué — incursion dans l'atelier des prosateurs roumains modernes* (1974), *À la recherche d'Eminescu le journaliste* (1983).

ILIE BĂDESCU (n. 1948), docteur en sociologie de l'Université de Bucarest, chargé de cours à la Faculté de philosophie-histoire de l'Université de Bucarest. Recherches de sociologie du village roumain et de son évolution historique: *Le Village contemporain et son évolution historique*, 1981; *De la communauté rurale à la communauté urbaine*, 1980 (en collab.) *La Civilisation industrielle* 1983, (en collab.). Déploie, dans le même domaine, des recherches poussées de sociologie historique sur la culture roumaine moderne: *Synchronisme européen et culture critique roumaine*, 1984.

MIRCEA SCARLAT (n. 1951), critique et historien de la littérature, licencié de l'Université de Bucarest, spéc. langue et littérature roumaines; études de spécialité à l'Université de Vienne (1980—1981). Auteur des volumes: *Introduction à l'œuvre de Miron Costin* (1976); *Ion Barbu — poésie et volonté* (1981); *Histoire de la poésie* roumaine (I — 1982, prix de l'Association des écrivains de Bucarest; II — 1984); *Introduction à l'œuvre de Cezar Bolliac* (1985); *La Poésie roumaine ancienne* (anthologie, 1985).

VALENTIN F. MIHĂESCU (né en 1947), — critique littéraire, auteur de nombreux articles et études consacrés à la littérature roumaine classique et contemporaine, publiés surtout dans les pages des revues « *Luceafărul* » et « *Revue Roumaine* ». Prix spécial de la revue « *Luceafărul* » en 1983, pour le volume d'essais *Temps et mode*, éd. Cartea Românească, 1983.

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest — Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN;** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd. P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

43 434

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Serban Vodă no 133—135, Bucarest—Roumanie